TEXAS WOMAN'S UNIVERSITY
3 9351 002647495

PQ 1131.A57 1900z

Anthologie des ecrivains franc

[redacted]

LIBRARY
DENTON
TEXAS

T773-227-10m.

DUE DATE

201

252

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVIII^E SIÈCLE

Prose

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XV^e^ ET XVI^e^ SIÈCLES. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVII^e^ SIÈCLE. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVIII^e^ SIÈCLE. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XIX^e^ SIÈCLE. —	Poésie (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
—	Prose (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XVIII[E] SIÈCLE

Prose

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française
Mort pour la France

30 portraits dont 4 hors texte
26 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse -- PARIS

LIBRARY OF THE
MAY 1

AVERTISSEMENT

COMME pour les poètes et prosateurs du XIX^e siècle, nous avons suivi ici l'ordre chronologique. C'est-à-dire que chaque écrivain ne groupe pas une fois pour toutes sous son nom, et dans un classement arbitraire, les morceaux qui le représentent, mais qu'il reparaît dans le cours de l'ouvrage chaque fois qu'une œuvre nouvelle, dont le titre et la date sont indiqués, le signala à l'attention de ses contemporains.

Toutefois, au XVIII^e siècle, les auteurs se préoccupaient moins du titre et de la publication d'un volume, se bornant à augmenter de leurs pièces nouvelles l'édition suivante de leurs œuvres, la tâche nous a été rendue plus difficile pour quelques-uns. Nous nous sommes donc borné à mettre ces morceaux sans les dater, à peu près à la date à laquelle ils furent composés. Il en est ainsi dans ce volume pour Fontenelle, Saint-Simon et Chamfort.

G.-F.

22080

LA PROSE AU XVIII[e] SIÈCLE

*FONTENELLE**

Du Bonheur.

A MESURER le bonheur des hommes seulement par le nombre et la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement, il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis ; et, à cet égard, la nature fait assez

* FONTENELLE (Bernard LE BOVIER DE), né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757. Il était fils d'une sœur de Corneille. Au temps de Louis XIV, il compte déjà parmi les gens de lettres, collabore au « Mercure galant » (1677), écrit des tragédies, comme *Aspar*, qui fut une chute (1681), et des opéras : *Psyché*, *Bellérophon*, des *Dialogues des morts* (1683), compose des pastorales, les *Lettres galantes du chevalier d'Her...* (1685). Il publie des *Réflexions sur la poétique* (1685), un *Discours sur la nature de l'églogue* (1688) et exerce, avant Voltaire, une sorte de royauté littéraire. Pour une société toute cartésienne, il écrit les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) ; pur sceptique, il attaque le christianisme aussi bien que l'antiquité (*Histoire des oracles*, 1687). Il fut de l'Académie française en 1691. Comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (1699-1739), il s'adresse au grand public et cherche à lui persuader que la vérité sera désormais scientifique (*Préface de l'histoire de l'Académie des sciences*, 1699). — Ses *Eloges* lui ont valu les plus grands succès et sont vraiment des chefs-d'œuvre.

Au temps du ministère Fleury, il était au comble de sa renommée et trônait dans les salons de M[mes] de Lambert et de Tencin. Il a publié, vers ce temps, les *Eléments de la géométrie de l'infini* (1727), et, plus tard, sur la fin de sa vie, la *Théorie des tourbillons cartésiens* (1752).

bien son devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instants répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal ; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée, autant de bons moments qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, et que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur ; mais ceci est très fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, et il ne leur reste pour ressources que des plaisirs, c'est-à-dire des moments semés çà et là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes, dans ces moments, reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, et se remontent pour souffrir.

Quoi qu'en disent les fiers stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Nous pouvons quelque chose à notre bonheur, mais ce n'est pas par nos façons de penser ; et il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît de tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant. Les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, et si inflexibles, qu'il serait inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns, à qui ce travail pourrait réussir, et serait même assez facile, le rejettent parce que c'est un travail, et en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que serait-ce que ce misérable bonheur factice pour lequel il faudrait tant raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux philosophes avec leurs autres chimères : tant d'étude pour être heureux empêcherait de l'être.

Afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'âme, ou du moins afin qu'il puisse y séjourner, il faut avoir nettoyé la place et chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer ; et quand nous les avons une fois produits, il nous est très difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, et que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel et ne sont que dans l'esprit ; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal

imaginaire que le déshonneur ; mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens, après sa mort, à des héritiers en ligne collatérale, et non pas en ligne directe, ou à des filles et non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le bonheur n'habite pas dans les têtes de cette trempe ; il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines ou qui aient eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de monstres consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les attaquer, ni même les envisager : si on les considérait quelque temps d'un œil fixe, ils seraient à demi vaincus.

Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent.

Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite et nous aigrit. Nous nous représentons une fortune, un destin, je ne sais quoi, qui met de l'art et de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela ? Employer un peu notre raison et ces fantômes disparaissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre ; un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre et inconnue ?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus ; et cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appelons les maux singuliers ? On ne peut pas prédire les comètes comme les éclipses ; mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paraître des comètes, et il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un : il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; et si on voulait, on leur contesterait, avec assez de raison, la qualité de singulier.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espèce de douleur et de consolation ; elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant ; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient

point l'affliction et où une douleur éternelle ne serait d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés ; notre nature est trop variable, et cette imperfection est une de nos plus grandes ressources.

Les circonstances même réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque juge d'un sort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue et en recherchant avec soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paraît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède ; et n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense ; surtout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas, au contraire, être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté et d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourments ?

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le bonheur serait de s'en défaire et de retrancher de notre imagination tous les talents malfaisants, ou du moins de la tenir pour fort suspecte.

N'y aurait-il pas moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, et de disposer son imagination de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, et ne laissât passer que les plaisirs ? Cette proposition ne le cède guère en difficulté à la pierre philosophale ; et si on peut l'exécuter, ce n'est peut-être qu'avec le plus heureux naturel du monde et tout l'art de la philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très douteuse, et que, quoiqu'elles nous frappent bien vite comme biens et comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement nous a paru d'abord un grand malheur, que vous eussiez été bien fâché dans la suite qu'il ne fût pas arrivé ; et si vous aviez connu ce qu'il amenait après lui, il vous aurait transporté de joie. Et sur ce pied-là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger : attendons que ce qui nous paraît si mauvais se développe. Mais, d'un autre côté, ce qui nous paraît agréable peut amener aussi,

peut cacher quelque chose de mauvais, et il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence ; on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant de nous faire naître on nous montre le séjour qui nous est préparé, et ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitants : de quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? et ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres qui nous paraissent insupportables ? Les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles ; voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions ? Apprenons combien il est dangereux d'être homme, et comptons tous les malheurs dont nous sommes exempts comme autant de périls dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons et que nous ne sentons pas feraient chacune le suprême bonheur de quelqu'un ; il y a tel homme dont tous les désirs se termineraient à avoir deux bras. On ne saurait être transporté de se trouver deux bras ; mais en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourraient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grâce que quand nous nous révoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune comme des dettes qu'elles nous paient, et par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence. Les maux, au contraire, nous paraissent des injustices, et nous les recevons avec aigreur et impatience. Il faudrait rectifier ces idées fausses. Les maux sont très communs, et c'est ce qui doit naturellement nous échoir. Les biens sont très rares, et ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faut pas négliger ceux qui tombent dans notre partage. Cependant on en use comme dans une grande abondance et dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra ; on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède ; souvent on les abandonne pour courir après ce que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains ; mais l'avenir

est une espèce de charlatan qui, en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous ? Pourquoi souffrir que des espérances vaines et douteuses nous enlèvent des jouissances certaines ? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, et qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si peu agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; il serait trop cruel de la leur ôter : mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons ; et qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Si le sentiment des biens médiocres est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offrent à nous ? Ce sont des présents faits par une puissance avare, qui ne se résoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui, quelquefois dans leur vie, n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation dont ils n'avaient pas assez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avaient faites de la fortune. On a été ingrat, et on est puni...

Pour le plus sûr, il faut en revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, etc. S'ils ne coûtaient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteraient pas de leur être préférés, et les autres vaudraient autant leur prix que ceux-ci le leur ; mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs et ils ne coûtent rien, et la fortune ne peut guère nous les enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissons avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instants, et des instants souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux ; au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut, et ne gâtent rien de ce qui les suit...

Il n'y a personne qui, dans le cours de la vie, n'ait quelques événements heureux, des temps et des moments agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés ou suivis ;

elle les rassemble, et se représente une vie qui en serait toute composée. Voilà ce qu'elle appellerait du nom de bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer...

Le plus grand secret du bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable. Mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher ; et combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être : on le fuit, et avec raison. Il n'y a que le vertueux qui puisse se voir et se reconnaître.

Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse ni à l'élévation, et qu'au contraire elle en exclue : ses ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut arriver encore que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque ; mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment ; et on trouve dans sa propre raison et dans sa droiture un plus grand fonds de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hasard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, c'est d'être placé dans une condition médiocre ; sans cela le bonheur et la vertu seraient trop en péril. C'est là cette médiocrité si recommandée par les philosophes, si chantée par les poètes, et quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une chose qui, selon les façons de penser communes, y serait cependant bien nécessaire : il n'a nul éclat. L'heureux que nous supposons ne passerait guère pour l'être ; il n'aurait pas le plaisir d'être envié ; il y a plus : peut-être lui-même aurait-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être cru par les autres ; car leur jalousie sert à nous faire assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout et ont besoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux se compare à ceux que le vulgaire croit plus heureux que lui, il sent facilement les avantages de sa situation ; il se résoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste et ignoré, dont l'étalage n'insultera personne ; ses plaisirs, comme ceux des amants discrets seront assaisonnés de mystère.

Après tout cela, ce sage, ce vertueux, cet heureux est toujours un homme ; il n'est point arrivé à un état inébranlable que la rai-

son humaine ne comporte point ; il peut tout perdre, et même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu qu'il s'y fiera moins, et son bonheur qu'il s'en assurera moins.

Fontenelle
Sec. perp. de l'Ac. Roy des Sc.

*MASSILLON** 1701

LE GRAND CARÊME

Le Jugement dernier.

JE m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes : je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que

* MASSILLON (Jean-Baptiste), né à Hyères en 1663, mort à Clermont-Ferrand en 1742. Elevé chez les Pères de l'Oratoire dans sa ville natale, il prit, à dix-huit ans, l'habit d'oratorien et fut envoyé à Arles pour étudier la théologie. Professeur de belles-lettres à Pézenas et à Montbrison, il faillit renoncer à l'église ; mais il se retira à Vienne, où il fut ordonné prêtre (1692), et prononça ses deux premières oraisons funèbres : celles de l'archevêque de Vienne et de l'archevêque de Lyon. Après une retraite volontaire à l'austère abbaye de Septfonts, Massillon parut à Paris et commença à s'y faire connaître par ses *Conférences*, et surtout par le *Carême de l'Oratoire* prêché en 1699. La même année, il prêcha l'*Avent* à la cour, à la demande du roi lui-même ; puis, ce furent les *Carêmes* de 1701 et de 1704. Massillon prononça quelques oraisons funèbres : celles du prince de Conti (1709), du grand Dauphin (1711), et enfin celle de Louis XIV lui-même, qui débute par ce mot, souvent cité : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

En 1717, Massillon fut nommé évêque de Clermont, et, l'année suivante, il prêcha devant le jeune roi Louis XV les dix sermons dont le recueil, si connu sous le nom de *Petit Carême*, passe justement pour son chef-d'œuvre.

vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternel : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de mort ; c'est l'expérience de tous les siècles : tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez à rendre aujourd'hui ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez, je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à sa droite ? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande ; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour ; paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israel, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

AUTOGRAPHE
DE MASSILLON.

MÉMOIRES

Mort du Grand Dauphin.

L'AGONIE sans connaissance dura près d'une heure depuis que le roi fut dans le cabinet. Mme la princesse de Conti se partageait entre les soins du mourant et ceux du roi, près duquel elle revenait souvent, tandis que la Faculté confondue, les valets éperdus, les courtisans bourdonnant se poussaient les uns les autres et cheminaient sans cesse sans presque changer de lieu. Enfin le moment fatal arriva : Fagon sortit qui le laissa entendre.

Le roi, fort affligé, maltraita un peu ce premier médecin,

* SAINT-SIMON (Louis DE ROUVROY, duc DE), né et mort à Paris (1675-1755). Présenté à Louis XIV en 1691, il entra dans la compagnie des mousquetaires gris et fit ses premières armes au siège de Namur (1692). L'année suivante, à la mort de son père, Louis XIV lui laissa les gouvernements de Blaye, de Senlis et de Pont-Sainte-Maxence ; il l'autorisa aussi à acheter une compagnie de cavalerie dans le régiment de Royal-Roussillon, à la tête de laquelle il se distingua à la bataille de Neerwinden (1693). En 1694, il acheta un régiment de cavalerie et fit campagne en Allemagne. Devenu maître de camp, mais trouvant que son avancement n'était pas assez rapide, il donna sa démission en 1702.

Il passa son temps à étudier les intrigues de la cour. Après la mort du Régent, il vécut dans la retraite, surtout dans son château de la Ferté, non loin de Chartres. Sa grande occupation fut d'écrire ses *Mémoires ;* ils comprennent la fin du règne de Louis XIV (1695-1715) et la Régence (1715-1723) ; ils entament même un peu la période suivante. La première édition, conforme à l'original, fut donnée, en 1829-1830, par le général de Saint-Simon, qui avait obtenu de Louis XVIII la restitution du manuscrit. Malgré des travers d'esprit, des partis pris qui empêchent Saint-Simon de juger avec impartialité, ses *Mémoires*, d'un relief puissant et d'une vie intense, n'en constituent pas moins un des monuments de la littérature française.

puis sortit emmené par Mme de Maintenon et par les deux princesses. L'appartement était de plain-pied à la cour ; et comme il se présenta pour monter en carrosse, il trouva devant lui la berline de Monseigneur. Il fit signe de la main qu'on lui amenât un autre carrosse, par la peine que lui faisait celui-là. Une foule d'officiers de Monseigneur se jetèrent à genoux tout du long de la cour, des deux côtés sur le passage du roi, lui criant, avec des hurlements étranges, d'avoir compassion d'eux, qui avaient tout perdu et qui mouraient de faim.

Tandis que Meudon était rempli de terreur, tout était tranquille à Versailles, sans en avoir le moindre soupçon. Nous avions soupé. La compagnie, quelque temps après, s'était retirée, et je causais avec Mme de Saint-Simon, lorsqu'un ancien valet de chambre, à qui elle avait donné une charge de garçon de la chambre de Mme la duchesse de Berry, et qui servait à table, entra effarouché. Il nous dit qu'il fallait qu'il y eût de mauvaises nouvelles de Meudon ; que Mgr le duc de Bourgogne venait d'envoyer parler à l'oreille à M. le duc de Berry, à qui les yeux avaient rougi à l'instant ; qu'aussitôt il était sorti de table ; que, sur un second message fort prompt, la table où la compagnie était restée s'était levée avec précipitation, et que tout le monde était passé dans le cabinet. Un changement si subit rendit ma surprise extrême. Je courus chez Mme la duchesse de Berry aussitôt ; il n'y avait plus personne ; ils étaient tous allés chez Mme la duchesse de Bourgogne ; j'y poussai tout de suite.

J'y trouvai tout Versailles rassemblé, ou y arrivant, toutes les dames en déshabillé, toutes les portes ouvertes, et tout en trouble. J'appris que Monseigneur avait reçu l'extrême-onction, qu'il était sans connaissance et hors de toute espérance, et que le roi avait mandé à Mme la duchesse de Bourgogne qu'il s'en allait à Marly, et de le venir attendre dans l'avenue entre les deux écuries, pour le voir en passant.

Le spectacle attira toute l'attention que j'y pus donner parmi les divers mouvements de mon âme, et ce qui tout à la fois se présenta à mon esprit. Les deux princes et les deux princesses étaient dans le petit cabinet derrière la ruelle du lit. La toilette pour le coucher était à l'ordinaire dans la chambre de Mme la duchesse de Bourgogne, remplie de toute la cour en confusion. Elle allait et venait du cabinet dans la chambre, en attendant le moment d'aller au passage du roi ; et son maintien, toujours avec ses mêmes grâces, était un maintien de trouble et de com-

passion que celui de chacun semblait prendre pour douleur. Elle disait ou répondait en passant devant les uns et les autres quelques mots rares. Tous les assistants étaient des personnages vraiment expressifs ; il ne fallait qu'avoir des yeux, sans aucune connaissance de la cour, pour distinguer les intérêts peints sur les visages, ou le néant de ceux qui n'étaient de rien : ceux-ci tranquilles à eux-mêmes, les autres pénétrés de douleur ou de gravité et d'attention sur eux-mêmes, pour cacher leur élargissement et leur joie.

Mon premier mouvement fut de m'informer à plus d'une fois, de ne croire qu'à peine au spectacle et aux paroles, ensuite de craindre trop peu de cause pour tant d'alarme, enfin de retour sur moi-même par la considération de la misère commune à tous les hommes, et que moi-même je me trouverais un jour aux portes de la mort. La joie néanmoins perçait à travers les réflexions momentanées de religion et d'humanité par lesquelles j'essayais de me rappeler. Ma délivrance particulière me semblait si grande et si inespérée qu'il me semblait, avec une évidence encore plus parfaite que la vérité, que l'Etat gagnait tout en une telle perte. Parmi ces pensées, je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade n'en réchappât, et j'en avais une extrême honte.

Enfoncé de la sorte en moi-même, je ne laissai pas de percer de mes regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité, d'y nourrir les idées que je m'étais formées de chaque personnage, qui ne m'ont jamais guère trompé, et de tirer de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui par là, à qui connaît la carte et les gens, deviennent des indications sûres de liaisons et des sentiments les moins visibles en tous autres temps rassis.

Je vis arriver Mme la duchesse d'Orléans, dont la contenance majestueuse et compassée ne disait rien. Elle entra dans le petit cabinet, d'où bientôt après elle sortit avec M. le duc d'Orléans, duquel l'activité et l'air turbulent marquaient plus l'émotion du spectacle que de tout autre sentiment. Quelques moments après, je vis de loin, vers la porte du petit cabinet, Mgr le duc de Bourgogne avec un air fort ému et peiné ; mais le coup d'œil que j'assénai vivement sur lui ne m'y rendit rien de tendre, et ne me rendit que l'occupation profonde d'un esprit saisi.

Valets et femmes de chambre criaient déjà indiscrètement, et leur douleur prouva bien tout ce que cette espèce de gens allait

perdre. Vers minuit et demi, on eut des nouvelles du roi ; et aussitôt je vis Mme la duchesse de Bourgogne sortir du petit cabinet avec Mgr le duc de Bourgogne, l'air alors plus touché qu'il ne m'avait paru la première fois, et qui rentra aussitôt dans le cabinet. La princesse prit à sa toilette son écharpe et ses coiffes, debout et d'un air délibéré traversa la chambre, les yeux à peine mouillés, mais trahie par de curieux regards lancés de part et d'autre à la dérobée, et, suivie seulement de ses dames, gagna son carrosse par le grand escalier.

Comme elle sortait de sa chambre, je pris mon temps pour aller chez Mme la duchesse d'Orléans avec qui je grillais d'être. Entrant chez elle j'appris qu'ils étaient chez Madame. Je passai jusque-là à travers leurs appartements. Je trouvai Mme la duchesse d'Orléans qui retournait chez elle. M. le duc d'Orléans était sérieux, me dit de revenir avec elle. M. le duc d'Orléans était demeuré. Elle s'assit dans sa chambre, et auprès d'elle la duchesse de Villeroy, la maréchale de Rochefort et cinq ou six dames familières. Je pétillais cependant de tant de compagnie. Mme la duchesse d'Orléans, qui n'en était pas moins importunée, prit une bougie et passa derrière sa chambre. J'allai dire un mot à l'oreille de la duchesse de Villeroy ; elle et moi pensions de même sur l'événement présent. Elle me poussa et me dit tout bas de me bien contenir. J'étouffais de silence parmi les plaintes et les surprises narratives de ces dames, lorsque M. le duc d'Orléans parut à la porte du cabinet et m'appela.

Je le suivis dans son arrière-cabinet en bas sur la galerie, lui près de se trouver mal, et moi les jambes tremblantes de tout ce qui se passait sous mes yeux et au dedans de moi. Nous nous assîmes par hasard vis-à-vis l'un de l'autre : mais quel fut mon étonnement lorsque incontinent après je vis les larmes lui tomber des yeux : « Monsieur ! » m'écriai-je en me levant dans l'excès de ma surprise. Il me comprit aussitôt, et me répondit d'une voix coupée et pleurant véritablement : « Vous avez raison d'être surpris, et je le suis moi-même ; mais le spectacle me touche. C'est un bon homme avec qui j'ai passé ma vie ; il m'a bien traité et avec amitié tant qu'on l'a laissé faire et qu'il a agi de lui-même. Je sens bien que l'affliction ne peut pas être longue; mais ce sera dans quelques jours que je trouverai tous les motifs de me consoler dans l'état où l'on m'avait mis avec lui ; mais présentement le sang, la proximité, l'humanité, tout touche, et les entrailles s'émeuvent. » Je louai ce sentiment, mais j'en avouai mon extrême surprise, par la façon dont il était avec

Monseigneur. Il se leva, se mit la tête dans un coin, le nez dedans, et pleura amèrement à sanglots...

Le duc de Beauvilliers, qui vit les princes étouffer dans ce petit lieu, les fit passer par la chambre dans le salon qui la sépare de la galerie. On y ouvrit les fenêtres, et les deux princes, ayant chacun sa princesse à son côté, s'assirent sur un même canapé près des fenêtres, le dos à la galerie ; tout le monde épars, assis et debout, et en confusion dans ce salon, et les dames les plus familières par terre aux pieds ou proche du canapé des princes.

Là, dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait apertement sur les visages. Monseigneur n'était plus ; on le savait, on le disait, nulle contrainte ne retenait plus à son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle de cette nuit si rassemblée.

Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux, et pour les consoler d'un autre qu'ils ne prévoyaient qu'avec transissement, et par qui celle-ci devenait la leur propre. Parmi eux se remarquaient d'autres des plus éveillés de gens principaux de sa cour, qui étaient accourus aux nouvelles et qui montraient bien, à leur air, de quelle boutique ils étaient balayeurs.

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient leurs soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi ; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée[1], pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de

(1) C'est-à-dire ; étant d'une cabale frappée par la mort du Dauphin.

conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière ; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient en partage le caquet, les questions, le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements ; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout, un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux ; les accidents momentanés qui arrivaient de ces rencontres ; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer ; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguaient malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes et les deux princesses assises à leurs côtés prenant soin d'eux étaient les plus exposés à la pleine vue. Mgr le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande ; et poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit, qui semblait tellement la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même, et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté. Mme la duchesse de Berry était hors d'elle ; le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage. On y voyait écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt ; des intervalles secs, mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venait de précéder. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secou-

rir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidaient à suffoquer ses cris. Mme la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée ; à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle, et souvent entretenues avec soin, fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

Le duc de Beauvilliers, debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid, comme à chose non avenue, ou à spectacle ordinaire, donnait ses ordres pour le soulagement du prince, pour que peu de gens entrassent, quoique les portes fussent ouvertes à chacun, en un mot pour tout ce qu'il était besoin, sans empressement, sans se méprendre en quoi que ce soit ni aux gens ni aux choses ; vous l'auriez cru au lever ou au petit couvert servant à l'ordinaire. Ce phlegme dura sans la moindre altération, également éloigné d'être aise par religion, et de cacher aussi le peu d'affliction qu'il ressentait, pour conserver toujours la vérité.

Madame, rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

Mme la duchesse d'Orléans s'était éloignée des princes, et s'était assise le dos à la galerie, vers la cheminée, avec quelques dames. Tout étant fort silencieux autour d'elles, ces dames peu à peu se retirèrent d'auprès d'elle, et lui firent grand plaisir. Il ne resta que la duchesse Sforze, la duchesse de Villeroy, Mme de Castries, sa dame d'atours, et Mme de Saint-Simon. Ravies de leur liberté, elles s'approchèrent en un tas, tout le long d'un lit de veille à pavillon et le joignant ; et comme elles étaient toutes affectées de même à l'égard de l'événement qui rassemblait là tant de monde, elles se mirent à en deviser tout bas ensemble dans ce groupe avec liberté.

Dans la galerie et dans ce salon, il y avait plusieurs lits de veille, comme dans tout le grand appartement, pour la sûreté, où couchaient les Suisses de l'appartement et des frotteurs, et ils y avaient été mis à l'ordinaire avant les mauvaises nouvelles de Meudon. Au fort de la conversation de ces dames, Mme de Castries, qui touchait au lit, le sentit remuer et en fut fort effrayée, car elle l'était de tout quoique avec beaucoup d'esprit. Un moment après, elles virent un gros bras presque nu relever tout à coup le pavillon, qui leur montra un bon gros Suisse entre deux draps, demi-éveillé et tout ébahi, très long à reconnaître son monde qu'il regardait fixement l'un après l'autre, et qui, enfin, ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit, et ferma son pavillon. Le bonhomme s'était apparemment couché avant que personne eût rien appris et avait assez profondément dormi depuis pour ne s'être réveillé qu'alors. Les plus tristes spectacles sont assez souvent sujets aux contrastes les plus ridicules. Celui-ci fit rire quelques dames de là autour, et fit quelque peur à Mme la duchesse d'Orléans et à ceux qui causaient avec elle d'avoir été entendues. Mais, réflexion faite, le sommeil et la grossièreté du personnage les rassura.

La duchesse de Villeroy qui ne faisait presque que les joindre, s'était fourrée un peu auparavant dans le petit cabinet avec la comtesse de Roucy et quelques dames du palais, dont Mme de Lévi n'avait osé approcher, pensant trop conformément à la duchesse de Villeroy. Elles y étaient quand j'y arrivai.

Je voulais douter encore quoique tout me montrât ce qui était ; mais je ne pus me résoudre à m'abandonner à le croire que le mot ne m'en fût prononcé par quelqu'un à qui on pût ajouter foi. Le hasard me fit rencontrer M. d'O, à qui je le demandai, et qui me le dit nettement. Cela su, je tâchai de n'en être pas bien aise. Je ne sais pas trop si je réussis bien ; mais au moins est-il vrai que ni joie ni douleur n'émoussèrent ma curiosité, et qu'en prenant bien garde à conserver toute bienséance, je ne me crus pas engagé par rien au personnage douloureux. Je me contraignis moins qu'avant le passage du roi pour Marly de considérer plus librement toute cette nombreuse compagnie et de la percer de mes regards à la dérobée.

Il faut avouer que, pour qui est bien au fait de la carte intime d'une cour, les premiers spectacles d'événements rares de cette nature, si intéressante à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême. Chaque visage vous rappelle les soins, les intri-

gues, les sueurs employés à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales ; les adresses à se maintenir et à en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela : les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manèges, les avancements, les petitesses, les bassesses de chacun ; le déconcertement des uns au milieu de leur chemin, au milieu ou au comble de leurs espérances ; la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée ; la vertu du ressort qui pousse dans cet instant leurs menées et leurs concerts à bien, la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là (et j'en étais des plus avant), la rage qu'en conçoivent les autres, leur embarras et leur dépit à le cacher. La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres qu'on n'avait pensé, tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes, forme un plaisir à qui sait le prendre, qui, tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour.

Je m'arrêtai donc à considérer le spectacle de ce vaste et tumultueux appartement. Cette sorte de désordre dura bien une heure. A la fin, M. le duc de Beauvilliers s'avisa qu'il était temps de délivrer les deux princes d'un si fâcheux public. Il leur proposa qu'ils se retirassent dans leur appartement. Cet avis fut aussitôt embrassé...

Mme de Saint-Simon et moi, au sortir de chez M. le duc et Mme la duchesse de Berry, nous fûmes encore deux heures ensemble. La raison plutôt que le besoin nous fit coucher, mais avec si peu de sommeil qu'à sept heures du matin j'étais debout ; mais, il faut l'avouer, de telles insomnies sont douces, et de tels réveils savoureux.

L'horreur régnait à Meudon. Dès que le roi en fut parti, tout ce qu'il y avait de gens de la cour le suivirent et s'entassèrent dans ce qui se trouva de carrosses. En un instant Meudon se trouva vide... Cette foule de bas officiers de Monseigneur et bien d'autres errèrent toute la nuit dans les jardins. Plusieurs courtisans étaient partis épars à pied. La dissipation fut entière et la dispersion générale. Un ou deux valets au plus demeurèrent auprès du corps ; et, ce qui est très digne de louange, La Vallière

fut le seul des courtisans qui, ne l'ayant bien abandonné pendant sa vie, ne l'abandonna point après sa mort. Il eut peine à trouver quelqu'un pour aller trouver des capucins pour venir prier Dieu auprès du corps.

La Duchesse de Bourgogne.

RÉGULIÈREMENT laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain brun, fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nuées ; elle plaisait au dernier point, les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, vif assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle; jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût les rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté, jeune, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout, comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, et s'amusait au petit jeu car tout l'amusait, elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun ; également gaie et amusée à faire, les après-dînées, des lectures sérieuses, et à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses : on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien, jusqu'à sa santé, elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner M^me^ de

Maintenon et le roi par elle. Sa souplesse à leur égard était sans pareille, et ne se démentit jamais d'un moment. Elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjouement ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, son agrément, je le répète, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux dont aucun des enfants du roi n'avait pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Mme de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang de l'amitié ; en particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au col, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur de rire, et parlait quelquefois dessus ; admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute heure, même des moments[1] pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire.

Fénelon.

CE prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vue qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence,

(1) Quelquefois.

et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse et l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations : avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble, et proportionnée ; une élocution facile, nette, agréable, un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures ; avec cela, un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans jamais le faire sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanté ; de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète qu'il s'était acquise sur les siens qu'il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait point de résistance. Aussi n'aurait-il pas longtemps souffert de compagnon, s'il fût revenu à la cour et entré dans le conseil, qui fut toujours son grand but ; et, une fois ancré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux non seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui, dans la souplesse et dans l'admiration.

MERCURIALES

L'Emploi du temps.

LES distractions diminuent à un certain âge ; les plaisirs se retirent, les passions se taisent et semblent respecter la vieillesse. Un calme profond succède à l'agitation des premières années, et la tempête nous jette enfin dans le port. L'homme commence à connaître alors le prix d'un temps qui n'est plus, et d'une vie toute prête à lui échapper. Mais à la vue d'une fin qui s'avance à grands pas, on dirait souvent qu'il pense plus à durer qu'à vivre, et à compter ses moments qu'à les peser ; ou si le magistrat les pèse encore à cet âge, sera-ce toujours dans la balance de la justice ? Ces heures stériles qu'il a la gloire de donner gratuitement à la république, ne lui paraîtront-elles point perdues ? et une passion plus vive que les autres, qui croît avec les années, qui survit à tous les désirs du cœur humain, et qui prend de nouvelles forces dans la vieillesse, ne lui fera-t-elle pas regarder comme le seul temps bien employé celui qu'une coutume plus ancienne qu'honorable fait acheter si chèrement au plaideur ? N'abandonnera-t-il pas les prémices de ce temps doublement précieux, ou à une vaine curiosité de nouvelles inutiles, ou à l'indolence du sommeil, et ne regardera-t-il pas avec indifférence tant de moments perdus, et

* AGUESSEAU (Henri-François D'), chancelier de France, né à Limoges en 1668, mort à Paris en 1751. Avocat général au parlement de Paris en 1690, il débuta avec éclat et devint procureur général en 1700, et enfin chancelier en 1717. Dans sa longue carrière, il montra une admirable intégrité, et le dévouement le plus absolu aux intérêts publics. Grand magistrat, orateur élégant, jurisconsulte de premier ordre, il avait, en outre, une érudition profonde et variée. C'est pendant l'une de ses disgrâces qu'il rédigea le cours complet d'éducation judiciaire connu sous le titre de *Instruction à mes enfants*. Ses *Mercuriales*, au nombre de dix-neuf, sont restées justement célèbres.

cependant comptés au plaideur ? C'est alors que, patient sans nécessité, et indulgent sans mérite, il applaudira peut-être en secret l'utile longueur de ceux qui abuseront de son temps, et qui exciteraient son impatience dans les heures dont le devoir seul pèse la valeur au poids du sanctuaire. Est-il donc un autre poids pour apprécier les heures de la justice, et par quel charme secret changent-elles de nature selon que le magistrat en est le débiteur ou qu'il croit en devenir le créancier ?

Ce n'est pas ainsi que le juste estimateur du temps de la justice sait en mesurer la durée. Redevable au public de toutes les heures de sa vie, il n'en est aucune où il ne s'acquitte d'une dette si honorable à celui qui la paie, et si utile à celui qui l'exige. Ce temps, que nous laissions si souvent dérober par surprise, arracher par importunité, échapper par négligence, il a su de bonne heure le recueillir, le ménager, l'amasser ; et mettant, pour ainsi dire, toute sa vie en valeur, ses jours croissent à mesure qu'il les remplit, il augmente en quelque manière le temps de sa durée ; et, faisant une fraude innocente à la nature, il trouve l'unique moyen de vivre beaucoup plus que le reste des hommes. Il regarde surtout, avec une espèce de religion, le temps qui est consacré aux devoirs de son ministère ; et, pour en mieux connaître le prix, il l'apprend de la bouche du plaideur, mais du plaideur faible et opprimé. Attentif à en prévenir les premiers soupirs, il se dit continuellement à lui-même : ce jour, cette heure que le magistrat croit quelquefois pouvoir perdre innocemment, sont peut-être pour le misérable le jour fatal, et comme la dernière heure de la justice. Nous croyons avoir toujours assez de temps pour la rendre, mais il n'y en aura plus pour la recevoir ; le temps seul aura décidé de son sort, et le remède trop lent ne trouvera plus le malade en état d'en profiter.

Que le magistrat se hâte donc pour la promptitude de l'expédition, mais qu'il sache se hâter lentement pour la plénitude de sa propre instruction. Loin du sage dispensateur de son temps l'aveugle précipitation de ces jeunes sénateurs qui se pressent de placer, entre le plaisir qu'ils quittent et le plaisir qu'ils attendent, une préparation toujours trop longue pour eux, et souvent trop courte pour la justice. Loin de lui l'avidité non moins dangereuse de quelques magistrats d'un âge plus avancé, dont l'ardeur se reproche tous les moments qu'elle donne à l'ouvrage présent, comme si elle le dérobait à celui qui le doit suivre, et qui sont plus touchés du plaisir d'avoir beaucoup fait que du mérite d'avoir bien fait. Il joindra l'exactitude à la diligence.

Attentif à réunir toute l'activité de son âme pour ne donner à chaque objet que la mesure du temps qu'il exige de ses talents, il ne saura pas moins se défier de la vivacité de ses lumières. Il sentira que l'esprit le plus pénétrant a besoin du secours du temps pour s'assurer, par ses secondes pensées, de la justice des premières, et pour laisser à son jugement le loisir d'acquérir cette maturité que le temps seul donne aux productions de notre esprit comme à celles de la nature.

Daguesseau

*LESAGE** 1715-1735

GIL BLAS DE SANTILLANE

L'Archevêque de Grenade.

« MON cher Gil Blas, me dit le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie pas à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé.

* LESAGE (Alain-René), né à Sarzeau (Morbihan) en 1668, mort à Boulogne-sur-Mer en 1747. Reçu avocat (1692), il se consacra aux lettres, et vécut désormais d'une vie pauvre et paisible. Il commença par traduire les *Lettres galantes* d'Aristénète (1695). L'abbé de Lyonne, qui lui faisait une rente de 600 livres, lui ayant indiqué, comme source d'inspiration, les romans picaresques espagnols, Lesage publia d'abord le *Théâtre espagnol* (1700). Il donna encore *le Point d'honneur*, d'après Rojas (1702) ; puis traduisit la *Suite de Don Quichotte*, dite d'Avellaneda (1704), et adapta une comédie de Caldéron : *Don César Ursin* (1707). De 1709 datent deux œuvres importantes : *Crispin rival de son maître*, petite comédie pleine d'esprit et de hardiesse, et le *Diable boiteux*,

Je fais choix du tien, que je connais bien ; je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâce au ciel, Monseigneur, lui dis-je, vous êtes encore fort loin de ce temps-là. De plus un esprit de la trempe de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou plutôt vous serez toujours de même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatteries, interrompit-il, mon ami ! je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités de la vieillesse, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère ; je recevrai tes avertissements comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais, avec mon amitié, la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion. »

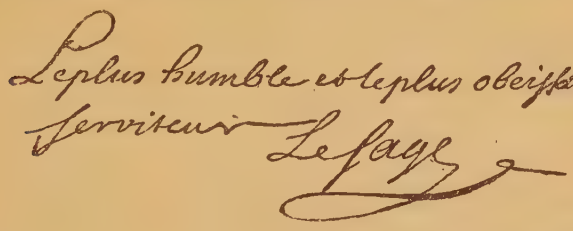
Dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal ; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement et on lui donna de si bons remèdes que, quelques jours après, il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé. Je ne fus pas le seul qui y prît garde.

---

roman satirique, dont le cadre est emprunté à Guevara. Après les *Etrennes* (1708) et la *Tontine* (1708), il donna au théâtre *Turcaret* (1709), comédie de mœurs, qui fut jouée par ordre du Dauphin, malgré les intrigues des financiers qu'elle prenait à partie, et la complicité des comédiens. En 1715, Lesage publia les deux premiers volumes de l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, chef-d'œuvre du roman réaliste. Le troisième volume parut en 1724, et le quatrième en 1735. Lesage publiait, entre temps : *Roland l'Amoureux*, d'après Bojardo (1721) ; *les Aventures de Guzman d'Alfarache* (1732) ; *les Aventures du chevalier de Beauchesne* (1732) ; *Estevanille Gonzalès* (1734) ; *le Bachelier de Salamanque* (1736), etc. Lesage est le créateur du roman de mœurs, et il est le premier à avoir eu le souci du détail pittoresque. Son style est plein d'esprit et de malice satirique.

La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. — Allons, Monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office : vous voyez que Monseigneur tombe ; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait ; vous serez biffé de son testament. » Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me décidai à parler ; je n'étais embarrassé que d'une chose : je ne savais comment entamer la parole. Heureusement l'auteur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc ! mon ami, aurait-elle trouvé quelque Aristarque ? — Non, Monseigneur, lui répartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres qu'on ose critiquer ; il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez commandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? » — Ces mots firent pâlir mon maître, qui me dit avec un sourire forcé : Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? — Je ne dis pas cela, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente ; quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il ; je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je pense à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je le supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, répondit le prélat, que je vous la reproche ; il faudrait

que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment ; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée ! » Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses, mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour distinguer le faux du vrai. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais, je choisirai mieux mes confidents ; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon Intendant qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.



1718 *MASSILLON*

(V. p. 14.)

LE PETIT CARÊME

Aux Grands du monde.

MES frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avait destinés à cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume ? Ne sont-

ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix ? N'êtes-vous pas partis de la même boue ? N'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes ? Le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain ? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux ; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires ? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce ? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction ; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat, l'opulence : ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions ; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre insolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance ? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages ; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus parce que vous en aviez toujours joui. Hélas ! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs ; ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent ; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi ! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles.

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Hélas ! cette loi de reconnaissance que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur ! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même : ils ne passeront point à votre postérité ; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la

peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude ; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

1721 *MONTESQUIEU**

LES LETTRES PERSANES

Le Persan à Paris.

LES habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un

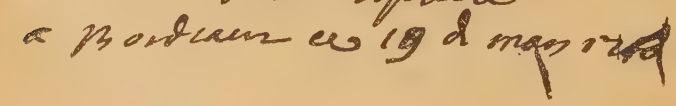
* MONTESQUIEU (Charles DE SECONDAT, baron DE LA BRÈDE et DE), né au château de la Brède près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755. Élevé à Juilly chez les oratoriens, il préféra la robe à l'épée, fut conseiller au parlement de Bordeaux (1711), puis président à mortier (1716) à vingt-sept ans. Il vendit sa charge en 1726. Il avait commencé par des essais sur l'histoire naturelle et la physique qu'il soumit à l'Académie des sciences de Bordeaux (1716-1721). Bientôt il aborda l'étude de la morale, de la politique et de l'histoire (*Dissertation sur la politique des Romains ; Eloge du duc de La Force ; Vie du maréchal de Berwick*). Mais entre temps il publia un petit livre, qui, du jour au lendemain, le rendit illustre : les *Lettres persanes* (1721), satire déguisée des institutions et des mœurs du temps. Élu à l'Académie en 1727, Montesquieu consacra dès lors sa vie au grand ouvrage dont le plan sa présentait déjà à son esprit. Il voyagea pour mieux connaître les hommes et les institutions. Il se rendit à Vienne, visita la Hongrie, l'Italie, le Tyrol, demeura quelque temps aux Pays-Bas, et habita Londres deux ans. De retour en France, il s'enferma au château de la Brède, où il écrivit les célèbres *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) ; à la fin du volume, se trouve le *Dialogue entre Sylla et Eucrate*, devenu classique. Ce n'était là qu'un fragment de l'œuvre immense à laquelle Montesquieu avait voué sa vie et qui parut en 1748 : *l'Esprit des lois*, suivi, en 1750, d'une *Défense de l'Esprit des lois*. Les dernières années de Montesquieu furent celles d'un sage. Il mourut presque aveugle.

cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a bien l'air persan. » Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge ; je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécier au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ? »

Un honnête homme (Rollin) a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur ; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est l'abeille de la France,

(*Pensées.*)



GRAVURE DE HENRIQUEZ — 1776.

LE TRAITÉ DES ÉTUDES

Qu'il faut faire aimer l'étude.

IL y a dans les enfants, comme dans tous les hommes, un fonds naturel de curiosité, c'est-à-dire un désir de connaître et d'apprendre, dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux, ils font des questions, ils interrogent, ils demandent le nom et l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux. Il faut leur répondre, sans témoigner ni peine ni chagrin, louer leur curiosité, la satisfaire par des réponses nettes et précises, ne leur en jamais donner de trompeuses et d'illusoires ; car bientôt ils s'en aperçoivent et s'en rebutent.

En tout art et toute science, les éléments et les principes ont toujours quelque chose de sec et de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien important d'abréger et de faciliter ceux des langues qu'on apprend aux enfants, et d'en adoucir l'amertume par tout ce qu'on y peut répandre d'agrément...

* ROLLIN (Charles), né et mort à Paris (1661-1741). Boursier dans un des collèges de l'Université, on l'appelait « l'élève divin », et à vingt-deux ans il était nommé professeur en philosophie au collège de Plessis-Sorbonne. Ayant obtenu la survivance de Jean Gerbais dans sa charge de professeur en éloquence latine au Collège royal (1688), il fut élu recteur de l'Université en 1691, dirigea le collège de Beauvais en 1699, fut nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1701. Réélu recteur en 1720, il ne garda cette fonction que trois mois, à cause de ses opinions jansénistes.

Écrivain, outre des lettres, des épitaphes, des épigrammes latines, des harangues : *Panégyrique de Louis XIV, Avènement de Philippe V au trône d'Espagne*, etc., son œuvre capitale est le *Traité des études*, dont les deux premiers volumes, intitulés : *De la manière d'enseigner les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, parurent en 1726. Citons encore l'*Histoire ancienne* (1730-1738), où nous ne voyons plus guère qu'une compilation habile, mais sans critique. La mort surprit Rollin au moment où il composait l'*Histoire romaine*.

Quand ils sont élevés en particulier, un maître habile et attentif met tout en usage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur temps ; il étudie leur goût ; il consulte leur humeur, il mêle le jeu au travail ; il paraît leur en laisser le choix ; il ne fait point une règle de l'étude ; il en excite quelquefois le désir par le refus même, et par la cessation ou plutôt par l'interruption : en un mot, il se tourne en mille formes, et invente mille adresses pour arriver à son but.

Au collège, ce moyen n'est presque pas praticable. Dans une chambre commune, dans une classe nombreuse, la discipline et le bon ordre demandent qu'on suive une règle uniforme, et que tous la suivent exactement ; et c'est ce qui en rend la conduite très difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adresse à un maître, pour tenir en main et conduire les rênes de tant d'esprits d'un caractère tout différent, les uns vifs et impétueux, les autres lents et flegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auxquels il faut lâcher la bride ; pour manier, dis-je, en même temps tous ces esprits, de sorte pourtant que, malgré cette différence de tempéraments, il les fasse tous marcher de concert et les amène tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'est là ce qui demande le plus d'habileté et de prudence.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur, de raison, de modération, de sang-froid, de patience. Il ne faut jamais perdre de vue ce grand principe, que l'étude dépend de la volonté, qui ne souffre point de contrainte : *Studium discendi voluntate quæ cogni non potest constat*[1]. On peut bien contraindre le corps, faire demeurer un écolier à sa table malgré lui, doubler son travail par punition, le forcer de remplir une certaine tâche qui lui est imposée, le priver pour cela du jeu et de la récréation. Est-ce étudier que de travailler ainsi comme un forçat ? Et que reste-t-il de cette sorte d'étude, sinon la haine et des livres, et de la science, et des maîtres, souvent pour tout le reste de la vie ? C'est donc la volonté qu'il faut gagner ; et elle se gagne par la douceur, l'amitié, la persuasion, et surtout par l'attrait du plaisir.

Comme nous naissons paresseux, ennemis du travail, et encore plus de la contrainte, il n'est pas étonnant que, tout le plaisir se trouvant d'un côté, et tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans le divertissement, un

(1) L'étude est toute dans la volonté d'apprendre, laquelle ne peut se forcer (Quintilien).

enfant supporte l'une impatiemment et coûre ardemment après l'autre. L'habileté du maître consiste à jeter de l'agrément dans l'étude, et à y faire trouver de la douceur. Le jeu et la récréation y peuvent beaucoup contribuer.

Bien des raisons obligent d'accorder du repos et de la récréation aux enfants. Premièrement le soin de leur santé, qui doit marcher avant celui de la science. Or rien n'y est plus contraire qu'une application trop longue et trop suivie, qui use insensiblement et affaiblit les organes, encore tendres dans cet âge, et incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir et de prier les parents de ne pas trop pousser leurs enfants pour l'étude dans les premières années, et de se défier d'un plaisir flatteur qu'ils trouvent à les voir briller avant le temps, car outre que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, et que ces progrès ressemblent à ces semences qu'on jette sur la surface de la terre, et qui lèvent incontinent, mais n'ont point de racines, rien n'est plus pernicieux à la santé des enfants que ces efforts prématurés quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangereux pour l'esprit, qui s'épuise et s'émousse par une application continue, et qui, aussi bien que la terre, a besoin, pour conserver sa force et sa vigueur, d'une alternative de travail et de repos.

Du bon Goût.

Pour remédier au mauvais goût, pour réformer dans le style les expressions et les pensées, il faut purifier la source d'où elles partent. C'est l'esprit qu'il faut guérir. Quand il est sain et vigoureux, l'éloquence l'est aussi ; elle est faible quand l'esprit l'est devenu. En un mot, c'est lui qui est le maître, qui commande et qui donne le mouvement à tout ; et tout le reste suit ses impressions. Un style trop étudié et trop recherché est la marque d'un petit génie.

Le très humble et très
obéissant serviteur C. Rollin.

Le Jeu de l'amour et du hasard.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, LISETTE, *femme de chambre de Silvia.*

SILVIA.

MAIS, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous ? Pourquoi répondre de mes sentiments ?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde. M. votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, et si vous en avez quelque joie : moi, je lui réponds qu'oui, cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde pour qui ce *oui-là* ne soit pas vrai, le *non* n'est pas naturel.

* MARIVAUX (Pierre CARLET DE CHAMBLAIN DE), né et mort à Paris (1688-1763). C'est seulement à trente-deux ans qu'il débuta au théâtre avec *l'Amour et la Vérité* (1720), et surtout avec *Arlequin poli par l'Amour*. Dès lors, et jusqu'en 1746, il ne cessa d'écrire pour le Théâtre-Italien et pour le Théâtre-Français. Parmi ses trente-deux pièces, nous citerons : *la Surprise de l'amour* (1722) ; *la Double Inconstance* (1723) ; *le Prince travesti* (1724) ; *la Seconde Surprise de l'amour* (1727) ; *le Jeu de l'amour et du hasard* (1730) ; *les Serments indiscrets* (1732) ; *l'Heureux stratagème* (1733) ; *la Mère confidente* (1735) ; *le Legs* (1736) ; *les Fausses Confidences* (1737) ; *l'Epreuve* (1740) ; *le Préjugé vaincu* (1746). Ruiné par la banqueroute de Law, il dut vivre de sa plume. Il rédigea à lui seul un journal : *le Spectateur français* (1722-1723), qu'il remplaça par l'*Indigent philosophe* (1728), puis par le *Cabinet du philosophe* (1734). De 1731 à 1741, il publia la *Vie de Marianne*, et, en 1735, le *Paysan parvenu*, ses deux chefs-d'œuvre dans le roman. Ses comédies sont fondées pour la plupart sur l'analyse fine et déliée de l'amour. Son style a toutes les qualités faciles de la conversation, et aussi cette recherche, quelquefois même cette préciosité, cette affectation dont nous avons fait le mot *marivaudage*.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ? Quelle sotte naïveté ! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à M. Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai : je ne m'ennuie point d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira à rien peut-être.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sais-je ? Peut-être ne me conviendra-t-il point ; et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut avoir plus d'esprit, et qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère. Que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse ! Que tu es sotte avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi ! tout en sera bon dans cet homme-là ; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble ; mais c'est un *on-dit* ; et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis ! tant pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite.

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens. Volontiers un bel homme est fat ; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh ! il a tort d'être fat, mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait ; passe.

LISETTE.

Oui-dà, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine, je l'en dispense ; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis, Dans le mariage on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme ; en un mot je ne lui demande qu'un bon caractère ; et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient, avec leurs amis, les meilleurs gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même ; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garantie de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. « Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, » disait-on, tous les jours, d'Ergaste. « Aussi l'est-il, » répondait-on ; je l'ai répondu moi-même. « Sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. » Oui, fiez-vous à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, ce qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque, avec ses deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit ? Eh bien, chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme, il ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle ; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort du cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant ?

LISETTE.

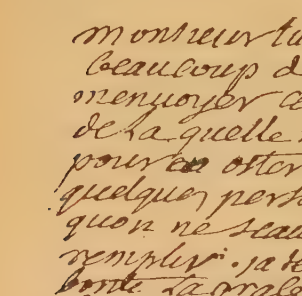
Je gèle au récit que vous m'en faites. Mais Tersandre, par exemple.

SILVIA.

Oui, Tersandre ! il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme; j'arrive; on m'annonce; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé ; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine ; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes ; qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venaient de pleurer ; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fait pitié, Lisette ; si j'allais te faire pitié aussi ! cela est terrible ! Qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE

Un mari, c'est un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot-là; il me raccommode avec tout le reste.



AUTOGRAPHE
DE MARIVAUX

CONSIDÉRATIONS

SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE

Causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la République pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen : chaque consul levait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin le Sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit des citoyens ; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la République, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le Sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment, au lieu que la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du Sénat devint inutile, et la République fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font perdre la liberté, au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'Empire perdit la République, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples de l'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers privilèges : la plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains, et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains ; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes ; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne ; les autres alliés allaient les suivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue ; elle allait être réduite à ses murailles ; elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles, et peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du Sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de légalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville, déchirée, ne forma plus un tout ensemble ; et, comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépulcres, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages, ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux; l'autorité du peuple, ses lois,

lui-même, devinrent des choses chimériques ; et l'anarchie fut telle qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance ou s'il n'en avait point faite.

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires, qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions, et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander dans un État libre des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles ; et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de République, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une chose très équivoque : la vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme les dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un État où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle : le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance ; et, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la République ; mais c'est une chose qu'on a vue toujours que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie, parce qu'elles étaient telles que leur effet naturel était de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables, celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une république que presque

personne ne connaît, et qui, dans le secret et dans le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois ; et ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome était faite pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres États de la terre en un jour, mais continuellement ; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

Pensées diverses.

JE suis amoureux de l'amitié.

La France n'a jamais eu de meilleur citoyen que Louis XII.

Le maréchal de Catinat a soutenu la victoire avec modestie et la disgrâce avec majesté, grand encore après la perte de sa réputation même.

Quand on court après l'esprit on attrape la sottise.

L'attente est une chaîne qui lie tous nos plaisirs.

Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu.

J'aime les paysans ; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers.

Il ne faut point faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs.

En fait de parure, il faut toujours rester au-dessous de ce qu'on peut.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

La pudeur sied bien à tout le monde ; mais il faut savoir la vaincre, et jamais la perdre.

RÉFLEXIONS ET MAXIMES

Clazomène, ou la vertu malheureuse.

CLAZOMÈNE a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu ; et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire n'ont pu fléchir la durée de sa fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge, et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la

* VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de), né à Aix en Provence en 1715, mort à Paris en 1747. Sous-lieutenant au régiment du roi, il fait d'abord la campagne d'Italie (1733-1736), puis mène dans l'Est une triste vie de garnison (1736-1741), fait une seconde campagne en Bohême (1741-1743), mais ayant eu les jambes gelées dans la retraite de Prague, doit donner sa démission en 1743. Il essaye alors d'entrer dans la diplomatie, mais sans succès. Puis la petite vérole vient le défigurer et il perd presque la vue. En 1745, il se fixe à Paris, où il vécut pauvre, isolé, et publie en 1746 son livre des *Maximes*. Le livre contient des études diverses : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, Conseils à un jeune homme, Méditation sur la foi, Réflexions, Maximes*, etc. Noble caractère et grande âme éprise de toutes les nobles passions, Vauvenargues offre le rare et admirable exemple d'un esprit optimiste au sein de la destinée la plus malheureuse.

peine à en trouver. Faut-il demander pourquoi des joueurs très habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune ? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits sèchent dans leur fleur ? Toutefois qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

On ne peut être dupe de la vertu.

QUE ceux qui sont nés pour l'oisiveté et la mollesse y meurent et s'y ensevelissent, je ne prétends pas les troubler ; mais je parle au reste des hommes, et je dis : on ne peut être dupe de la vraie vertu ; ceux qui l'aiment sincèrement y goûtent un secret plaisir et souffrent à s'en détourner : quoi qu'on fasse aussi pour la gloire, jamais ce travail n'est perdu s'il tend à nous en rendre dignes. C'est une chose étrange que tant d'hommes se défient de la vertu et de la gloire, comme d'une route hasardeuse, et qu'ils regardent l'oisiveté comme un parti sûr et solide. Quand même le travail et le mérite pourraient nuire à notre fortune, il y aurait toujours à gagner à les embrasser. Que sera-ce s'ils y concourent ? Si tout finissait par la mort, ce serait une extravagance de ne pas donner toute notre application à bien disposer notre vie, puisque nous n'aurions que le présent ; mais nous croyons un avenir et l'abandonnons au hasard ; cela est bien plus inconcevable. Je laisse tous devoirs à part, la morale et la religion, et je demande : l'ignorance vaut-elle mieux que la science, la paresse que l'activité, l'incapacité que les talents ? Pour peu que l'on ait de raison, on ne met point ces choses en parallèle. Quelle honte donc de choisir ce qu'il y a de l'extravagance à égaler ? S'il faut des exemples pour nous décider, d'un côté Coligny, Turenne, Bossuet, Richelieu, Fénelon, etc. ; de l'autre les gens à la mode, les gens du bel air, ceux qui passent toute leur vie dans la dissipation et les plaisirs. Comparons ces deux genres d'hommes, et voyons ensuite auquel d'eux nous aimerions mieux ressembler.

Pensées diverses.

NOS plus sûrs protecteurs sont nos talents.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis, ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas du tout leur amitié.

Je n'approuve pas la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout.* C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principe. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément ; mais il est vrai que cette science superficielle qu'ils recherchent ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie ; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans des détails et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talents naturels ; et enfin elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit, De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très médiocre, et au contraire des esprits très vastes qui savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie.

Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'État ; ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres ? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes. Pascal, tous grands philosophes ? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie ?

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter peut se faire une idée du monde.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter.

La netteté est le vernis des maîtres.

Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu.

Il y a des hommes qu'il ne faut pas laisser refroidir.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

La patience est l'art d'espérer.

Le sentiment de nos forces les augmente.

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil.

ZADIG

Le Ministre.

LE roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés ; l'envieux en eut un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement. Zadig, ayant remercié le roi et la reine, alla aussi remercier le perroquet : « Bel oiseau, lui dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé la vie et qui m'avez fait premier ministre : la chienne et le cheval de leurs majestés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les destins des hommes ! Mais, ajouta-t-il, un bonheur si étrange sera peut-être bientôt évanoui. » Le perroquet répondit : « Oui. » Ce mot frappa Zadig ; cependant, comme il était bon physicien, et qu'il ne croyait pas que les perroquets fussent prophètes, il se rassura bientôt ; il se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan et chaque vizir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi ; mais, quand elle était trop sévère, il la tempérait ; et quand on manquait de lois, son équité en faisait qu'on aurait prises pour celles de Zoroastre.

C'est de lui que les grandes nations tiennent ce principe, qu'il

* VOLTAIRE (François-Marie AROUET DE), né et mort à Paris (1694-1778). (Voir la notice aux Poètes.) Si Voltaire fut surtout pour son temps un poète, son esprit infatigable, son action s'exerça bien davantage encore dans la prose. On lui doit l'*Histoire de Charles XII* (1731) ; *Remarques sur les pensées de Pascal* (1734) ; *Lettres anglaises ou Lettres philosophiques* (1734). En 1748 paraissent ses premiers contes philosophiques : *Zadig* et *Micromégas* ; en 1751 *le Siècle de Louis XIV*, en 1764 le *Dictionnaire philosophique*, en 1759 *Candide*. Il faut joindre à cela une multitude de traités, de mémoires, de pamphlets, et une intarissable *Correspondance* où s'exerce encore mieux que partout ailleurs cet esprit universel, à la plume vive et alerte, souple et légère, dont le style étincelant est sans égal pour sa netteté et sa limpidité dans toute la prose française.

vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes : il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur ; et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui des deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une part de son héritage la dot de sa sœur ; chacun disait : C'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur : c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. »

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est pas mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. — Dieu soit loué ! répondit le jeune homme ; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! » Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué ! répondit-il ; je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces ; c'est vous qui aimez le mieux votre père. »

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux mages, et après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un et de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. « Je prendrai pour mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mise en état de donner un citoyen à l'empire. — C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un. — C'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. — Eh bien ! répondit-elle, je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. » Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant Zadig. Il fait venir les deux mages. « Qu'enseigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. — Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie ; ce que c'est que la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie. — Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste et digne d'avoir des amis. » Zadig prononça : « Que tu sois son père ou non, tu épouseras sa mère. »

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'itimadoulet de Médie, nommé Irax. C'était un grand seigneur dont

VOLTAIRE

Foyer de la Comédie française.

STATUE DE HOUDON.

le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse ; il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs. Zadig entreprit de le corriger. Il lui envoya de la part du roi un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et, de trois minutes en trois minutes, le refrain était :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeur !
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisait à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : « Il aura raison. » A peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écrie : « Il a raison. » Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'Irax avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner, on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse : il crut que le roi des rois l'honorait selon ses mérites ; la seconde lui parut moins agréable ; la troisième fut gênante ; la quatrième fut insupportable, la cinquième fut un supplice. Enfin, outré d'entendre toujours chanter : « Ah ! combien monseigneur doit être content de lui-même ! » d'entendre toujours dire qu'il avait raison et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, fut plus heureux ; car, comme dit le Sadder, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

L'ESPRIT DES LOIS

Alexandre.

ALEXANDRE dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs : il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise : il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens ; il attaqua les provinces maritimes ; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer pour n'être point séparé de sa flotte ; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre ; il ne manqua point de subsistances ; et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes : campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix ; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient pas se passer de son commerce et de sa marine : Alexandre la détruisit ; il prit l'Égypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques : la bataille d'Issus lui donna Tyr et

l'Egypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes ; après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir ; les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves ; il ne songea qu'à unir les deux nations et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu ; il abandonna, après la conquête, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire ; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et la mère de Darius. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes ? C'est un trait de cette vie, dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermit plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue ; il voulait que ceux de sa cour en prissent aussi; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages ; les Wisigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent ; les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent : quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariage entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques ; il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent pour ainsi dire anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya

à Alexandrie une colonie de Juifs ; il ne lui importait quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement : aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois) que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Egyptiens, il les rétablit : peu de nations se soumirent à lui sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices ; il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire : il voulut tout conquérir pour tout conserver ; et quelques pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins, furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie ; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière ; les troisièmes dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées : elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison : c'était un Macédonien. Fallait il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée : il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions : il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir : de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect pour la vertu ; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres ; de sorte que la postérité trouva la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses ; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

La Nation française.

S'IL y avait dans le monde une nation qui eût une humeur sociale, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées ; qui fût vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, souvent indiscrète, et qui eût

avec cela du courage, de la générosité, de la franchise, un certain point d'honneur, il ne faudrait point chercher à gêner, par des lois, ses manières, pour ne point gêner ses vertus. Si en général le caractère est bon, qu'importe de quelques défauts qui s'y trouvent ?

On y pourrait faire des lois pour corriger les mœurs, et borner le luxe ; mais qui sait si on n'y perdrait pas un certain goût qui serait la source des richesses de la nation, et une politesse qui attire chez elle les étrangers ?

C'est au législateur à suivre l'esprit de la nation lorsqu'il n'est pas contraire aux principes de gouvernement ; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, et en suivant notre génie naturel.

Qu'on donne un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie, l'État n'y gagnera rien, ni pour le dedans ni pour le dehors. Laissez-lui faire des choses frivoles sérieusement, et gaiement les choses sérieuses.

1749 *BUFFON**

HISTOIRE NATURELLE

Le premier Homme et ses premières impressions.

J'IMAGINE un homme tel qu'on peut croire qu'était le premier homme au moment de la création, c'est-à-dire un homme

* BUFFON (Georges-Louis LECLERC, comte DE), né à Montbard en 1707, mort à Paris en 1788. Son premier ouvrage fut une traduction : la *Statique des végétaux*, de l'Anglais Hales (1735). Plusieurs mémoires sur des questions de physique et d'astronomie le firent entrer, dès 1739, à l'Académie des sciences. Nommé la même année intendant du Jardin du roi, il conçut alors le projet de cette *Histoire naturelle*, à laquelle tout le reste de sa vie fut consacré. Les trois premiers volumes parurent en 1749 ; le trente-sixième, un an après sa mort.

Buffon est moins un naturaliste au sens étroit du mot qu'un philosophe. Il ne se plaît que dans les grandes conceptions. Le style, a-t-il dit dans son discours de réception à

dont le corps et les organes seraient parfaitement formés, mais qui s'éveillerait tout neuf pour lui-même et pour tout ce qui l'environne. Quels seraient ses premiers mouvements ? Si cet homme voulait nous faire l'histoire de ses premières pensées, qu'aurait-il à nous dire ? Quelle serait cette histoire ? Je ne puis me dispenser de le faire parler lui-même, afin d'en rendre les faits plus sensibles. Ce récit philosophique, qui sera court, ne sera pas une digression inutile.

« Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis pour la première fois ma singulière existence ; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux, quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, tout me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même.

« Je m'affermissais dans cette pensée naissante lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière : son éclat me blessa, je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu presque tout mon être.

« Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement quand tout à coup j'entends des sons ; le chant des oiseaux, le murmure des airs, formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme : j'écoutai longtemps, et je me persuadais bientôt que cette harmonie était moi.

« Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants ! mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons. Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puis-

---

l'Académie française (1753), est l'homme même. On peut lui reprocher, dans ses descriptions les plus connues, une éloquence apprêtée et pompeuse. Mais lorsque l'ampleur du thème qu'il traite est en accord avec le tour grandiose de son imagination, nous reconnaissons en lui un des écrivains les plus admirables de notre langue.

sance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle patrie de moi-même : et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur par la quantité des accidents de lumière et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

« Je commençais à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger dont je sentis la fraîcheur m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

« Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas, la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême ; je crus que mon existence fuyait ; le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets ; je m'imaginais que tout était en désordre.

« Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux, je parcourus mon corps ; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence ; ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité. Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

« Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait d'abord paru immense en étendue.

« J'avais jeté les yeux sur mon corps ; je le jugeais d'un volume énorme et si grand que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient être en comparaison que des points lumineux.

« Je m'examinais longtemps ; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil et j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges : je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables. Je l'approchai de mes yeux : elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

« Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans

cette sensation qui me venait par les yeux ; j'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

« Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement et je marchais la tête haute et levée vers le ciel ; je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger ; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus pour la première fois qu'il y avait quelque chose hors de moi.

« Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer ; et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

« Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyais ; je voulais toucher le soleil, j'étendais le bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs. A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise ; car tous les objets me paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main ; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par les sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus parfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

« Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent ; plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens. J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendaient en forme de grappe à la portée de ma main ; je les touchai légèrement ; aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

« J'avais saisi un de ces fruits, je m'imaginais avoir fait une

conquête, et je me glorifiais de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier : sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre.

« J'avais approché ce fruit de mes yeux ; j'en considérais la forme et les couleurs ; une odeur délicieuse me le fit approcher davantage, il se trouva près de mes lèvres ; je tirais à longues aspirations le parfum, et goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé ; ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler, elle se rouvrit pour en reprendre : je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier ; enfin je goûtai.

« Quelle saveur ! quelle nouveauté de sensation ! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs ; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la puissance fit naître l'idée de la possession ; je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

« Flatté de cette idée de jouissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût. Mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme ; je jugeais de mon inaction par la mollesse de mes pensées ; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets et ne me présentaient que des images faibles et mal déterminées : dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon.

« Tout fut effacé, tout disparut, la trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond ; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être.

« Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

« J'eus une autre inquiétude, je ne savais pas si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelques parties de mon être ; j'essayai mes sens, je cherchai à me reconnaître.

« Dans cet instant l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignait son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le

sens de la vue ; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvais me rappela l'idée de mon premier sommeil. »

Le Cheval.

LA première conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements ; non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Le Lion.

LE lion a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros ; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est, au contraire, si

bien prise et si bien proportionnée que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité ; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tous sens lorsqu'il est en colère.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre par échos, la nuit, dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre : ce rugissement est sa voix ordinaire ; car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est court et réitéré subitement au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu ; il rugit cinq ou six fois par jour et plus souvent, lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement : alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après les dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires et les dents de devant que par les parties postérieures du corps; il voit la nuit comme les chats ; il ne dort pas longtemps et s'éveille aisément ; mais c'est mal à propos que l'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique ; sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts et par bonds, et ses mouvements sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant et qu'il passe presque toujours son but : lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit par les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légèreté, il vit du produit de la chasse et quitte rarement ses déserts et ses forêts, où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément ; mais lorsqu'il devient vieux, pesant et moins propre

à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques.

L'Oiseau-mouche.

DE tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de sa grandeur : *maxime miranda in minimis*. Son chef- d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légéreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer et se retirer avec lui ; et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel..,

Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants ; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus ; ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Leur battement est si vif que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur ; et partir comme un trait pour aller à une autre

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur

Montbard ce 3. Janvier 1750

. . ; je serai très enchanté de vous revoir, Monsieur, et d'entendre de vous même le récit des découvertes que vous avés faites sur l'électricité.

. . . . . ; cette matière est encore neuve à bien des égards et je suis charmé que vous l'ayés prise pour l'objet de vos travaux. Recevés, Monsieur, tous mes vœux au renouvellement de cette année et les assurances de l'attachement sincère et respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur

le Cte de Buffon

courage, ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, le becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère ; quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp,* fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois, dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Le Désert.

QU'ON se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul ; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS

Les Gens à la mode.

DE tous les peuples, le Français est celui dont le caractère a, dans tous les temps, éprouvé le moins d'altération ; on retrouve les Français d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et, en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse et inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, et ses bonnes qualités, corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le Français de tous les hommes le plus sociable. C'est là son caractère propre, et c'en est un très estimable; mais je crains que depuis quelque temps on n'en ait abusé ; on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, et je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves, c'est-à-dire d'explication.

Les qualités propres à la société sont la politesse sans fausseté,

* DUCLOS (Charles PINOT), né à Dinan en 1704, mort à Paris en 1772. Après une jeunesse orageuse, il débuta par quelques contes d'une verve pleine d'originalité : *Histoire de la baronne de Luz*, (1741) ; les *Confessions du comte de****(1742). Il fit jouer en 1743, à l'Opéra, un ballet en trois actes : *les Caractères de la folie*. Quelque temps après, il composa, pour employer dix dessins de Boucher, le conte intitulé : *Acajou et Zirphile*. Il écrivit alors l'*Histoire de Louis XI*, qui fut supprimée par un arrêt du conseil (1745). Dès l'année 1739, Duclos était entré à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, en 1747, à l'Académie française. Le roi, ainsi que M^me^ de Pompadour, lui témoignèrent toujours une extrême bienveillance. Mais il garda toujours la plus grande indépendance d'esprit. Les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, si utiles pour la connaissance des mœurs du temps, constituent son véritable titre littéraire.

la franchise sans rudesse, la prévenance sans bassesse, la complaisance sans flatterie, les égards sans contrainte, et surtout le cœur porté à la bienfaisance ; ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public : ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût et le hasard le jettent et prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché par les mêmes gens.

Par un contraste assez bizarre, toujours occupé des autres, il n'est satisfait que de lui, et n'attend son bonheur que de leur opinion, sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment, ou dont il ignore la nature. Le désir immodéré d'amuser l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance et la calomnie au rang des amusements, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets ; et, ce qu'il y a d'heureux et de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulières de l'homme sociable l'attachent de plus en plus à l'Etat, à ses concitoyens ; celles de l'homme aimable ne font que l'écarter des devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le désir de vivre avec lui ; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités et d'inconvénients, que l'homme *aimable* est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR L'ENCYCLOPÉDIE

Descartes.

CET homme rare, dont la fortune a tant varié en moins d'un siècle, avait tout ce qu'il fallait pour changer la face de la philosophie : une imagination forte, un esprit très conséquent, des connaissances puisées dans lui-même plus que dans les livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, et aucune espèce de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui

* ALEMBERT (Jean Le Rond d'), né à Paris en 1717, mort dans cette ville en 1783. Il était enfant naturel de Mme de Tencin et d'un commissaire d'artillerie nommé Destouches, et avait été exposé dès sa naissance sur les marches de la chapelle de Saint-Jean-le-Rond, près Notre-Dame. On le confia à la femme d'un pauvre vitrier, qu'il ne cessa jamais de considérer comme sa véritable mère, et son père répara autant qu'il le put cet abandon, en lui assurant, sans se dévoiler, une rente de douze cents livres. Après de brillantes études classiques, il étudia le droit, la médecine, puis et surtout les mathématiques. Un *Mémoire sur le calcul intégral* (1739), un autre *sur la Réfraction des corps solides* (1741), le firent admettre à l'Académie des sciences dès 1741. Deux années après il publia son principal ouvrage, son *Traité de dynamique* (1743). Il publia ensuite : *Mémoire sur la cause générale des vents* (1746) ; *Recherches sur la précession des équinoxes* (1749) ; *Essai sur la résistance des fluides* (1752) ; *Recherches sur différents points importants du système du monde* (1754) ; enfin un nombre considérable d'opuscules. — Associé avec Diderot pour la fondation de l'*Encyclopédie*, il en écrivit le *Discours préliminaire*. Ses principaux ouvrages, en littérature et en philosophie, sont : *Mélanges de philosophie et de littérature ; Essai sur les gens de lettres ; Eléments de philosophie ;* des *Mémoires* sur *Christine de Suède*, sur la *Suppression des jésuites*, des *Eléments de musique ;* etc. Entré en 1754 à l'Académie française, il en fut nommé secrétaire perpétuel en 1772, et écrivit alors ses *Eloges historiques* des académiciens décédés.

arrive, pour l'ordinaire, à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes et eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'était réfugié dans un pays entièrement libre, pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite, et la vie cachée qu'il menait ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avait employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des ministres qui peut-être ne la croyaient pas. Tourmenté et calomnié par des étrangers, et assez mal accueillli de ses compatriotes, il alla mourir en Suède, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auraient un jour.

On peut considérer Descartes comme géomètre ou comme philosophe. Les mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie le plus solide et la moins contestée de sa gloire.

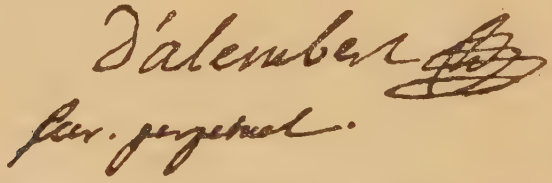
L'algèbre, créée en quelque manière par les Italiens, prodigieusement augmentée par notre illustre Viète, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissements. Un des plus considérables est sa *Méthode des indéterminées*, artifice très ingénieux et très subtil, qu'on a su appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a surtout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie, idée plus vaste et des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, et qui sera toujours la clef des plus profondes recherches, non seulement dans la géométrie, mais dans toutes les sciences physico-mathématiques.

Comme philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La géométrie, qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvait manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très sensibles et apparents pour tout le monde. La philosophie se trouvait dans un état bien différent : tout y était à commencer ; et que ne coûtent point les premiers pas en tout genre ? Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire des grands. Si Descartes, qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa *Méthode* seule aurait suffi pour le rendre immortel ; sa *Dioptrique* est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la

géométrie à la physique; on voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus maintenant, briller partout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces *tourbillons* devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvait alors imaginer rien de mieux. Les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étaient encore imparfaites ou peu constatées : rien n'était plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planètes. Il n'y avait qu'une longue suite de phénomènes, de raisonnements et de calculs, et par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie séduisante. Elle avait d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du tourbillon même, et je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles et des plus ingénieuses hypothèses que la philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu, pour l'abandonner, que les physiciens aient été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales et par des expériences faites longtemps après. Reconnaissons donc que Descartes, forcé de créer une physique toute nouvelle, n'a pu la créer meilleure ; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les tourbillons pour arriver au vrai système du monde, et que, s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devait y en avoir.

La métaphysique, aussi ingénieuse et aussi nouvelle que sa physique, a eu le même sort à peu près ; et c'est aussi à peu près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier, car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées ; mais, s'il eût retenu de la secte péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignait sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs qui déshonoraient cette vérité par leur alliage auraient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés et de la barbarie; et, par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la philosophie un service plus essentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef des conjurés qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui, en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a

pu voir établir. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout ; et les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est quelquefois forcé, pour désabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude et la vanité de l'esprit sont telles qu'il a toujours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe. C'est un enfant à qui il faut présenter un jouet pour lui enlever une arme dangereuse. Il quittera de lui-même ce jouet quand le temps de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux philosophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à se défier de leurs lumières, et cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.



VOLTAIRE 1759
(V. p. 53.)

CANDIDE OU L'OPTIMISME

Candide et Martin en France.

ON aperçut enfin les côtes de France. « Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin ? dit Candide. — Oui, dit Martin : j'ai parcouru plusieurs provinces ; il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit ; et, dans toutes, la principale occupation est l'amour, la seconde de médire, et la troisième de dire des sot-

tises. — Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris ? — Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces espèces-là : c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu ; j'y fus volé, en arrivant, de tout ce que j'avais par des filous à la foire Saint-Germain ; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison ; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie, pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là ; je le veux croire. — Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide ; vous devinez aisément que, quand on a passé un mois dans l'Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que Mlle Cunégonde ; je vais l'attendre à Venise ; nous traverserons la France pour aller en Italie ; ne m'accompagnerez-vous pas ? — Très volontiers, dit Martin ; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai partout. — A propos ! dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau ? — Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. — Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé ? dit Candide. — Pour nous faire enrager, répondit Martin. — N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour les deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure ? — Point du tout, dit Martin ; je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange : j'ai tant vu de choses extraordinaires ! — Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui ; qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots ? — Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? — Oui, sans doute, dit Candide. — Eh bien ! dit Martin ! si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur ? — Oh ! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre...»

En raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux, Candide ne

s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux d'Eldorado et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places ; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe Martin : il fut seulement très fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'Académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa, pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge, et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra, par A plus B moins C divisé par Z, que le mouton devait être rouge et mourir de la clavelée.

Cependant tous les voyageurs que Candide rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna l'envie de voir cette capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise. Il entra par le faubourg Saint-Marceau, et crut être dans le plus vilain village de la Westphalie.

A peine Candide fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère, causée par ses fatigues ; comme il avait au doigt un diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait : « Je me souviens d'avoir été aussi malade à Paris, dans mon premier voyage : j'étais fort pauvre ; aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris. »

Cependant à force de médecins et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. Candide n'en voulut rien faire, les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode ; Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres ; le clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide ; Martin jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa, Martin le prit par les épaules et le chassa rudement ; ce qui causa un grand scandale, dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit ; et, pendant sa convalescence, il eut très bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu ; Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent, et Martin ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empressés, toujours

alertes, toujours serviables, effrontés, caressants, accommodants, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide et Martin à la comédie : on y jouait une tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits ; cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs, qui étaient à ses côtés, lui dit dans un entr'acte : « Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise ; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore ; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs : l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabie ; et, de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées : je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. — Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France ? » dit Candide à l'abbé, lequel répondit : « Cinq ou six mille. — C'est beaucoup, dit Candide : combien y en a-t-il de bonnes ? — Quinze ou seize, répliqua l'autre. — C'est beaucoup, » dit Martin.

Candide fut très content d'une actrice qui faisait la reine Elisabeth, dans une assez plate tragédie que l'on joue quelquefois. « Cette actrice, dit-il à Martin, me plaît beaucoup ; elle a un faux air de M^lle^ Cunégonde; je serais bien aise de la saluer. » L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. « Il faut distinguer, dit l'abbé, en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes. — Des reines à la voirie ! dit Candide. — Oui, vraiment, dit Martin ; monsieur l'abbé a raison : j'étais à Paris quand M^lle^ Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre ; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière : elle fut enterrée, toute seule de sa bande, au coin de la rue de Bourgogne ; ce qui lui dut faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. — Cela est bien impoli, dit Candide. — Que voulez-vous ? dit Martin; ces gens-ci sont ainsi faits : imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. — Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris ? dit Candide. — Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire; même on y fait en

riant les actions les plus détestables. — Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir ? — C'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres ; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissants. C'est un de ces serpents de la littérature qui se nourrissent de fange et de venin ; c'est un folliculaire. — Qu'appelez-vous folliculaire ? dit Candide. — C'est, dit l'abbé, un faiseur de feuilles, un Fréron. »

C'est ainsi que Candide, Martin et le Périgourdin raisonnaient sur l'escalier en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. « Quoique je sois très pressé de revoir Mlle Cunégonde, dit Candide, je voudrais pourtant souper avec Mlle Clairon, car elle m'a paru admirable. »

L'abbé n'était pas un homme à approcher de Mlle Clairon, qui ne voyait que bonne compagnie : « Elle est engagée pour ce soir, dit-il ; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans. »

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame, au fond du faubourg Saint-Honoré : on y était occupé d'un pharaon ; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait ; la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier ; et la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-et-le-va de campagne dont chaque joueur cornait ses cartes ; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, et ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques. La dame se faisait appeler la marquise de Parolignac ; sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes et avertissait d'un clin-d'œil des friponneries de ces pauvres gens, qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé périgourdin, Candide et Martin entrèrent ; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda ; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Mme la baronne de Thun-der-ten-tronckh était plus civile, dit Candide.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora Candide d'un sourire gracieux, et Martin d'un air de tête tout à fait noble ; elle fit donner un siège et un jeu de cartes à Candide, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles : après quoi on soupa très gaiement ; et tout le monde

était étonné que Candide ne fût pas ému de sa perte. Les laquais disaient entre eux, dans leur langage de laquais : il faut que ce soit quelque milord anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris : d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point, puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de faux raisonnements, un peu de politique, et beaucoup de médisance ; on parla même de livres nouveaux. « Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur Gauchat, docteur en théologie ? — Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever : nous avons une foule d'écrits impertinents, mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat, docteur en théologie ; je suis si rassasié de cet immensité de détestables livres qui nous inondent que je me suis mis à ponter au pharaon. — Et les Mélanges de l'archidiacre Trublet, qu'en dites-vous ? dit l'abbé. — Ah ! dit Mme de Parolignac, l'ennuyeux mortel ; comme il vous dit curieusement tout ce que le monde sait ! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement ! comme il s'approprie sans esprit l'esprit des autres ! comme il gâte ce qu'il pille ! comme il me dégoûte ! Mais il ne me dégoûtera plus ; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre. »

Il y avait à table un homme savant et de goût, qui appuya ce que disait la marquise. On parla ensuite des tragédies : la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois et qu'on ne pouvait lire. L'homme de goût expliqua très bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt et n'avoir presque aucun mérite ; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs ; mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime et toujours naturel ; connaître le cœur humain et le faire parler ; être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète ; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. « Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au nombre des bons écrivains. Il y a de bonnes tragédies : les unes sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés ; les autres des raisonnements politiques qui endorment ou des amplifications qui rebutent ; les autres, des rêves d'énergumènes en style barbare, des propos interrompus,

de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés. »

Candide écouta ce propos avec attention et conçut une grande idée du discoureur; et, comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de l'oreille et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien. « C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point et que l'abbé m'amène quelquefois à souper, il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. — Le grand homme ! dit Candide, c'est un autre Pangloss. »

Alors, se tournant vers lui, il lui dit : « Monsieur, vous pensez sans doute que tout est au mieux dans le monde physique et dans le moral, et que rien ne pouvait être autrement ? — Moi ! monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela, je trouve que tout va de travers chez nous : que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait ni ce qu'il doit faire; et qu'excepté le souper, qui est assez gai et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes ; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents : c'est une guerre éternelle. »

Candide lui répliqua : « J'ai vu pis ; mais un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille ; ce sont des ombres à un beau tableau. — Votre pendu se moquait du monde, dit Martin ; vos ombres sont des taches horribles. — Ce sont les hommes qui font les taches, dit Candide, et ils ne peuvent pas s'en dispenser. — Ce n'est donc pas leur faute, » dit Martin. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; et Martin raisonna avec le savant, et Candide raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

Sur le Suicide.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare... Il t'est permis, selon toi, de cesser de vivre. La preuve en est singulière ; c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne

* ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève en 1712, mort à Ermenonville en 1778. Il était issu d'un Français de Montlhéry établi à Genève. Sa mère mourut en le mettant au monde ; son père, horloger et maître de danse, était un homme de plaisir qui lui donna une éducation sentimentale et romanesque. Après quelque temps passé à Bossey chez le pasteur Lambercier, Jean-Jacques fut d'abord *grapignan* (chez un procureur), puis apprenti chez un graveur d'où il s'enfuit bientôt. A Annecy on le recommande à une jeune veuve vaudoise assez libre, Mme Warens, qui veut le convertir et l'envoie à Turin, où il abjure. Après avoir vagabondé en Italie et en Suisse, il revient en Savoie et rejoint sa protectrice près de Chambéry, aux Charmettes. Dans ce poétique séjour, il passe huit années heureuses et décisives pour son esprit et pour son cœur, dont il a laissé l'immortelle description au VIe livre des *Confessions*. Il quitte les Charmettes pour y revenir, mais le charme est rompu ; après un voyage à Montpellier, puis un séjour à Lyon comme précepteur chez les Mably, il arrive à Paris en 1741.

Sans ressources, voulant tenter la fortune, il est tour à tour musicien, librettiste, auteur dramatique, secrétaire d'ambassadeur à Venise. Enfin, en 1750, l'académie de Dijon ayant mis au concours ce sujet : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*, Rousseau écrit son *Discours*, qui est une diatribe contre la civilisation. Le voilà célèbre : il fait jouer son opéra du *Devin de village* (1752), avec un immense succès, puis il

justifient par la tentation de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire, ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre. Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le long du jour ; tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te tiendra compte de ton temps. Parle. Que lui diras-tu ? Malheureux ! trouve-moi

---

écrit un second *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1753), où il se proclame républicain et démocrate.

Les années qui suivent (1756-1762) furent merveilleusement fécondes. Deux retraites forestières (chez Mme d'Épinay à l'Ermitage et chez le maréchal de Luxembourg à Montmorency) offrent à Rousseau la solitude désirée. Il écrit et publie coup sur coup tous ses chefs-d'œuvre : la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758) ; *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1760) ; *le Contrat social* (1762) ; *Emile* (1762). Chacun de ses ouvrages causait une révolution dans les idées du siècle. Persécuté à cause de la publication de l'*Emile*, il lance sa *Lettre à Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, et il prend le chemin de l'exil.

Vieilli et malade, il erre pendant huit ans (1762-1770) à Berne, à Motiers-Travers, à l'île Saint-Pierre (lac de Bienne), à Wootton (Angleterre) où Hume l'appelait, à Trye (près de Gisors), à Bourgoin, à Mouquin, etc. Il mène une existence agitée, inquiète. Cependant il herborise avec délices en Suisse et en Dauphiné, il rédige des constitutions pour la Corse et la Pologne, il écrit ses *Lettres de la Montagne* (1764), et il compose ses *Confessions* (1766-1770).

De retour à Paris, il vit encore huit ans, dans un humble logis de la rue de la Plâtrière, écrivant *Rousseau juge de Jean-Jacques*, et surtout les *Rêveries du promeneur solitaire* (1777-1778). Il meurt à soixante-six ans, dans la petite terre d'Ermenonville, que le marquis de Girardin avait mise à sa disposition. En 1794, la Convention décréta le transfert de ses cendres au Panthéon.

Peu d'influences ont été aussi profondes et aussi grandes que celles de Rousseau. Dans sa haine du despotisme, de la richesse, de l'égoïsme, de la licence, il représentait toutes les haines, toutes les aspirations et toutes les souffrances du peuple. De là sa puissance révolutionnaire. Cependant il ne voulait pas détruire, mais seulement réformer. Il est un moraliste et un éducateur souvent profond et admirable dans *Emile*. Esprit évangélique, spiritualiste, par sa croyance en un Dieu personnel et en l'âme immortelle, il a rendu à la France le sentiment religieux que Voltaire détruisait ; amoureux de la nature, il a tenté de nous rapprocher de tout ce qu'elle a de sain et de réconfortant, et il est le créateur, l'initiateur de cette poésie intime et personnelle que le romantisme allait faire triompher. C'est là que son influence est peut-être la plus grande, car il fut lui-même un admirable écrivain, d'une richesse de style, d'une couleur et d'un rythme inconnus jusqu'à lui.

ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rabattus, et tu dis : « La vie est un mal. » Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient pas mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même : la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise...

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : « La vie est un mal. » Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : « La vie est un bien. » Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger...

Penses-y bien , jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ! la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, et qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ? Ta mort ne fait de mal à personne ! J'entends. Mourir à nos dépens ne t'importe guère ; tu comptes pour rien nos regrets...

Tu parles des devoirs de magistrat et de père de famille, et parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens ; les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement

que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen... Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'oses nommer des Romains. Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres. Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi ? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne... Que tes exemples sont mal choisis et que tu juges bassement des Romains si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge. Regarde les beaux temps de la République et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus, retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourments qu'il attendait ?...

Mais toi, qui es-tu ? qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ! et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ? Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien ; je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe.

Ecoute-moi, jeune insensé ; tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. » Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

ÉMILE

Vœux modestes.

SUR le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons de mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait pas aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règne l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seront oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les râgouts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à

J'ignore encore où m'entraînera ma destinée. Ce que je sais c'est que je ne quitterai qu'à regret un pays où parmi beaucoup de personnes que j'estime, il y en a quelques unes que j'aime et dont je suis aimé. Mais Monsieur, ce que j'aime le plus au monde et dont j'ai le plus de besoin, c'est la paix : je la chercherai jusqu'à ce que je la trouve ou que je meure à la peine. Voilà la seule chose pour laquelle je suis bien décidé.

J'espérois toujours vous apporter vôtre Musique, mais malade et distrait je n'ai pas le tems d'y jetter les yeux. M. de Montmollin a jugé à propos de m'occuper ici — d'autres chansons bien moins amusantes. Il a voulu me faire chanter ma gamme, et j'en fais un peu chanter la jeune. Que Dieu nous préserve de pareille Musique. Ainsi soit-il. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

J. J. Rousseau

manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers ; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui ; de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter ; le repos serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, les outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages plus bénis du ciel que ceux des villes se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête ; et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir, je souperais gaiement au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique et danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'opéra.

LE NEVEU DE RAMEAU

IL entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse-taille il descendait jusqu'aux enfers, tantôt s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs ; imitant de la démarche, du maintien, du geste, les différents personnages chantants ; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie ; là, il est prêtre, il est roi, il est tyran ; il menace, il commande, il s'emporte, il est esclave, il obéit ; il s'apaise, il désole, il se plaint, il rit ; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles et du caractère de l'air.

Tous les pousse-bois avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui ; les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien, il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie qu'il est incertain qu'il en revienne, s'il ne faudra pas le jeter das un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons, en chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli. Il répétait avec une précision, une vérité

* DIDEROT (Denis), né à Langres en 1713, mort à Paris en 1784. Fils d'un coutelier, il fut envoyé au collège des jésuites de sa ville natale, où il fit de brillantes études. Il alla les continuer au collège d'Harcourt. Il entra, au sortir du collège, chez un procureur, qu'il quitta pour mener, pendant dix années, une vie toute de privations et d'études, approfondissant les mathématiques et les langues vivantes. Diderot débuta par des traductions et d'obscurs travaux de librairie. C'est ainsi que, chargé de la traduction de l'encyclopédie anglaise d'Ephraïm Chambers, il persuada au libraire d'élaborer une œuvre nouvelle : ce fut l'origine de l'*Encyclopédie*. Il s'adjoint le mathématicien d'Alembert, qui partagea la direction de l'entreprise et écrivit le *Discours préliminaire*. L'*Encyclopédie*, dont le tome I^er^ parut en 1751, avec un grand succès, fut suspendue en 1752 et en 1759. Ces persécutions découragèrent d'Alem-

et une chaleur incroyable les plus beaux endroits de chaque morceau ; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments, qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre, de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout ; s'emparant de nos âmes, et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie jamais éprouvée. Admirais-je ? Oui, j'admirais. Etais-je touché de pitié? J'étais touché de pitié; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les différents instruments. Avec des joues enflées et bouffies, et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons ; il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois : précipitant sa voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à cordes, dont il cherchait les sons les plus rapprochés, il sifflait les petites flûtes ; il roucoulait les traversières, criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers ; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche.

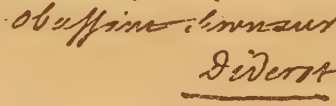
---

bert, et Diderot resta seul pour achever l'œuvre (le dernier volume parut en 1772). Entre temps, il avait publié une traduction de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, de Shaftesbury ; la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749), qui lui valut d'être enfermé à Vincennes ; les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754) ; *le Fils naturel* et les *Entretiens sur le Fils naturel*(1757) ; *le Père de famille*(1758) ; *du Poème dramatique* (1759). En 1773, Diderot entreprit un voyage en Russie, pour remercier Catherine II de lui avoir acheté sa bibliothèque, qu'il avait vendue pour doter sa fille. De retour en France, il écrivit : *Jacques le Fataliste, la Religieuse, le Neveu de Rameau* et l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Il mourut dans un appartement de la rue de Richelieu, que Catherine II avait fait louer pour lui.

Diderot s'assimila hâtivement presque toutes les sciences de son époque, de là une certaine impression de hâte que laissent ses écrits. — Son style, c'est lui-même. Style d'improvisateur, habile à prendre tous les tons, allant du lyrisme le plus emporté au naturalisme le plus précis. Dans ses *Salons* (1765-1766-1767), il rencontre, pour parler de la peinture, des expressions si justes, mêlant à la description purement littéraire les détails techniques indispensables, qu'il est regardé avec raison comme le fondateur de la critique d'art

Il faisait une chaleur à périr, et la sueur, qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues, se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait, ou attendri, ou tranquille, ou furieux : c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son désespoir ; un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; des eaux qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes ; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons. Sa tête était tout à fait perdue.

Epuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil, ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné ; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits ; il essuyait machinalement son visage. Semblable à celui qui verrait à son réveil son lit environné d'un grand nombre de personnes, dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de ce qu'il a fait, il s'écria dans le premier moment : « Eh bien ! messieurs, qu'est-ce qu'il y a ?» D'où viennent vos ris et votre surprise? Qu'est-ce qu'il y a ?...» Ensuite il ajouta : « Voilà ce qu'on doit appeler de la musique et un musicien ! Cependant, messieurs, il ne faut pas mépriser certains morceaux de Lulli. Qu'on fasse mieux la scène de *J'attendrai l'aurore...*, sans changer les paroles, j'en défie. Il ne faut pas mépriser quelques endroits de Campra, les airs de violon de mon oncle, ses gavottes, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs : *Pâles flambeaux, Dieu du Tartare, Dieu de l'oubli...* » Là il enflait sa voix, il soutenait ses sons ; les voisins se mettaient aux fenêtres, nous mettions nos doigts dans nos oreilles. Il ajoutait : « C'est qu'ici il faut des poumons, un grand organe, un volume d'air. Ils ne savent pas encore ce qu'il faut mettre en musique, ni par conséquent ce qui convient au musicien. »



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

Du Goût.

LE goût, ce sens, ce don de discerner nos aliments, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût* le sentiment des beautés et des défauts. C'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement ; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude.

Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché ; il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse : il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement ; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel ; car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs : l'homme de goût, le connaisseur verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles, il verra un défaut à côté d'un agrément.

Comme le mauvais goût, au physique consiste à n'être flatté que par des assaisonnements trop piquants et trop recherchés ; ainsi le mauvais goût, dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les aliments est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes : c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits, de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel : c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts beaucoup plus que le goût sensuel ; car, dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apprissent à sentir ce qui leur est

nécessaire. Mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique ; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin ; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre, et ses yeux à voir. Il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Le Brun, du Poussin, de Le Sueur ; on entend la déclamation notée des scènes de Quinault avec l'oreille de Lulli, et les airs et les symphonies avec celles de Rameau ; on lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

On dit qu'il ne faut point discuter des goûts, et on a raison quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore ; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser ; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie plutôt que le goût qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie. Il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts.

Le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers ; le goût se perd ; on est entouré de nouveautés qui sont rapidement effacées les unes après les autres ; le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir ; c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu : ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée ; où les hommes et les femmes ne se réunissent point ; où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'y a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux-arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main et dépendent les uns des autres. C'est une raison pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Ne se trompe-t-on point quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaisseur ; qu'alors on est trop choqué des défauts et trop insensible aux beautés, qu'enfin on perd à être trop difficile ? N'est-il pas vrai, au contraire, qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût ? Ils voient, ils entendent, ils sentent, ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés et moins exercés.

1765 *DIDEROT*

(V. p. 88.)

SALON

DEUX ESQUISSES DE GREUZE

Le Fils ingrat.

IMAGINEZ une chambre où le jour n'entre guère que par la porte quand elle est ouverte, ou que par une ouverture carrée pratiquée au-dessus de la porte, quand elle est fermée. Tournez

les yeux autour de cette chambre triste, et vous n'y verrez qu'indigence. Il y a pourtant, sur la droite, dans un coin, un lit qui ne paraît pas trop mauvais ; il est couvert avec soin. Sur le devant, du même côté, un grand confessionnal de cuir noir où l'on peut être commodément assis : asseyez-y le père du fils ingrat. Attenant à la porte placez un bas d'armoire, et, tout près d'un vieillard caduc, une petite table sur laquelle on vient de servir un potage.

Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il s'est enrôlé ; mais il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ces malheureux. Il vient avec un vieux soldat ; il a fait sa demande. Son père en est indigné ; il n'épargne pas les mots durs à cet enfant dénaturé qui ne connaît plus ni père, ni mère, ni devoirs, et qui lui rend injures pour reproches. On le voit au centre du tableau : il a l'air violent, insolent et fougueux ; il a le bras droit élevé du côté de son père, au-dessus de la tête d'une de ses sœurs ; il se dresse sur ses pieds ; il menace de la main ; il a le chapeau sur la tête ; et son geste et son visage sont également insolents. Le bon vieillard qui a aimé ses enfants, mais qui n'a jamais souffert qu'aucun d'eux lui manquât, fait effort pour se lever ; mais une de ses filles, à genoux devant lui, le retient par les basques de son habit. Le jeune libertin est entouré de l'aînée de ses sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps ; le brutal cherche à s'en débarrasser, et la repousse du pied. Cette mère a l'air accablé, désolé ; la sœur aînée s'est aussi interposée entre son frère et son père ; la mère et la sœur semblent, par leur attitude, chercher à les cacher l'un à l'autre. Celle-ci a saisi son frère par son habit, et lui dit, par la manière dont elle le tire : « Malheureux ! que fais-tu ? tu repousses ta mère, tu menaces ton père ; mets-toi à genoux et demande pardon. » Cependant le petit frère pleure, porte une main à ses yeux, et, pendu au bras droit de son grand frère, il s'efforce à l'entraîner hors de la maison. Derrière le fauteuil du vieillard, le plus jeune de tous a l'air intimidé et stupéfait. A l'autre extrémité de la scène, vers la porte, le vieux soldat qui a enrôlé et accompagné le fils ingrat chez ses parents s'en va, le dos tourné à ce qui se passe, son sabre sous le bras et la tête baissée. J'oubliais qu'au milieu de ce tumulte un chien, placé sur le devant, l'augmentait encore par ses aboiements.

Tout est entendu, ordonné, caractérisé, clair dans cette esquisse, et la douleur, et même la faiblesse de la mère pour un

DENIS DIDEROT

Musée Condé, Chantilly. ~

PEINT PAR CHARDIN

enfant qu'elle a gâté, et la violence du vieillard, et les actions diverses des sœurs et des petits enfants, et l'insolence de l'ingrat, et la pudeur du vieux soldat, qui ne peut s'empêcher de lever les épaules de ce qui se passe ; et ce chien qui aboie est un de ces accessoires que Greuze sait imaginer par un goût tout particulier.

Cette esquisse, très belle, n'approche pourtant pas, à mon gré, de ce qui suit.

Le Mauvais Fils puni.

IL a fait la campagne. Il revient, et dans quel moment ? Au moment où le père vient d'expirer. Tout a bien changé dans la maison ! C'était la demeure de l'indigence ; c'est celle de la douleur et de la misère. Le lit est mauvais et sans matelas. Le vieillard mort est étendu sur ce lit ; une lumière qui tombe d'une fenêtre n'éclaire que son visage ; le reste est dans l'ombre. On voit à ses pieds, sur une escabelle de paille, le cierge bénit qui brûle et le bénitier. La fille aînée, assise dans le vieux confessionnal de cuir, a le corps renversé en arrière, dans l'attitude du désespoir, une main portée à sa tempe, et l'autre élevée et tenant encore le crucifix qu'elle a fait baiser à son père. Un de ses petits enfants, effrayé, s'est caché le visage dans son sein. L'autre, les bras en l'air et les doigts écartés, semble concevoir les premières idées de la mort. La cadette, placée entre la fenêtre et le lit, ne saurait se persuader qu'elle n'a plus de père : elle est penchée vers lui ; elle semble chercher ses premiers regards ; elle soulève un de ses bras, et sa bouche entr'ouverte crie : « Mon père ! mon père ! est-ce que vous ne m'entendez-plus ? » La pauvre mère est debout, vers la porte, le dos contre le mur, désolée, et ses genoux se dérobant sous elle.

Voilà le spectacle qui attend le fils ingrat. Il s'avance ; le voilà sur le pas de la porte. Il a perdu la jambe dont il a repoussé sa mère, et il est perclus du bras dont il a menacé son père.

Il entre. C'est sa mère qui le reçoit. Elle se tait ; mais ses bras tendus vers le cadavre lui disent : « Tiens, vois, regarde ; voilà l'état où tu l'as mis ! » Le fils ingrat paraît consterné ; la tête lui tombe en devant, et il se frappe le front avec le poing. Quelle leçon pour les pères et pour les enfants !

Ce n'est pas tout : celui-ci médite ses accessoires aussi sérieusement que le fond de son sujet.

A ce livre placé sur une table, devant cette fille aînée, je devine qu'elle a été chargée, la pauvre malheureuse ! de la fonction douloureuse de réciter les prières des agonisants. Cette fiole qui est à côté du livre contient apparemment les restes d'un cordial. Et cette bassinoire qui est à terre, on l'avait apportée pour réchauffer les pieds au moribond. Et puis, voici le même chien qui est incertain s'il reconnaîtra cet éclopé pour le fils de la maison, ou s'il le prendra pour un gueux.

Je ne sais quel effet cette courte et simple description d'une esquisse de tableau fera sur les autres ; pour moi, j'avoue que je ne l'ai point faite sans émotion.

Cela est beau, très beau, sublime ; tout, tout. Mais, comme il est dit que l'homme ne fera rien de parfait, je ne crois pas que la mère ait l'action vraie du moment ; il me semble que, pour se dérober à elle-même la vue de son fils et celle du cadavre de son époux, elle a dû porter une de ses mains sur ses yeux, et de l'autre montrer à l'enfant ingrat le cadavre de son père. On n'en aurait pas moins aperçu sur le reste de son visage toute la violence de sa douleur ; et la figure en eût été plus simple et plus pathétique encore ; et puis le costume est lésé, dans une bagatelle, à la vérité ; mais Greuze ne se pardonne rien. Le grand bénitier rond, avec le goupillon, est celui que l'Église mettra au pied de la bière ; pour celui qu'on met dans les chaumières, aux pieds des agonisants, c'est un pot à l'eau, avec un rameau du buis bénit le dimanche des Rameaux.

Du reste, ces deux morceaux sont, à mon sens, des chefs-d'œuvre de composition : point d'attitudes tourmentées ni recherchées, les actions vraies, qui conviennent à la peinture ; et, dans ce dernier surtout, un intérêt violent, bien un et bien général. Avec tout cela, le goût est si misérable, si petit, que peut-être ces deux esquisses ne seront jamais peintes ; et que, si elles sont peintes, Boucher aura plutôt vendu cinquante de ses indécentes et plates marionnettes que Greuze ses deux sublimes tableaux.

CORRESPONDANCE

Lettre sur la réhabilitation de Calas et de Sirven.

Au château de Ferney, 1er mars 1765.

J'AI dévoré, mon cher ami, le nouveau Mémoire de M. de Beaumont sur l'innocence des Calas ; je l'ai admiré, j'ai répandu des larmes, mais il ne m'a rien appris ; il y a longtemps que j'étais convaincu, et j'avais eu le bonheur de fournir les premières preuves.

Vous voulez savoir comment cette réclamation de toute l'Europe contre le meurtre juridique du malheureux Calas, roué à Toulouse, a pu venir d'un petit coin de terre ignoré, entre les Alpes et le mont Jura, à cent lieues du théâtre où se passa cette scène épouvantable.

Rien ne fera peut-être voir mieux la chaîne insensible qui lie tous les événements de ce malheureux monde.

Sur la fin de mars 1762, un voyageur qui avait passé par le Languedoc, et qui vint dans ma retraite à deux lieues de Genève, m'apprit le supplice de Calas, et m'assura qu'il était innocent. Je lui répondis que son crime n'était pas vraisemblable, mais qu'il était moins vraisemblable encore que les juges eussent, sans aucun intérêt, fait périr un innocent par le supplice de la roue.

J'appris le lendemain qu'un des enfants de ce malheureux père s'était réfugié en Suisse, assez près de ma chaumière. Sa fuite me fit présumer que sa famille était coupable. Cependant je fis réflexion que le père avait été condamné au supplice comme ayant seul assassiné son fils pour la religion, et que ce père était mort agé de soixante-neuf ans. Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu qu'aucun vieillard eut été possédé d'un si horrible fanatisme. J'avais toujours remarqué que cette rage n'attaquait d'ordinaire que la jeunesse, dont l'imagination ardente, tumultueuse et faible, s'enflamme par la superstition.

Les fanatiques des Cévennes étaient des fous de vingt à trente ans, stylés à prophétiser dès l'enfance. Presque tous les convulsionnaires que j'avais vus à Paris en très grand nombre étaient de petites filles et de jeunes garçons. Les vieillards chez les moines sont moins emportés et moins susceptibles des fureurs du zèle que ceux qui sortent du noviciat. Les fameux assassins, armés par le fanatisme, ont tous été de jeunes gens, de même que tous ceux qui ont prétendu être possédés ; jamais on n'a vu exorciser un vieillard. Cette idée me fit douter d'un crime qui d'ailleurs n'est guère dans la nature. J'en ignorais les circonstances.

Je fis venir le jeune Calas chez moi. Je m'attendais à voir un énergumène tel que son pays en a produit quelquefois. Je vis un enfant simple, ingénu, de la physionomie la plus douce et la plus intéressante, et qui, en me parlant, faisait des efforts inutiles pour retenir ses larmes. Il me dit qu'il était à Nimes en apprentissage chez un fabricant, lorsque la voix publique lui avait appris qu'on allait condamner dans Toulouse toute sa famille au supplice, que presque tout le Languedoc la croyait coupable, et que, pour se dérober à des opprobres si affreux, il était venu se cacher en Suisse.

Je lui demandai si son père et sa mère étaient d'un caractère violent : il me dit qu'ils n'avaient jamais battu un seul de leurs enfants, et qu'il n'y avait point de parents plus indulgents et plus tendres.

J'avoue qu'il ne me fallut pas davantage pour présumer fortement l'innocence de la famille. Je pris de nouvelles informations de deux négociants de Genève, d'une probité reconnue, qui avaient logé à Toulouse chez Calas. Ils me confirmèrent dans mon opinion. Loin de croire la famille Calas fanatique et parricide, je crus voir que c'étaient des fanatiques qui l'avaient accusée et perdue. Je savais depuis longtemps de quoi l'esprit de parti et de calomnie sont capables.

Mais quel fut mon étonnement lorsque, ayant écrit en Languedoc sur cette étrange aventure, catholiques et protestants me répondirent qu'il ne fallait pas douter du crime des Calas ! Je ne me rebutai point. Je pris la liberté d'écrire à ceux qui avaient gouverné la province, à des commandants de provinces voisines, à des ministres d'État : tous me conseillèrent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire ; tout le monde me condamnait, et je persistai : voici le parti que je pris.

La veuve de Calas, à qui, pour comble de malheur et d'ou-

trage, on avait enlevé ses filles, était retirée dans une solitude où elle se nourrisssait de ses larmes, et où elle attendait la mort. Je ne m'informai point si elle était attachée ou non à la religion protestante, mais seulement si elle croyait en un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur des crimes. Je lui fis demander si elle signerait au nom de ce Dieu que son mari était mort innocent ; elle n'hésita pas. Je n'hésitai pas non plus. Je priai M. Mariette de prendre au conseil du roi sa défense. Il fallait tirer Mme Calas de sa retraite et lui faire entreprendre le voyage de Paris.

On vit alors que s'il y a de grands crimes sur la terre, il y a autant de vertus ; et que si la superstition produit d'horribles malheurs, la philosophie les répare.

Une dame dont la générosité égale la haute naissance, qui était alors à Genève pour faire inoculer ses filles, fut la première qui secourut cette famille infortunée. Des Français retirés en ce pays la secondèrent ; des Anglais qui voyageaient se signalèrent, et, comme le dit M. de Beaumont, il y eut un combat de générosité entre ces deux nations, à qui secourrait le mieux la vertu si cruellement opprimée.

Le reste, qui le sait mieux que vous ? qui a servi l'innocence avec un zèle plus constant et plus intrépide ? combien n'avez-vous pas encouragé la voix des orateurs, qui a été entendue de toute la France et de l'Europe attentive ? Nous avons vu renouveler les temps où Cicéron justifiait, devant une assemblée de législateurs, Amerinus accusé de parricide. Quelques personnes, qu'on appelle *dévotes*, se sont élevées contre les Calas ; mais pour la première fois, depuis l'établissement du fanatisme, la voix des sages les a fait taire.

La raison remporte donc de grandes victoires parmi nous ! Mais croirez-vous, mon cher ami, que la famille des Calas, si bien secourue, si bien vengée, n'était pas la seule alors accusée d'un parricide, n'était pas la seule immolée aux fureurs du préjugé ? Il y en a une plus malheureuse encore, parce qu'éprouvant les mêmes horreurs, elle n'a pas eu les mêmes consolations; elle n'a point trouvé des Mariette, des Beaumont et des Loiseau.

Il me semble qu'il y ait dans le Languedoc une furie infernale amenée autrefois par les inquisiteurs à la suite de Simon de Monftort, et que depuis ce temps elle secoue quelquefois son flambeau.

Un feudiste de Castres, nommé Sirven, avait trois filles. Comme la religion de cette famille est la prétendue réformée,

on enlève, entre les bras de sa femme, la plus jeune de leurs filles. On la met dans un couvent, on la fouette pour lui mieux apprendre son catéchisme ; elle devient folle ; elle va se jeter dans un puits à une lieue de la maison de son père. Aussitôt les zélés ne doutent pas que le père, la mère et les sœurs n'aient noyé cette enfant. Il passait pour constant, chez les catholiques de la province, qu'un des points capitaux de la religion protestante est que les pères et mères sont tenus de pendre, d'égorger ou de noyer tous leurs enfants qu'ils soupçonneront avoir quelque penchant pour la religion romaine. C'était précisément le temps où les Calas étaient aux fers, et où l'on dressait leur échafaud.

L'aventure de la fille noyée parvient incontinent à Toulouse. Voilà un nouvel exemple, s'écrie-t-on, d'un père et d'une mère parricides. La fureur publique s'en augmente ; on roue Calas, et on décrète Sirven, sa femme et ses filles. Sirven, épouvanté, n'a que le temps de fuir avec toute sa famille malade. Ils marchent à pied, dénués de tout secours, à travers des montagnes escarpées, alors couvertes de neige. Une de ses filles accouche parmi les glaçons ; et, mourante, elle emporte son enfant mourant dans ses bras : ils prennent enfin leur chemin vers la Suisse.

Le même hasard qui m'amena les enfants de Calas veut encore que les Sirven s'adressent à moi. Figurez-vous, mon ami, quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau : voilà ce que je vis. Il m'est impossible de vous peindre tant d'innocence et tant de malheurs. Que devais-je faire, et qu'eussiez-vous fait à ma place ? Faut-il s'en tenir à gémir sur la nature humaine ? Je prends la liberté d'écrire à monsieur le premier président de Languedoc, homme vertueux et sage ; mais il n'était point à Toulouse. Je fais présenter par un de vos amis un placet à monsieur le vice-chancelier. Pendant ce temps-là on exécute vers Castres, en effigie, le père, la mère, les deux filles ; leur bien est confisqué, dévasté, il n'en reste plus rien.

Voilà toute une famille honnête, innocente, vertueuse, vouée à l'opprobre et à la mendicité chez les étrangers : ils trouvent de la pitié, sans doute, mais qu'il est dur d'être jusqu'au tombeau un objet de pitié ! On me répond enfin qu'on pourra leur obtenir des lettres de grâce. Je crus d'abord que c'était de leurs juges qu'on me parlait, et que ces lettres étaient pour eux. Vous croyez bien que la famille aimerait mieux mendier son pain de porte en porte, et expirer de misère que de demander une grâce

qui supposerait un crime trop horrible pour être graciable. Mais aussi comment obtenir justice ? comment s'en aller remettre en prison dans sa patrie, où la moitié du peuple dit encore que le meurtre de Calas était juste ? Ira-t-on une seconde fois demander une évocation au conseil ? tentera-t-on d'émouvoir la pitié publique, que l'infortune des Calas a peut-être épuisée, et qui se lassera d'avoir des accusations de parricide à réfuter, des condamnés à réhabiliter,et des juges à confondre ?

Ces deux événements tragiques, arrivés coup sur coup, ne sont-ils pas, mon ami, des preuves de cette fatalité inévitable à laquelle notre misérable espèce est soumise ? Vérité terrible, tant enseignée dans Homère et dans Sophocle ; mais vérité utile puisqu'elle nous apprend à nous résigner et à savoir souffrir.

Vos passions sont l'amour de la vérité, l'humanité, la haine de la calomnie. La conformité de nos caractères a produit notre amitié. J'ai passé ma vie à chercher, à publier cette vérité que j'aime. Quel autre des historiens modernes a défendu la mémoire d'un grand prince contre les impostures atroces de je ne sais quel écrivain qu'on peut appeler le *calomniateur des rois, des ministres et des grands capitaines*, et qui cependant aujourd'hui ne peut trouver un lecteur ?

Je n'ai donc fait, dans les horribles désastres des Calas et des Sirven, que ce que font tous les hommes ; j'ai suivi mon penchant. Celui d'un philosophe n'est pas de plaindre les malheureux, c'est de les servir.

Je ne sais avec quelle fureur le fanatisme s'élève contre la philosophie. Elle a deux filles qu'il voudrait faire périr comme Calas, ce sont la *Vérité* et la *Tolérance*, tandis que la philosophie ne veut que désarmer les enfants du fanatisme, le *Mensonge* et la *Persécution*.

Des gens qui ne raisonnent pas ont voulu décréditer ceux qui raisonnent : ils ont confondu le philosophe avec le sophiste ; ils se sont bien trompés. Le vrai philosophe peut quelquefois s'irriter contre la calomnie, qui le poursuit lui-même ; il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire qui outrage deux fois par mois la raison, le bon goût et la vertu ; il peut même livrer, en passant, au ridicule ceux qui insultent à la littérature dans le sanctuaire où ils auraient dû l'honorer ; mais il ne connaît ni les cabales, ni les sourdes pratiques, ni la vengeance. Il sait, comme le sage de Montbard, comme celui de Voré, rendre la terre plus fertile, et ses habitants plus heureux. Le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des

charrues, et par conséquent des habitants ; occupe le pauvre et l'enrichit ; encourage les mariages, établit l'orphelin ; ne murmure point contre les impôts nécessaires, et met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux ; enfin il sait être ami.

Je m'aperçois que je fais votre portrait, et qu'il n'y manquerait rien si vous étiez assez heureux pour habiter la campagne.

(*Lettre à Damilaville.*)

J.-J. ROUSSEAU 1766-1770

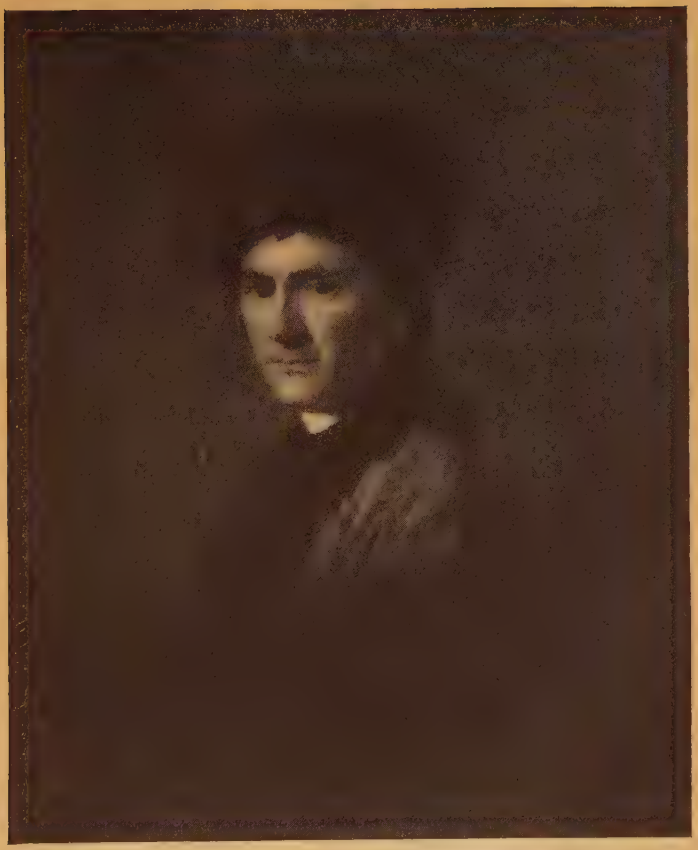
(V. p. 81 et 85.)

LES CONFESSIONS

Madame de Warens.

J'ETAIS au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille, j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne avec de vilaines dents, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. Malheureusement je ne savais rien de tout cela, et de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure que lorsqu'il n'était plus temps d'en tirer parti. Ainsi j'avais, avec la timidité de mon âge, celle d'un naturel très aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquais totalement de manières ; et mes connaissances, loin d'y suppléer, ne servaient qu'à m'intimider davantage en me faisant sentir combien j'en manquais.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, et je fis une belle lettre en style d'orateur, où, cousant des phrases des livres avec des locutions d'apprenti, je déployais toute mon éloquence pour capter la bienveillance de M^me^ de Warens. J'enfermai la lettre de M. de Pontverre dans la mienne, et je partis pour cette



Phot. Braun, Clément et Cie.

J.-J. ROUSSEAU EN COSTUME D'ARMÉNIEN

Musée d'Edimbourg.

PEINT PAR RAMSAY
EN 1766.

terrible audience. Je ne trouvai point Mme de Warens : on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église. C'était le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle... je dois me souvenir du lieu, je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux.

C'était un passage derrière la maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, Mme de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée ; la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvait être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener au paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur celle de M. de Pontverre, revient à la mienne qu'elle lit tout entière, et qu'elle eût relue encore si son laquais ne l'eût avertie qu'il était temps d'entrer. « Eh ! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage en vérité. » Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : « Allez chez moi m'attendre, dites qu'on vous donne à déjeuner ; après la messe, j'irai causer avec vous. »

Louise-Eléonore de Warens était une demoiselle de la Tour de Pil, noble et ancienne famille de Vevey, ville du pays de Vaud. Elle avait épousé fort jeune M. de Warens, de la maison de Loys, fils aîné de M. Villardin, de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfant, n'ayant pas trop réussi, Mme de Warens, poussée par quelque chagrin domestique, prit le temps que le roi Victor-Amédée était à Evian, pour passer le lac et venir se jeter aux pieds de ce prince, abandonnant ainsi son mari, sa famille et son pays par une étourderie assez semblable à la mienne et qu'elle a eu tout le temps de pleurer aussi. Le roi, qui aimait à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont, ce qui

était beaucoup pour un prince aussi peu prodigue ; et voyant que sur cet accueil on l'en croyait amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses gardes, où, sous la direction de Michel-Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au couvent de la Visitation.

Il y avait six ans qu'elle y était quand j'y vins, et elle en avait alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avait de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits ; aussi la sienne était-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avait un air caressant et tendre, un regard très doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, et auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très piquante. Elle était petite de stature, courte même, et ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité ; mais il était impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains et de plus beaux bras.

Son éducation avait été fort mêlée : elle avait ainsi que moi perdu sa mère dès sa naissance ; et, recevant indifféremment des instructions comme elles s'étaient présentées, elle avait appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père, un peu de ses maîtres et beaucoup de ses amants, surtout d'un M. de Tavel, qui, ayant du goût et des connaissances, en orna la personne qu'il aimait. Mais tant de genres différents se nuisirent les uns aux autres, et le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie et de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son père avait pour la médecine empirique et pour l'alchimie ; elle faisait des élixirs, des teintures, des baumes, des magistères, elle prétendait avoir des secrets. Les charlatans, profitant de sa faiblesse, s'emparèrent d'elle, l'obsédèrent, la ruinèrent, et consumèrent, au milieu des fourneaux et des drogues, son esprit, ses talents et ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumières de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve et demeura toujours le même ; son caractère aimant et doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte et franche, ne s'altérèrent jamais ; et même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa

belle âme lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours...

Il fut question de ce que je deviendrais ; et, pour en causer plus à loisir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit ; et sa femme de chambre, qui nous servait, dit aussi que j'étais le premier voyageur de mon âge et de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de ma maîtresse, tombait un peu aplomb sur un gros manant qui dînait avec nous, et qui dévora, lui tout seul, un repas honnête pour six personnes. Pour moi, j'étais dans un ravissement qui ne me permettait pas de manger. Mon cœur se nourrissait d'un sentiment tout nouveau dont il occupait tout mon être ; il ne me laissait des esprits pour nulle autre fonction.

La Cueillette des cerises.

L'AURORE un matin me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas moins de bon cœur. Je me retourne ; on m'appelle par mon nom ; j'approche ; je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance, M^lle de Graffenried et M^lle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. M^lle de Graffenried était une jeune Bernoise fort aimable, qui, par quelque folie de son âge, ayant été jetée hors de son pays, avait imité M^me de Warens, chez qui je l'avais vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une pension

comme elle, elle avait été très heureuse de s'attacher à Mlle Galley, qui, l'ayant prise en amitié, avait engagé sa mère à la lui donner pour compagne jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mlle Galley, d'un an plus jeune qu'elle, était encore plus jolie ; elle avait je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle était en même temps très mignonne et très formée, ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimaient tendrement, et leur bon caractère à l'une et à l'autre ne pouvait qu'entretenir longtemps cette union, si quelque amant ne venait la déranger. Elles me dirent qu'elles allaient à Toune, vieux chateau appartenant à Mlle Galley ; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules. Je voulus fouetter les chevaux ; mais elles craignaient pour moi les ruades et pour elles le haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient ; je pris par la bride le cheval de Mlle Galley, puis, le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles et m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas ; et Mlle de Graffenried, s'adressant à moi : « Non pas, non pas, dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service, et nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous, nous vous arrêtons prisonnier. » Le cœur me battait ; je regardais Mlle Galley. « Oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. — Mais, mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être connu de Madame votre mère : que dira-t-elle en me voyant arriver ? — Sa mère, reprit Mlle de Graffenried, n'est pas à Toune, nous sommes seules, nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous. »

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mlle de Graffenried, je tremblais de joie ; et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battait si fort qu'elle s'en aperçut : et elle me dit que le sien battait aussi par la frayeur de tomber ; c'était presque, dans ma posture, une invitation de vérifier la chose : mais je n'osai jamais ; et durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture, très serrée à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me soufflet-terait très volontiers, et n'aurait pas tort.

La gaieté du voyage et le babil de ces filles aiguisèrent telle-

ment le mien que jusqu'au soir, et tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avaient mis si bien à mon aise que ma langue parlait autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instants seulement, quand je me trouvais tête à tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassait un peu ; mais l'absente revenait bien vite et ne nous laissait pas le temps d'éclaicir cet embarras.

Arrivés à Toune, et moi bien séché, nous déjeunâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux demoiselles, tout en cuisinant, baisaient de temps en temps les enfants de la grangère ; et le pauvre marmiton regardait faire en rongeant son frein. On avait envoyé des provisions de la ville, il y avait de quoi faire un très bon dîner, surtout en friandises : mais malheureusement on avait oublié du vin. Cet oubli n'était pas étonnant pour des filles qui n'en buvaient guère, mais j'en fus fâché, car j'avais un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive et charmante était l'innocence même, et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs : on n'en trouva point, tant les habitants de ce canton sont sobres et pauvres. Comme elles m'en marquaient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, et qu'elles n'avaient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyaient du reste que cette galanterie était une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! quel souvenir plein de charmes ! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

Après le dîner, nous fîmes une économie : au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et, pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient

les noyaux à travers les branches. Une fois Mlle Galley, avançant son tablier et reculant sa tête, se présentait si bien, et je visai si juste que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur !

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque ; pas une seule plaisanterie hasardée : et cette décence, nous ne nous l'imposions point du tout; elle venait toute seule, nous prenions le ton que nous donnaient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise, fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mlle Galley. Il est vrai que la circonstance donnait du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirais avec embarras, elle avait les yeux baissés ; ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité. Je ne sais ce que j'aurais pu lui dire : son amie entra, et me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne fallait pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restait que le temps qu'il fallait pour arriver de jour, et nous nous hâtâmes de partir en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avais osé, j'aurais transposé cet ordre ; car le regard de Mlle Galley m'avait vivement ému le cœur : mais je n'osai rien dire, et ce n'était pas à elle de le proposer. En marchant, nous disions que la journée avait tort de finir ; mais, loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusements dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à peu près au même endroit où elles m'avaient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ; avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valaient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnait entre nous trois valait des plaisirs plus vifs, et n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystère et sans honte, et nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté, qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle et qu'elle agit continuellement. Pour moi, je sais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie.

Une Nuit à la belle étoile.

C'ÉTAIT souffrir, assurément, que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans un cruel état, je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait recevoir M^lle^ du Châtelet, couchant à la belle étoile ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasses bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là ; la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols, qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las ; je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant ; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour ; mes yeux en s'ouvrant virent le soleil, l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai. La faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville.

CORRESPONDANCE

A M. de Guibert.

Samedi matin, 22 octobre 1774.

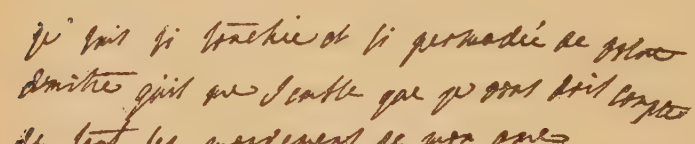
JE vous quittai hier par ménagement pour vous : j'étais si triste ! je venais d'*Orphée*. Cette musique me rend folle : elle m'entraîne ; je n'y puis plus manquer un jour : mon âme est avide de cette espèce de douleur. Ah ! mon Dieu, que je suis peu au ton de tout ce qui m'entoure ! et cependant jamais on n'a dû chérir autant l'amitié : mes amis sont d'excellentes gens ; leurs soins, leur intérêt ne se lassent point et je suis à comprendre ce qu'ils peuvent trouver en moi qui les attache. C'est mon malheur, c'est mon trouble, c'est ce que je dis, c'est ce que je ne dis point qui les anime et les échauffe. Oui, je le vois, les amis

* LESPINASSE (Julie-Jeanne-Éléonore DE), née à Lyon en 1732, morte à Paris en 1776. Fille naturelle de la comtesse d'Albon, qu'elle perdit vers 1747, elle vécut, de 1747 à 1752, chez la marquise de Vichy, sa sœur légitime, cinq années d'une vie douloureuse et humiliante, puis resta dix ans auprès de M^me du Deffand, (1754-1764). Pour compenser les ennuis d'une existence dure et fatigante, elle recevait chez elle, à l'insu de M^me du Deffand, ses amis personnels, qui étaient aussi ceux de la marquise. Il en résulta entre les deux femmes une rupture irrévocable. Les amis de M^lle de Lespinasse, le président Hénault, Turgot, Marmontel, d'Alembert, la duchesse de Châtillon la suivirent dans son salon de la rue Saint-Dominique. M^me Geoffrin lui fit une pension. Un an plus tard, d'Alembert, qui l'aimait, vécut avec elle. Vers 1767 elle aima N. Pignatelli, marquis de Mora, fils du marquis de Fuentès, qui retourna en Espagne en 1772 et mourut en 1774. Le comte de Guibert, auquel sont adressées ses *Lettres*, fut sa seconde passion. Délaissée par lui, usée par le chagrin et la maladie, elle mourut, après avoir demandé le pardon de d'Alembert. Sa correspondance la révèle tout entière avec sa passion, ses souffrances et son esprit.

honnêtes et sensibles aiment les malheureux ; ils ont une sorte d'attrait qui occupe et exerce l'âme : on aime à se trouver sensible, et les maux des autres ont cette juste mesure qui fait compatir sans souffrir. Eh bien ! je leur promets cette jouissance tout le temps qui me reste à vivre. — Mon ami, je voulais vous dire la dernière fois que vous devriez loger dans le même hôtel garni que le chevalier d'Aguesseau : cela vous épargnerait la peine de vous aller chercher réciproquement : cela vous serait commode, et je serais assurée que vous ne quitteriez pas mon quartier. Oui, c'est toujours l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout ; et les sots ou les esprits faux qui ont attaqué Helvétius n'avaient sans doute jamais aimé, ni réfléchi. Ah ! bon Dieu ; que de gens vivent et meurent sans avoir senti l'un, ni connu l'autre ! C'est tant mieux pour eux, et tant pis pour nous ; oui, tant pis : car je ne puis pas vous expliquer le dégoût, le redoublement de dégoût que je me sens, je ne dis pas seulement pour les sots, mais pour ces gens qui sont si bien à ma mesure, que je prévois tout ce qu'ils vont dire lorsqu'ils ouvrent la bouche ! Ah ! je suis bien malade ! Je ne puis plus souffrir les gens qui me ressemblent : tout ce qui n'est qu'à côté de moi me paraît trop petit ; il faut me faire lever les yeux pour regarder, sans quoi je me fatigue et m'ennuie. Mon ami, la société ne me présente plus que deux intérêts : il faut que j'aime, ou qu'on m'éclaire. De l'esprit n'est point assez ; il faut beaucoup d'esprit : c'est vous dire que je n'écoute plus que cinq ou six personnes, et que je ne lis plus que six ou sept livres. Cependant il y a plus de gens que cela qui ont des droits sur moi : mais c'est par le sentiment et la confiance ; et cela ne change rien à la disposition où je suis pour le général. Voici le résultat : ce qui est moins que moi m'éteint et m'assomme ; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue. Il n'y a que ce qui est au-dessus de moi qui me soutienne et m'arrache à moi-même ; et je dirai toujours comme cet ancien : *Mes amis, sauvez-moi de moi-même.* Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel. La comtesse de Boufflers n'en est pas là ; aussi est-elle bien aimable. Je l'ai vue beaucoup cette semaine, elle vint dîner chez M^me Geoffrin mercredi, elle fut charmante ; elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe. Elle fut attaquée et elle se défendit avec tant d'esprit que ses erreurs valaient presque autant que la vérité. Par exemple, elle trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, ni chez quelle nation : cela

ne lui paraît qu'un exil affreux, etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimait mieux l'Angleterre, elle n'aurait consenti à s'y fixer qu'à condition qu'elle y aurait amené avec elle vingt-quatre à vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante à quatre-vingts autres personnes qui lui étaient absolument nécessaires ; et c'était avec beaucoup de sérieux et surtout beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenait le besoin de son âme. Ce que j'aurais voulu que vous vissiez, c'est l'étonnement qu'elle causait à milord Shelburne. Il est simple, naturel ; il a de l'âme, de la force ; il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel. Il a été voir M. de Malesherbes ; il est revenu enchanté. Il me disait : « J'ai vu pour la première fois de ma vie ce que je ne croyais pas qui pût exister : c'est un homme dont l'âme est absolument exempte de crainte et d'espérance, et qui cependant est pleine de vie et de chaleur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix ; rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon ; » en un mot, a-t-il ajouté : « J'ai beaucoup voyagé, et je n'ai jamais rapporté un sentiment aussi profond. Si je fais quelque chose de bien dans tout le temps qui me reste à vivre, je suis sûr que le souvenir de M. de Malesherbes animera mon âme. » Mon ami, voilà un bel éloge, et celui qui le fait est à coup sûr un homme intéressant. Je le trouve bien heureux d'être né Anglais, je l'ai beaucoup vu, je l'ai écouté, celui-là : il a de l'esprit, de la chaleur, de l'élévation.

Il s'en va dans huit jours, et j'en suis bien aise : il est cause que par des arrangements de société j'ai dîné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse. Il me faut du repos : ma machine est détruite. Bonsoir, mon ami. J'attends la poste ; voilà ce qui m'est nécessaire.



AUTOGRAPHE DE Mlle DE LESPINASSE.

LE BARBIER DE SÉVILLE

Figaro

LE COMTE, *à part.*

CET homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'est le comte Almaviva.

* BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin CARON DE), né et mort à Paris (1732-1799). Fils d'un horloger, il s'instruisit dans une école professionnelle et inventa un nouveau système d'échappement. En 1755 il achète la charge de contrôleur clerc d'office à la cour. Admis comme musicien dans la société des filles de Louis XV, il use de son crédit pour obliger le financier Pâris-Duvernet, qui fait sa fortune en l'associant à ses spéculations. En 1761, il se paye le titre de « secrétaire du roi », qui confère la noblesse. En 1764, il va en Espagne pour venger une de ses sœurs, séduite et délaissée. De cette aventure, qu'il devait mettre en scène dans ses *Mémoires*, il tire son premier drame : *Eugénie* (1767). En 1770 Pâris-Duverney meurt, ayant réclamé 15.000 francs que celui-ci lui redevait, Beaumarchais est accusé de faux par le comte de La Blache, héritier du traitant. Il gagne sa cause en première instance ; mais La Blache en appelle, et, pendant que son adversaire est enfermé, à la suite d'une rivalité amoureuse avec le duc de Chaulnes, il manœuvre si bien que le Parlement annule, en 1773, le règlement de comptes. C'était pour Beaumarchais le déshonneur, sinon la ruine. Un incident du procès va lui permettre de reprendre l'avantage. Pendant l'instruction, il avait offert à la femme du conseiller Goezman une somme que celle-ci, le procès une fois perdu, ne rendit pas intégralement. Profitant de l'impopularité du parlement Maupeou, Beaumarchais porte sa cause devant l'opinion, et publie

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro !

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Je ne te reconnaissais pas. Te voilà si gros et si gras.

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monseigneur. Le ministre, ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

---

sur cette même affaire quatre Mémoires consécutifs, chefs-d'œuvre de raillerie et d'éloquence. Il obtint la condamnation de Goezman et de sa femme. Lui-même fut condamné au « blâme », et ses Mémoires au feu : mais le jour où la sentence fut rendue (26 févr. 1774), toute la cour vint s'inscrire chez lui.

Un an après (23 févr. 1775), il fait représenter son *Barbier de Séville*, reçu par la Comédie française en 1772, puis interdit. Entre *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro*, Beaumarchais remplit plusieurs missions secrètes à l'étranger, monte une compagnie pour fournir aux Américains des armes, obtient sa réhabilitation et fait condamner La Blache à des dommages-intérêts ; engage avec les comédiens du Théâtre-Français, sur la question des droits d'auteur, une longue querelle qui sera définitivement réglée par le décret de la Constituante en 1791 ; entreprend l'édition complète des œuvres de Voltaire, se mêle d'une foule d'affaires industrielles et financières.

Cependant, *le Mariage de Figaro* fut donné le 27 avril 1784, avec un immense succès.

La fortune de Beaumarchais avait atteint son apogée. Bientôt commence le déclin.

La Révolution le troubla. Suspecté, dénoncé, il passa la fin de sa vie au milieu de perpétuelles inquiétudes, il fut même enfermé à l'Abbaye. Retiré en Angleterre, puis à Hambourg, il rentra en 1796, et mourut trois ans après.

De son théâtre il ne reste que deux pièces : *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro*. Elles ont inauguré une forme nouvelle de la comédie, ce sont des satires sociales, pleines de mouvement et de gaieté, et rien ne les égale pour l'esprit.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO.

Non, dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début !

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi.

FIGARO.

Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel... mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? c'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh ! grâce, grâce ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire, assez joliment des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh ! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige d'un domestique. Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets.

LE COMTE, *riant.*

Pas mal, et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO.

Non, pas tout de suite. De retour à Madrid je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur. En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et, d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur est tombé !

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera d'eux !

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! morbleu !

Paris a 18 8bre 1779

Je suis chargé Monsieur de vous faire des reproches
sur la négligence avec laquelle on a laissé de coté
Le Mémoire de Mr de Marat destiné au Mercure
Je ne vous parle pas de l'intérêt que je prens moi même
a Mr de Marat parceque cela n'ajoute rien au mérite
de ses découvertes mais il me semble que quelque fois
l'opinion que restera de ses expériences, l'affaire
du Journaliste est plus d'offrir a la curiosité
publique tous les objets nouveaux sur les sciences
sauf a en discuter le plus ou moins d'importance, et si
la rédaction le permet. cela vaut beaucoup mieux
pour tout le monde qu'une filiere absolue qui ne convient
a personne Je vous prie donc Monsieur en dernier —
l'article ou de le renvoyer Et de me croire avec toute
la reconnaissance possible Si vous insérés l'article
ou seulement avec la Gaute consideration avec
laquelle vous savés que j'ai l'honneur d'Etre Si vous
ne l'insérés pas Monsieur Votre tres humble et tres
obeissant Serviteur Beaumarchais

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges.

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre. La vie est trop courte pour user d'un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin, convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie, accueilli dans cette ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt de nouveau à servir Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

RÊVERIES D'UN PROMENEUR SOLITAIRE

Le Lac.

LES rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur : une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur ; et

dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment... J'étais alors dans ma première ferveur de botanique... Tous les matins après le déjeuner... j'allais, une loupe à la main et mon *Systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'île... Au bout de deux ou trois heures je m'en revenais chargé d'une ample moisson... L'exercice que j'avais fait et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner fort agréable; mais quand il se prolongeait trop et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre ; et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme ; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-midi ; tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marsaults, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce ; et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfles, qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propres à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses

et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme tout autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

1784 BEAUMARCHAIS.

(V. p. 113.)

LE MARIAGE DE FIGARO

Monologue de Figaro.

O FEMME ! femme ! femme ! créature faible et décevante ! nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper !... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressai devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant,

le perfide ! et moi comme un benêt !... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste homme assez ordinaire. Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux suivre une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail : auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc ; et voilà une comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens*. — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient, mon terme était échu ; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et

qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens, je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais jasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. On se débat ; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi ; non, ce n'est pas nous ; eh ! mais qui donc ? O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant

de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile ; un petit animal folâtre ; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger ; poète par délassement ; musicien par occasion ; amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé... Désabusé !... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourments !.. J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise.

---

*RIVAROL** 1784

DISCOURS SUR L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

De la Prose française.

CE qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre

* RIVAROL (Antoine Rivaroli, dit le comte de), né à Bagnols (Languedoc) en 1753, mort à Berlin en 1801. Il était d'origine italienne et se prétendait noble, étant en réalité fils d'un simple cabaretier de Bagnols. Précepteur à Lyon sous le nom de Longchamps, il se rendit à Paris vers 1780, et s'appela quelque temps le chevalier de Parcieux. Spirituel, élégant, il fut redouté plutôt qu'aimé. En 1782, il lance contre le poème des *Jardins* de Delille deux *Lettres critiques*. En 1784, il signe de son véritable nom son premier ouvrage important : *Discours sur l'universalité de la langue française*. Ce discours, dont l'Académie de Berlin avait proposé le sujet, et qui valut le prix à Rivarol, reste son meilleur titre aux yeux de la postérité. Peu après il donna une traduction de l'*Enfer* du Dante. En 1788 son *Petit Almanach de nos grands*

doit toujours être direct, et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe, qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies ; selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient ; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe, et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Il est arrivé de là que notre langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne; car ces deux arts vivent de sensations, la musique surtout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve, et d'affaiblir les expressions fortes. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini ! Mais si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue.

---

hommes, anonyme avec cette épigraphe : *Diis ignotis*, eut un grand succès de scandale. Avec la Révolution s'ouvre pour Rivarol la carrière de journaliste à laquelle le prédestinait son talent. Il prit ouvertement parti pour la cour. Il collabora d'abord au « Journal politique et national », de l'abbé Sabatier de Castres, puis aux « Actes des apôtres », de Peltier. Il s'y révèle écrivain vigoureux et mordant : Burke l'a appelé le « Tacite de la Révolution ». Rivarol émigra en 1792 et passa d'abord à Bruxelles, où il publia sa malencontreuse *Lettre à la noblesse française* et un violent pamphlet sur *la Vie politique et privée de La Fayette*. De là il se rendit en Angleterre, puis à Hambourg. Il fit alors paraître un *Discours préliminaire* (1797) d'un *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, qu'il ne composa jamais. Rivarol, brillant improvisateur, n'a guère laissé dans la littérature qu'un nom et une gerbe de jolies épigrammes.

Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage, et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue que résulte tout le charme de leur style.

La langue française, ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct ; l'ordre et la clarté ont dû surtout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche est dans la nature : rien n'est, en effet, comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversion. Le lecteur reste suspendu dans une phrase latine comme un voyageur devant des routes qui se croisent ; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots ; son oreille reçoit, et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également et de la frugalité didactique et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

Rêverie au bord de la mer Noire.

Lettre à la Marquise de Coigny.

C'EST sur la rive argentée de la mer Noire ; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrents du Tczetterdan ; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde ; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie ; c'est à la gauche du rocher d'où Thoas précipitait les étrangers ; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.

Je suis sur des carreaux et un tapis turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire, et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étais un autre Mahomet.

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie, et les côtes de la Natolie ; les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers,

* LIGNE (Charles-Joseph, prince DE), né à Bruxelles en 1735, mort à Vienne en 1814. Entré au service de l'Autriche, il obtint la faveur de Joseph II. Il voyagea ensuite en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suisse, visita Voltaire à Ferney et devint, à la cour de Louis XVI, le favori à la mode. En 1782, il fut chargé d'une mission auprès de Catherine II, qui l'accueillit avec éclat et l'emmena dans son voyage en Crimée. A la fin de l'année 1787, désireux de guerroyer contre les Turcs, il demande à être provisoirement au service de la Russie, mais il s'impatiente des tergiversations du général russe Potemkin durant le siège d'Otchakof, et il revient dans les rangs autrichiens pour prendre part au siège de Belgrade (sept.-oct. 1789). En 1790 il refuse de se mettre à la tête des Belges révoltés contre l'Autriche, auxquels s'était joint son second fils Louis. Après la mort de l'empereur Joseph II (1790), il est tenu à l'écart, et ce n'est qu'en 1807 qu'il est enfin nommé feld-maréchal. La mort de son fils aîné Charles, tué en 1792 en combattant les Français, lui avait causé une profonde douleur. Ses écrits forment trente-quatre volumes publiés de 1755 à 1811, sous le titre de *Mélanges militaires, littéraires, sentimentaires*. On y goûte le charme de son esprit vif, brillant. Nul n'a su nous tracer plus fidèlement la physionomie de son époque.

les abricotiers, les pêchers en fleurs répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du soleil ; les vagues de la mer roulent à nos pieds des cailloux de diamants. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages fumant sur leurs toits plats, qui leur servent de salon de compagnie ; j'aperçois leur cimetière qui, par l'emplacement que choisissent toujours les musulmans, donne une idée des Champs Élysées. Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé ; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques-uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux, et je réfléchis.

Non, tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir, je me sens un nouvel être. Echappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés impériales de l'Occident et du Nord que j'ai laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici ; et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie.

Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes, ou des voyages, et que je dépense l'autre pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé de cent choses qui me passent par la tête, ils me disent : *vous êtes triste*, c'est de quoi le devenir ; ou bien : *vous vous ennuyez*, c'est de quoi me rendre ennuyeux.

Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs, étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays de l'Europe.

La nuit sera délicieuse. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donné pendant le jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir, dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. La soirée est admirable ; et j'éprouve dans

mes idées la même clarté qui règne sur le ciel et sur l'onde.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, suis-je occupé à méditer sur les beautés de la nature plutôt que d'en jouir dans le doux repos dont je suis idolâtre ? C'est que je m'imagine que ce lieu m'inspirera, et qu'au milieu de tant d'extravagances il me viendra peut-être une pensée qui fera du bien ou du plaisir à quelqu'un.

C'est peut-être ici qu'Ovide écrivait ; peut-être il était assis où je suis. Ses élégies sont du Pont : voilà le Pont-Euxin ; ceci a appartenu à Mithridate, roi de Pont ; et comme le lieu de l'exil d'Ovide est assez incertain, j'ai plus de droit à croire que c'est ici qu'à Carantschebes, ainsi que le prétendent les Transylvains.

Leur titre à cette prétention, c'est : *Cara mea sedes*, dont ils s'imaginent que la prononciation corrompue a fait le nom que je viens de citer. Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent tartare a changé le nom grec qui était Parthenion, qui voulait dire vierge ; c'est ce fameux cap Parthenion où il s'est passé tant de choses : c'est ici que la mythologie exaltait l'imagination. Tous les talents au service des dieux de la fable exerçaient ici leur empire. Veux-tu un instant quitter la fable pour l'histoire ? Je découvre Eupatori, fondée par Mithridate : je ramasse ici près, dans ce vieux Cherson, des débris de colonne d'albâtre ; je rencontre des restes d'aqueducs et des murs qui me présentent une enceinte aussi grande à la fois que Londres et Paris. Ces deux villes passeront comme celle-là. Il y avait les mêmes intrigues d'amour et de politique ; chacun croyait y faire une grande sensation dans le monde ; et le nom même des pays, défiguré par celui de Tartarie et de Crimée, est tombé dans l'oubli : belle réflexion pour messieurs les importants ! En me retournant j'approuve la paresse de mes bons musulmans, assis les bras et les pieds croisés sur leurs toits. Je trouve parmi eux un Albanais qui sait un peu d'italien ; je lui dis de leur demander s'ils sont heureux ou si je puis leur être utile, et s'ils savent que l'Impératrice me les a donnés. Ils me font dire qu'ils savent, en général, qu'on les a partagés, et qu'ils ne comprennent pas trop ce que cela veut dire ; qu'ils sont heureux jusqu'à présent ; que, s'ils cessent de l'être, ils s'embarqueront sur les deux navires qu'ils ont construits eux-mêmes, et qu'ils se réfugieront chez les Turcs dans la Roumanie. Je leur fais dire que j'aime les paresseux, mais je veux savoir de quoi ils vivent. Ils me montrent quelques moutons couchés sur l'herbe, ainsi que moi : je bénis les paresseux. Ils me montrent leurs arbres à fruit, et me font dire

que lorsque la saison de les cueillir est arrivée, la kaimakan vient de Barczisaraï pour en prendre la moitié : chaque famille en vend pour deux cents francs par an ; et il y a quarante-six familles tant à Parthenizza qu'à Nikita, une autre petite terre qui m'appartient et dont le nom grec signifie « victoire ». Je bénis les paresseux. Je leur promets d'empêcher qu'on ne les tourmente. Ils m'apportent du beurre, du fromage et du lait, qui n'est point du tout de leurs juments, comme chez les Tartares. Je bénis les paresseux et je retombe dans mes réflexions...

Oubliant enfin toutes les puissances de la terre, les trônes, les dominations, j'éprouvais tout d'un coup un de ces charmants anéantissements que j'aime tant, lorsque l'esprit se repose tout à fait, lorsqu'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'âme alors ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr, au moins, c'est que son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos.

Ensuite je fais des projets. Blasé sur presque tout ce qui m'est connu, pourquoi ne pas me fixer ici ? Je convertirai ces Tartares musulmans en leur faisant boire du vin, et donnant à ma demeure l'air d'un palais, qui sera vu de loin par les navigateurs, je bâtirai huit maisons de vignerons avec des colonnes et une balustrade qui en cachera les toits. Je dessine aussitôt ce qui aurait été exécuté incessamment sans la guerre à laquelle notre voyage donna lieu.

Quel dommage, me dis-je alors, que la superstition de la religion grecque ait détruit ces beaux restes du culte des dieux, si favorables à l'imagination ! Ces beaux lieux, néanmoins, réjouissent encore la vue par les blancs minarets, les longues et minces cheminées en forme d'aiguilles et l'espèce d'architecture orientale qui donne son joli style même aux plus petites cabanes. Mes réflexions, qui me retracent les ravages du temps, me font aussi penser à mes propres pertes.

Je juge le monde et le considère comme les ombres chinoises, en attendant le moment où la faux du temps me fera disparaître. Neuf ou dix campagnes que j'ai faites, une douzaine de batailles ou d'affaires que j'ai vues, viennent ensuite se présenter à moi comme un songe. Je pense au néant de la gloire qu'on ignore, qu'on oublie, qu'on envie, qu'on attaque, et qu'on révoque en doute ; une partie de ma vie pourtant, me dis-je à moi-même, s'est passée à chercher à la perdre, cette vie, en courant après cette gloire. Je n'attaque pas ma valeur, elle est peut-être assez brillante ; mais je ne la trouve pas assez pure ; il y entre de

la charlatanerie. Je travaille trop pour la galerie. J'aime mieux la valeur de mon cher Charles, qui ne regarde pas si on le regarde. Je m'examine encore, Je me trouve une vingtaine de défauts ; ensuite je pense au néant de l'ambition. La mort m'a enlevé ou m'enlèvera bientôt la faveur de quelques grands hommes de guerre, et de quelques grands souverains. Le caprice, l'inconstance, la méchanceté me font perdre mes espérances. L'intrigue, m'éloignant de tout, me fera oublier des soldats qui avec *quelque plaisir* pourraient *entendre encore la voix de leur vizir.* Sans regrets pour le passé, ni crainte pour l'avenir, je laisse aller mon existence au courant de ma destinée.

Après m'être bien moqué de mon peu de mérite et de mes aventures de cour et d'armée, je m'applaudis de n'être pas encore pire ; je me félicite surtout du grand talent de tirer parti de tout pour mon bonheur.

Je me jugeais, je me voyais ainsi tel que je suis dans cette vaste mer, qui réfléchissait mon âme comme une glace réfléchit les traits du visage. Déjà les voiles de la nuit commencent à obscurcir le jour : le soleil est attendu sur l'horizon de l'autre hémisphère. Les moutons, qui paissent auprès de mon tapis de Turquie, appellent les Tartares, qui descendent gravement de leur toit pour les enfermer à côté de leurs femmes qu'ils ont tenues cachées tout le long du jour. Les crieurs appellent à la mosquée du haut de leurs minarets. Je cherche de la main gauche la barbe que je n'ai pas; j'appuie ma main droite sur mon sein, je bénis les paresseux et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulais qu'ils fussent toujours le leur.

Je recueille mes esprits qui avaient été si épars, je rassemble au hasard mes pensées incohérentes. Je regarde autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux que je ne reverrai jamais et qui m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie. Un vent frais qui s'élève tout d'un coup me dégoûta de la chaloupe qui devait me mener par mer à Théodosie ; je monte sur un cheval tartare, et, précédé de mon guide, je me replonge dans les horreurs de la nuit, des chemins, des torrents, pour repasser les fameuses montagnes et retrouver, au bout de quarante-huit heures, Leurs Majestés Impériales à Carassbazar.

PAUL ET VIRGINIE

VOUS autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables.

Paul et Virginie n'avaient ni horloge, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits ; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les

* BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri), né au Havre en 1737, mort en 1814 à Eragny-sur-Oise. Une jeunesse aventureuse et pleine de mécomptes le rendit aigre et méfiant. Abandonnant tous ses projets d'ingénieur et d'utopiste, il publia le *Voyage à l'Ile de France* (1773). En 1784 paraissent les *Etudes de la nature*. Trois ans après, il donne *Paul et Virginie*, chef-d'œuvre unique en son genre, qui allie dans une mesure exquise la poésie à la vérité, en peignant l'amour de deux adolescents ingénus au sein d'une nature paradisiaque. En 1796 les *Harmonies de la nature* complètent les *Etudes*, mais souvent aussi n'en sont qu'une répétition, tantôt affaiblie, tantôt forcée ou raffinée. Signalons encore *la Chaumière indienne*, petit conte où la satire se mêle à l'idylle. Elève de Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre est un des premiers peintres de la nature. Plus souple et plus fin, à la fois plus familier et plus artiste que son maître, il a des tableaux d'une suave harmonie. Tout « l'exotisme » vient de lui, et il annonce dignement Chateaubriand.

plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds; » ou bien : « La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir ? lui disaient quelques amies du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondait Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière ? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières ; oui, des lumières : et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front; aucune intempérance n'avait corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie ils en avaient toute la fraîcheur : tels dans les jardins d'Eden parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle, il me l'a mille fois raconté, il lui disait au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de ces vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde

de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement le bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué ; mais quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt : tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel : je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère, les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence ! J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes : mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux ; élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous ; ils sont toujours ensemble comme nous. Ecoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah ! mon frère a un bon cœur ; sans lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? n'en avons-nous pas assez dans

le jardin ? Comme te voilà fatigué ! tu es tout en nage. » Et, avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Naufrage du Saint-Géran.

IL pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève ; et à peine j'étais habillé que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginie est arrivée. Allons au port, le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions le bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre d'Or ; on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise ! » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or au devant de Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait à la lueur fréquente des éclairs de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent

frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après nous n'entendîmes plus tirer du tout : et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable ; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que dans l'après-midi il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courants ; que la nuit l'avait dérobé à sa vue ; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler au secours, mais que la mer était si mauvaise qu'on n'avait pu mettre aucun batcau dehors pour aller à lui; que bientôt après il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau venu si près du rivage n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent à Port-Louis ; que si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il avait sondé, et que la tenure et le mouillage en étaient très bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau entrât dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviquer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambre ; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi, nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour

qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions et quelques points des montagnes de l'intérieur de l'île qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnaye qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois : VIVE LE ROI ! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies ; comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le *Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs, chargés de provisions et d'agrès qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flaque et de la rivère du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants approcha du gouverneur, et lui dit : « Monsieur, on a entendu, toute la nuit, des bruits sourds dans la montagne, dans les bois les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent ; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signaux annoncent un ouragan. — Eh bien ! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan.

Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des frégates, des coupeurs d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait se briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre l'île d'Ambre et cette île n'était qu'une vaste nappe d'écume blanche, creusée de vagues profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de haut, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une

forme horrible qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent, et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur le rocher à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu en faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi-noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la rejoindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu Paul, à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt des cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la, ne la quittez pas ! » Mais, dans ce moment, une montagne

d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants.

A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant : « O mon Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle. » Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul, sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apportait point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Bernardin De Saint-Pierre

La Prophétie de Cazotte.

AU commencement de 1788, nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. ; on avait fait grand'chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On en était alors venu, dans le monde, au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir recours même à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion. Quelqu'un se lève, et, tenant son verre plein : *Oui, Messieurs*, s'écrie-t-il, *je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot* : et en effet il était sûr de l'un comme de l'autre, et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de

* LA HARPE (Jean-François DELHARPE ou DELAHARPE, dit DE), né et mort à Paris (1739-1803). Boursier au collège d'Harcourt, après un médiocre recueil d'*Héroïdes* (1759), il donna la tragédie de *Warwick* (1763), qui eut un grand succès. Ses autres œuvres dramatiques : *Timoléon* (1764) ; *Pharamond* (1765) ; *Gustave Wasa* (1766) ; *Mélanie* (1770) ; *Menzikoff* (1776) ; *les Barricades* (1778) ; *Jeanne de Naples* (1781) ; *les Brames* (1781) ; *Coriolan* (1784) ; *Philoctète* (1783) n'eurent pas de succès. Il fut chargé de la critique littéraire au « Mercure », et fut reçu à l'Académie, en 1776. En 1786, il trouva sa véritable voie en ouvrant au lycée de la rue Saint-Honoré un cours de littérature qui fut très suivi. Dévoué d'abord aux idées philosophiques, il fut, pendant la Révolution, arrêté comme suspect, et sortit de prison converti au catholicisme. Après le 18 Brumaire, il reprit les cours du lycée et poursuivit avec violence les philosophes. Le seul ouvrage durable de La Harpe est son *Cours de littérature* (1799). Il est encore l'auteur de la *Correspondance littéraire* (de 1774 à 1791) (publiée en 1801-1807) ; de traductions de Suétone (1770) et de Camoens (1776), de *Tangu et Félime* (1780), et surtout de la *Prophétie de Cazotte*, page mémorable dont se contentera la postérité.

l'un et de l'autre. La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire et l'on convient que c'était là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer ; qu'il faut absolument « que la superstition et que le fanatisme fassent place à la philosophie », et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter ; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir « préparé le grand œuvre » et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole ; et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un prophète ; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu : « Faut pas être grand sorcier pour ça... » Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ? — Ah ! voyons, dit Condorcet, avec son air et son rire sournois et niais, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous, Monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot, vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux ? Qu'est-

ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison ? — C'est précisément ce que je vous dis ; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté ; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi ; et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la raison. — Par ma foi, dit Chamfort, avec le sourire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ce temps-là. — Je l'espère ; mais vous, Monsieur Chamfort, qui en serez un et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore. « Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, Monsieur de Nicolaï, sur l'échafaud ; vous, Monsieur Bailly, sur l'échafaud ; vous, Monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud... — Ah ! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que Monsieur n'en veut qu'à l'Académie ; il vient d'en faire une terrible exécution : et moi, grâce au ciel !... — Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toute part, il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares ? — Point du tout ; je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront, comme vous, les vers de Diderot et de la *Pucelle*. » On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou, » car il gardait le plus grand sérieux. « Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante ; et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai, il est trop patibulaire ; et quand tout cela arrivera-t-il ? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

— Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi qui parlais) et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire ; vous serez alors chrétien. »

Grandes exclamations. « Ah ! reprit Chamfort ; je suis rassuré,

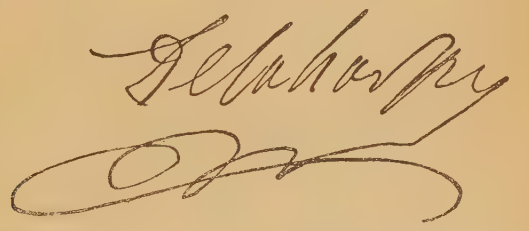
si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— Pour ça, dit alors la duchesse de Gramont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe... — Votre sexe, Mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, Monsieur Cazotte ? c'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette, et les mains liées derrière le dos. — Ah ! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, Madame ; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames ! quoi ! les princesses du sang ? — De plus grandes dames encore... » Ici, un mouvement très sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. M^me^ de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger : « Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur. — Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera... »

Il s'arrêta un moment. « Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ? — C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher Monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre ; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand M^me^ de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à nous tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : « Vous, Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Josèphe ? — Oh ! sans doute, qui est-ce qui n'a pas lu ça ? mais faites comme si je ne

l'avais pas lu. — Eh bien, Madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem !* et le septième jour : *Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même !* et dans le moment une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. » Et après cette réponse M. Cazotte fit sa révérence et sortit.



1789 MIRABEAU*

Discours sur la contribution du quart des revenus.

MESSIEURS, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un

* MIRABEAU (Honoré-Gabriel-Victor RIQUETI, comte DE), né au Bignon (Seine-et-Marne) en 1749, mort à Paris en 1791. Violent, passionné, portant en lui toutes les qualités et tous les défauts de sa race, il fut plusieurs fois enfermé sur les ordres de son père, et vécut tour à tour à Amsterdam avec Sophie Monnier, puis à Londres, en Prusse, endetté, réduit à vivre d'expédients jusqu'à la Révolution dont il fut le plus grand orateur. Le 23 juin 1789, il jette au marquis de Dreux-Brézé, chargé de dissoudre l'Assemblée, la fameuse apostrophe révolutionnaire : « Allez dire au roi que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. » A partir de ce moment, Mirabeau exerce une influence prépondérante dans l'Assemblée nationale. Partisan d'une monarchie constitutionnelle, il se rap-

petit nombre de questions bien simples ? Daignez, messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril ? Qu'un jour, une heure, un instant pourraient le rendre mortel ? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ? (*Oui*, s'écrie quelqu'un dans l'assemblée.) Je conjure celui qui a dit *oui* de considérer que son plan n'est pas connu ; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer ; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper ; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'on s'est trompé ; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque sans l'assentiement de l'opinion publique le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances.

Et, moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer mes moyens aux siens. Vainement je les tiendrais pour préférables ; on ne rivalise pas en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants ; une longue expérience, la réputation du premier financier connu, et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

---

proche du roi, et, en même temps, parle en faveur des privilèges de la couronne dans la discussion de la Constitution. Il remporta un brillant succès oratoire (mai 1790), mais se compromit en même temps aux yeux des avancés en obtenant pour le roi le droit de déclarer la guerre. Bientôt ses besoins d'argent, qui lui rendaient nécessaires les subsides de la cour, sa rivalité avec La Fayette, et les progrès de la Révolution qui menaçait de le déborder, le déterminèrent à aller plus loin : dès le 3 juillet 1790, il eut avec Marie-Antoinette une entrevue secrète à Saint-Cloud ; à partir de ce moment, il reçut de l'argent de Louis XVI et lui fit parvenir en échange cinquante notes sur la conduite à tenir pour se consolider. Dans l'Assemblée encore il était regardé comme le soutien de la Révolution et prenait une grande part à la constitution civile du clergé ; dans le peuple sa popularité était intacte. Ses fatigues et ses débauches l'avaient usé ; il s'alita, le 27 mars 1791, après un long discours, et mourut le 2 avril. La nouvelle de sa mort produisit à Paris une impression profonde, et son cercueil fut transporté au Panthéon, d'où la Convention le fit enlever quand elle eut découvert ses relations avec la cour.

Mais avons-nous le temps d'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs ? Non, mille fois non.

D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par la délibération ? Manquer le moment décisif ; acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre.

Messieurs, certainement, il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance, mais du moins y a-t-il là de la bonne foi ?... Oh ! si des déclarations solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas ! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer, au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts.

Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable ! eh bien ! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches afin de sacrifier moins de citoyens ; mais choisissez, car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ?

Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume... Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme ! Il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! Hommes pusillanimes ! Et ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus audacieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel, car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers d'hommes qui

perdront en un instant par l'explosion terrible ou par ses contre-coups tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront, comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ? Non, vous périrez... et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élans de patriotisme, d'évocation de patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patriotisme et de patrie. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une partie de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède ! Eh! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que peut inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque.

Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution ? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps, le malheur n'en accorde jamais. Eh ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une irrésistible insurrection qui n'eut jamais

d'importance que dans les inspirations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère ! Et certes il n'y avait autour de vous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur... et vous délibérez !

Mirabeau

---

*CHAMFORT**

PENSÉES, MAXIMES ET ANECDOTES

ON croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ?

* CHAMFORT (Nicolas-Sébastien Roch, dit de), né en 1741 près de Clermont, en Auvergne, mort à Paris en 1794. Au sortir du collège des Grassins, il entra chez un procureur, qui le fit précepteur de son fils, puis devint secrétaire d'un riche Liégeois, qui l'emmena en Allemagne. De retour à Paris, il débuta dans les lettres par *la Jeune Indienne*, puis remporta divers prix académiques, notamment pour l'*Eloge de Molière* (1769) et l'*Eloge de La Fontaine* (1774). Des ballets, représentés dans les spectacles de la cour à Fontainebleau : *Palmyre, Zénis et Almasée, le Marchand de Smyrne*, petite comédie épigrammatique, une tragédie, *Mustapha et Zéangir* (1778), succédèrent à ces premiers essais. Chamfort se vit nommer lecteur du comte d'Artois, puis secrétaire de Mme Elisabeth ; enfin il fut reçu à l'Académie française (1781). Après avoir accueilli la Révolution avec enthousiasme, il s'en détacha et combattit âprement les jacobins, collaborant au « Mercure »

La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera.

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entresol.

J'ai vu dans le monde qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

De nos jours ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

L'homme sans principes est aussi ordinairement un homme sans caractère ; car, s'il était né avec du caractère, il aurait senti le besoin de se créer des principes.

L'estime vaut mieux que la célébrité ; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

La conviction est la conscience de l'esprit.

On est heureux ou malheureux, par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare.

Les gens du monde ne sont pas plus tôt attroupés qu'ils se croient en société.

La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

Qu'est-ce que c'est qu'un fait sans sa fatuité ? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

---

et à divers recueils, composant les vingt-six premiers morceaux des *Tableaux de la Révolution* (1790-1791). Menacé d'arrestation, Chamfort se suicida. Outre les productions déjà citées, on doit à Chamfort : des *Poésies fugitives ; Dictionnaire d'anecdotes dramatiques*, avec Delaporte ; *Pensées, maximes et anecdotes*, son ouvrage capital, qui montre en lui un moraliste piquant et profond ; *Précis de l'art dramatique ancien et moderne.*

C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit. Eh ! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu, et nous donne ce que nous n'avons pas ?

L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit ; il n'y en a point pour le cœur.

L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

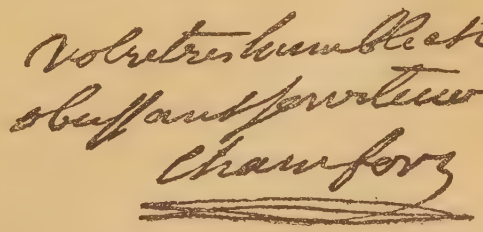
Un homme d'esprit, s'apercevant qu'il était persiflé par deux mauvais plaisants, leur dit : « Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot, ni bête ; je suis entre deux. »

Il y a une mélancolie qui tient à la grandeur de l'esprit.

M. avait pour exprimer le mépris une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier ? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne : car il y a presse. »

On faisait compliment à Mme Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre. « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! Madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

Dans le monde, disait M..., vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent. »



LES RUINES

Les Ruines de Palmyre.

LE soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie ; la pleine lune à l'Orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait dans le désert ; seulement à de longs intervalles on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient

* VOLNEY (Constantin-François DE CHASSEBŒUF, comte DE), né à Craon en 1757, mort à Paris en 1820. Aimant l'histoire, les langues anciennes et les voyages, il parcourut l'Égypte et la Syrie. Il donna la relation de son voyage en 1787. Au *Voyage en Egypte et en Syrie* (1787) il adjoignit l'année suivante ses *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes* (1788). Après la Terreur, pendant laquelle on l'avait incarcéré, il entra dans les conseils de l'instruction publique. En 1794 il inaugurait, en même temps que la chaire d'histoire de l'École normale, la critique de cette science. Volney avait publié déjà le plus connu de ses ouvrages : *les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires* (1791). Sénateur sous l'Empire, il garda ouvertement son attachement aux idées de liberté et continua ses études d'histoire et de linguistique : *Supplément à l'Hérodote de Larcher* (1808) ; *Chronologie d'Hérodote* (1809) ; *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814) ; *l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (1819) ; *l'Hébreu simplifié* (1820), etc. Citons à part son *Discours sur l'étude philosophique des langues*, lu à l'Académie française en 1819.

plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit une ville opulente, ici fut le siège d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires ; en ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des armes et des cris d'allégresse et de fête ; ces marbres amoncelés formaient les palais réguliers, ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques, là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de Sérique ; les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de Lydie ; l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes ; l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé. Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante : un lugubre squelette ! Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire...? Comment se sont anéantis tant de travaux... ? Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations.

MÉMOIRES

Les Fêtes de Noël en Auvergne.

MES petites vacances de Noël se passaient à jouir, mes parents et moi, de notre tendresse mutuelle, sans d'autre diversion que celle des devoirs de bienséance et d'amitié. Comme la saison était rude, ma volupté la plus sensible était de me trouver à mon aise auprès du bon feu ; car à Mauriac, dans le temps même du froid le plus aigu, quand les glaces nous assiégaient, et lorsque, pour aller en classe, il fallait nous tracer nous-mêmes, tous les matins, un chemin dans la neige, nous ne trouvions au logis que le feu de quelques tisons qui se baisaient sous la marmite, et auxquels à peine tour à tour nous était-il permis de dégeler nos doigts ; encore le plus souvent nos hôtes assiégeant la cheminée, était-ce une faveur de nous en laisser approcher ; et le soir, durant le travail, quand nos doigts engourdis de froid ne pou-

* MARMONTEL (Jean-François), né à Bort, en Limousin, en 1723, mort près de Gaillon, en Normandie, en 1799. Attiré à Paris par Voltaire, il composa des tragédies : *Denys le Tyran* (1748) ; *Aristomène* (1749), qui obtinrent un succès éclatant. Il mit successivement à la scène : *Cléopâtre* (1750), *les Héraclides* (1752), qui eurent un demi-succès, et *les Funérailles de Sésostris* (1753), qui tombèrent avec fracas. Marmontel fréquenta les différents cercles de la société du XVIII^e^ siècle, où il lisait ses *Contes moraux*. En 1763, il publia un traité de la *Poétique française*, composé en grande partie d'articles qu'il avait donnés à l'« Encyclopédie » ; ce traité, ainsi que les *Eléments de littérature*, publiés en 1787, sont des œuvres de critique sans originalité ; mais, par cela même, elles nous renseignent exactement sur le goût dominant au XVIII^e^ siècle. Marmontel prétendit créer, avec *Bélisaire* (1767) et *les Incas* (1777), un genre intermédiaire entre le roman et l'épopée. La première de ces œuvres fit presque scandale, à cause du XV^e^ chapitre sur la *Tolérance*, où la faculté de théologie et l'archevêque de Paris trouvèrent maintes propositions condamnables. Membre de l'Académie française depuis 1763 et secrétaire perpétuel à partir de 1783, historiographe de France depuis 1771, il se fixa, au moment de la Révolution, dans sa retraite de Gaillon, où il écrivit pour ses enfants des *Mémoires* pleins de bonhomie, de franchise, et qui constituent son meilleur titre aux yeux de la postérité.

vaient plus tenir la plume, la flamme de la lampe était le seul foyer où nous pouvions les dégourdir. Quelques-uns de mes camarades, qui, nés sur la montagne et endurcis au froid, l'enduraient mieux que moi, m'accusaient de délicatesse; et, dans une chambre où la bise sifflait par les fentes des vitres, ils trouvaient ridicule que je fusse transi et se moquaient de mes frissons. Je me reprochais à moi-même d'être si frileux et si faible, et j'allais avec eux sur la glace, au milieu des neiges, m'accoutumer, s'il était possible, aux rigueurs de l'hiver ; je domptais la nature, et ne la changeais pas, et je n'apprenais qu'à souffrir. Ainsi, quand j'arrivais chez moi, et que, dans un bon lit ou au coin d'un bon feu, je me sentais tout ranimé, c'était pour moi l'un des moments les plus délicieux de la vie : jouissance que la mollesse ne m'aurait jamais fait connaître.

Dans ces vacances de Noël, ma bonne aïeule, en grand mystère, me confiait les secrets du ménage. Elle faisait voir, comme autant de trésors, les provisions qu'elle avait faites pour l'hiver : son lard, ses jambons, ses saucisses, ses pots de miel, ses urnes d'huile, ses amas de blé noir, de seigle, de pois et de fèves, ses tas de raves et de châtaignes, ses lits de paille couverts de fruits. « Tiens, mon enfant, me disait-elle, voilà les dons que nous a faits la Providence : combien d'honnêtes gens n'en ont pas reçu autant que nous ! et quelles grâces n'avons-nous pas à lui rendre de ses faveurs ! »

Pour elle-même, rien de plus sobre que cette sage ménagère ; mais son bonheur était de voir régner l'abondance dans la maison. Un régal qu'elle nous donnait avec la plus sensible joie était le réveillon de la nuit de Noël. Comme il était tous les ans le même, on s'y attendait, mais on se gardait bien de paraître s'y être attendu ; car tous les ans elle se flattait que la surprise en serait nouvelle, et c'était un plaisir qu'on avait soin de lui laisser. Pendant qu'on était à la messe, la soupe aux choux verts, le boudin, la saucisse, l'andouille, le morceau de petit salé le plus vermeil, les gâteaux, les beignets de pommes au saindoux, tout était préparé mystérieusement par elle et l'une de ses sœurs ; et moi, seul confident de tout cet appareil, je n'en disais mot à personne. Après la messe on arrivait, on trouvait ce beau déjeuner sur la table, on se récriait sur la magnificence de la bonne grand'mère, et cette exclamation de surprise et de joie était pour elle un plein succès. Le jour des Rois, la fève était chez nous encore un sujet de réjouissance ; et quand venait la nouvelle année, c'était dans toute la famille un enchaînement

d'embrassades et un concert de vœux si tendres qu'il eût été, je crois, impossible d'en être le témoin sans être ému. Figurez-vous un père de famille au milieu d'une foule de femmes et d'enfants qui, tous levant les yeux et les mains vers le ciel, en appelaient sur lui les bénédictions ; et lui, répondant à leurs vœux par des larmes d'amour qui présageaient peut-être le malheur qui nous menaçait : telles étaient les scènes que me présentaient ces vacances.

Votre très humble et très obéissant serviteur Marmontel.

---

*VERGNIAUD** 1792

DISCOURS PRONONCÉ A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE le 16 septembre 1792.

Au camp, citoyens !

IL est impossible de se défendre d'un sentiment profond d'inquiétude, quand on a été au camp sous Paris. Les travaux avan-

* VERGNIAUD (Pierre-Victurnien), né à Limoges en 1753, guillotiné à Paris en 1793. Avocat au parlement de Bordeaux (1781), il accepta les idées nouvelles,et devint administrateur de la Gironde,qui l'envoya siéger à l'Assemblée législative (1791),dont il devint le président (30 octobre 1791). Il s'opposa, au 20 juin, à l'application de la loi martiale et commit l'erreur, avec Gensonné et Guadet, d'écrire au roi une lettre privée où ils lui promettaient leur appui, s'il rappelait les girondins au pouvoir. Louis XVI n'en tint pas compte. Le 10 août, Vergniaud eut à prononcer la sentence de suspension du roi. Il essaya de protéger les Suisses. Il protesta contre les massacres de septembre. Elu à la Convention, il vota, après quelques hésitations, pour la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il lutta contre la Commune de Paris, contre

cent très lentement; il y a beaucoup d'ouvriers ; mais peu travaillent ; un grand nombre se reposent. Ce qui afflige surtout, c'est de voir que les bêches ne sont maniées que par des mains salariées, et point par des mains que dirige l'intérêt commun. D'où vient cette espèce de torpeur dans laquelle paraissent ensevelis les citoyens restés à Paris ? Ne nous le dissimulons pas, il est temps de dire la vérité. Les proscriptions passées, le bruit des proscriptions futures, les troubles intérieurs, ces haines particulières, ces délations infâmes, ces arrestations arbitraires, ces violations de la propriété, enfin cet oubli de toutes les lois, a répandu la consternation et l'effroi. L'homme de bien se cache, il fuit avec horreur ces scènes de sang : et il faut bien qu'il se cache, l'homme vertueux, quand le crime triomphe ! Il n'en a pas l'horrible sentiment ; il se tait, il s'éloigne ; il attend pour paraître des temps plus heureux. Il est des hommes, au contraire, à la fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages. Ces hommes répandent sans cesse les soupçons, les méfiances, les jalousies, les haines, les vengeances, ils sont avides de sang ; dans leurs propos séditieux, ils aristocratisent la vertu même, pour acquérir le droit de la fouler aux pieds ; ils démocratisent le crime pour pouvoir s'en rassasier, sans avoir à redouter le glaive de la justice. Tous leurs efforts tendent à déshonorer aujourd'hui la plus belle des causes, afin de soulever contre elle les nations amies de l'humanité !

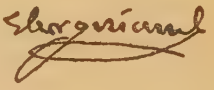
O citoyens de Paris, je vous le demande avec la plus profonde émotion, ne démasquerez-vous jamais ces hommes pervers qui n'ont, pour obtenir votre confiance, d'autres droits que la bassesse de leurs moyens et l'audace de leurs prétentions ? Citoyens, vous les reconnaîtrez facilement. Lorsque l'ennemi s'avance, et qu'un homme, avant de vous inviter à prendre l'épée pour le repousser, vous engage à égorger froidement des femmes et des citoyens désarmés, celui-là est un ennemi de votre gloire, de votre bonheur : il vous trompe pour vous perdre. Lorsqu'au contraire un homme ne vous parle des Prussiens que pour indi-

---

Marat, Danton, Robespierre et les montagnards. Mais, après la trahison de Dumouriez, les girondins avaient perdu leur popularité. Vergniaud ne put les sauver et fut arrêté avec eux le 2 juin. Condamné à mort le 30 octobre, il fut exécuté le lendemain. Cœur noble au service d'idées généreuses, Vergniaud fut l'orateur le plus éclatant du groupe des girondins.

quer le cœur où vous devez frapper, lorsqu'il ne vous propose la victoire que par des moyens dignes de votre courage, celui-là est ami de votre gloire, ami de votre bonheur : il veut vous sauver ! Citoyens, repoussez donc les traîtres, abjurez donc vos dissensions intestines... Allez tous au camp ; c'est là qu'est votre salut.

J'entends dire chaque jour : Nous pouvons essuyer une défaite ; que feront alors les Prussiens ? Viendront-ils à Paris?... Non, ils n'y viendront pas, non, si Paris est dans un état de défense respectable, si vous préparez des postes d'où vous puissiez opposer une forte résistance ; car alors l'ennemi craindrait d'être poursuivi et enveloppé par les débris même des armées qu'il aurait vaincues, et d'en être écrasé, comme Samson sous les ruines du temple qu'il renversa. Mais une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos bras contre nous-mêmes, si nous livrons sans défense les postes d'où l'on pourra bombarder la cité, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas s'avancer vers une ville qui, par son inaction, aura paru l'appeler d'elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions où elle aurait pu le vaincre ! Il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes, de ne pas triompher sur nos ruines ! Au camp donc, citoyens, au camp ! Eh quoi ! tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurerez-vous plongés dans une molle et déshonorante oisiveté ? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle, qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens : « Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau ? » Ah ! détestons cette avilissante mollesse ! Au camp, citoyens, au camp ! Tandis que nos frères, pour notre défense, arrosent peut-être de leur sang les plaines de la Champagne, ne craignons pas d'arroser de quelques sueurs les plaines de Saint-Denis pour protéger leur retraite. Au camp, citoyens, au camp ! Oublions tout, excepté la patrie. Au camp, citoyens, au camp !



MÉMOIRES

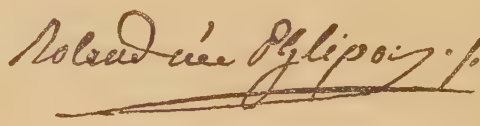
Vue de la Seine à Paris.

L'ANNÉE que j'avais dû passer chez ma bonne maman était finie ; je retournai près de mon excellente mère. Je ne quittai pas sans quelques regrets le beau quartier de l'île Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille sur lequel je prenais l'air dans les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière et la campagne qui se dessinait au loin ; ces quais que je traversais dans un saint zèle pour aller à l'église

* ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jeanne-Manon PHLIPON), plus connue sous le nom de M^me Roland, née à Paris en 1754, guillotinée à Paris en 1793. Son éducation fut extrêmement libre; elle se passionna tour à tour pour les arts et pour les sciences, et Rousseau fut son vrai maître. En 1780, elle épousa Roland, de vingt ans plus âgé qu'elle. Elle était encore à Lyon au moment de la fête de la Fédération (1790). Elle s'installa à Paris l'année suivante, réunit dans son salon de la rue Guénégaud les jacobins du moment, futurs girondins et montagnards. Plus tard, elle devint girondine, partageant les idées de Buzot, et son influence, qui à deux reprises (1792-1793) avait fait entrer Roland au ministère de l'intérieur, lui attira l'hostilité des montagnards. Elle se défendit, à la barre de l'Assemblée, d'avoir correspondu avec le ministère anglais, mais la chute de son parti entraîna la perte de son mari et la sienne. Arrêtée en juin 1793, elle présenta elle-même sa défense devant le tribunal, très touchante et encore belle. Condamnée pour avoir publiquement approuvé les soulèvements provinciaux, elle mourut « en Romaine », après s'être écriée devant la statue de la Liberté : « O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » Dans sa prison elle avait écrit : *Mes dernières pensées*, pour sa fille ; un *Projet de défense* et ses *Mémoires*, publiés pour la première fois, avec des coupures, par le naturaliste Bosc, après le 9 Thermidor, sous le titre d'*Appel à l'impartiale postérité*, et réédités en 1864.

m'attendrir au pied des autels, sans rencontrer, dans ce chemin solitaire, aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne maman prêtait des charmes à son appartement, où j'avais passé tant de jours riants et paisibles : je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère, dont le mérite, bien plus solide, avait un extérieur plus imposant, avec lequel je n'avais pas fait jusqu'alors de comparaison qui le rendît moins attrayant, comme je le sentis confusément dans cet instant.

Enfant de la Seine, c'était toujours sur ses bords que je venais habiter : la situation du logis paternel n'avait point le calme solitaire de la demeure de ma bonne maman ; les tableaux mouvants du Pont-Neuf variaient la scène à chaque minute, et je rentrais véritablement dans le monde, au propre et au figuré, en revenant chez ma mère. Cependant beaucoup d'air, un grand espace, s'offraient encore à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont-au-Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot ! Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour ; et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur, gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être et reconnaissant d'exister, offrait à l'Être suprême un hommage pur et digne de lui.



Fragment du Vieux Cordelier.

IL y avait anciennement à Rome, dit Tacite, une loi qui spécifiait les crimes d'Etat et de lèse-majesté, et portait peine capitale. Ces crimes de lèse-majesté, sous la république, se réduisaient à quatre sortes : si une armée avait été abandonnée en pays ennemi ; si l'on avait excité des séditions ; si les membres des corps constitués avaient mal administré les affaires ou les deniers publics ; si la majesté du peuple romain avait été avilie. Les empereurs n'eurent besoin que de quelques articles additionnels à cette loi pour envelopper les citoyens et les cités entières dans la proscription. Auguste fut le premier extendeur (*sic*) de cette loi de lèse-majesté, en y comprenant les écrits qu'il

* DESMOULINS (Lucie-Simplice-*Camille*-Benoist), né à Guise (Aisne) en 1760, décapité à Paris en 1794. Il fut, au collège Louis-le-Grand, le camarade de Robespierre et entra, en 1785, au barreau de Paris. Dès 1788, il avait annoncé l'approche de la Révolution par une brochure : *la Philosophie du Peuple français*. Il en hâta la marche en appelant aux armes la foule réunie dans le jardin du Palais-Royal et agitée par la nouvelle du renvoi de Necker (12 juillet 1789) ; il essaya enfin d'en diriger les destinées, soit par la part qu'il prit aux délibérations du club des Cordeliers, soit surtout par ses pamphlets. De novembre 1789 à juillet 1791, il fait paraître *les Révolutions de France*, publication périodique dans laquelle il combat avec violence la cause de la contre-révolution. Après l'affaire du Champ de Mars, il se recueille un instant. Il rentre dans la politique par la publication de *la Tribune des patriotes* (avril 1792), prend une part active à la journée du 10 août, devient le secrétaire de Danton et est nommé député de Paris à la Convention nationale. Il n'en continue pas moins ses campagnes de presse d'abord contre les girondins, qu'il attaqua dans l'*Histoire des Brissotins*, puis contre les hébertistes, contre lesquels il fonda *le Vieux Cordelier* (décembre 1793). Ce journal le fit envelopper dans la disgrâce des dantonistes. Arrêté le 31 mars 1794, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 5 avril. — Écrivain alerte, vif, d'un esprit allant parfois jusqu'à la bouffonnerie, Camille Desmoulins employa tout son talent à réparer le mal qu'il avait fait légèrement au début de la Révolution.

appelait contre-révolutionnaires. Bientôt les extensions n'eurent plus de bornes. Dès que les propos furent devenus des crimes d'Etat, il n'y eut plus qu'un pas à faire pour changer en crimes les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs, le silence même.

Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté ou de contre-révolution à la ville de Nursia d'avoir élevé un monument à ses habitants morts au siège de Modène ; crime de contre-révolution à Libron Drusus d'avoir demandé aux diseurs de bonne aventure s'il ne posséderait pas un jour de grandes richesses ; crime de contre-révolution au journaliste Cremutius Cordus d'avoir appelé Cassius et Brutus les derniers des Romains ; crime de contre-révolution à un descendant de Cassius d'avoir chez lui un portrait de son bisaïeul ; crime de contre-révolution à Marcus Scaurus d'avoir fait une tragédie où il y avait tel vers auquel on pouvait donner deux sens ; crime de contre-révolution à Torquatus Silanus de faire de la dépense ; crime de contre-révolution à Petreius d'avoir eu un songe sur Claude ; crime de contre-révolution à Pomponius de ce qu'un ami de Séjan était venu chercher un asile dans une de ses maisons de campagne ; crime de contre-révolution de se plaindre des malheurs du temps, car c'était faire le procès du gouvernement ; crime de contre-révolution de ne pas invoquer le génie divin de Caligula : pour y avoir manqué, un grand nombre de citoyens furent déchirés de coups, condamnés aux mines et aux bêtes, quelques-uns même sciés par le milieu du corps ; crime enfin de contre-révolution à la mère du consul Fusius Geminus d'avoir pleuré la mort funeste de son fils.

Il fallait montrer de la joie de la mort de son ami, de son parent, si l'on ne voulait pas s'exposer à périr soi-même. Sous Néron, plusieurs dont il avait fait mourir les proches allaient en rendre grâces aux dieux, ils illuminaient. Du moins il fallait avoir un air de contentement, un air ouvert et calme. Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un citoyen avait-il de la popularité, c'était un rival du prince, qui pouvait susciter une guerre civile. *Studia civium in se verteret, et si multi idem audeant, bellum esse.* Suspect.

Fuyait-on au contraire la popularité, et se tenait-on au coin de son feu ; cette vie retirée vous avait fait remarquer, vous avait fait donner de la considération. *Quanto metu occultior, tanto plus famæ adeptus.* Suspect.

Etiez-vous riche, il y avait péril imminent que le peuple ne

fût corrompu par vos largesses. *Auri vim atque opes Plauti, principi infensas.* Suspect.

Etiez-vous pauvre ; comment donc ! invincible empereur, il faut surveiller de près cet homme. Il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. *Syllam inopem, unde præcipuam audaciam.* Suspect.

Etiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique, ou mis en négligé ; ce qui vous affligeait, c'est que les affaires publiques allaient bien. *Hominem publicis bonis mœstum.* Suspect.

Si au contraire un citoyen se donnait du bon temps, il ne se divertissait que parce que l'empereur avait eu cette attaque de goutte qui heureusement ne serait rien ; il fallait lui faire sentir que S. M. était encore dans la vigueur de l'âge. *Reddendan pro intempestiva licentia mœstam et funebrem noctem qua sentiat vivere Vitellium et imperare.* Suspect.

Etait-il vertueux et austère dans les mœurs ; bon ! nouveau Brutus, qui prétendait par sa pâleur et sa perruque de jacobin faire la censure d'une cour aimable et bien frisée. *Gliscere æmulos Brutorum vultus rigidi et tristis qui tibi lasciviam exprobrent.* Suspect.

Etait-ce un philosophe, un orateur, ou un poète ! il lui convenait bien d'avoir plus de renommée que ceux qui gouvernaient ! Pouvait-on souffrir qu'on fît plus d'attention à l'auteur, aux quatrièmes, qu'à l'empereur dans sa loge grillée ? *Virginum et Rufum claritudo nominis.* Suspect.

Enfin s'était-on acquis de la réputation à la guerre ; on n'en était que plus dangereux par son talent. Il y a de la ressource avec un général inepte. S'il est traître, il ne peut pas si bien livrer une armée à l'ennemi qu'il n'en revienne quelqu'un. Mais un officier du mérite de Corbulon ou d'Agricola, s'il trahissait, il ne s'en sauverait pas un seul. Le mieux était de s'en défaire : au moins, seigneur, ne pouvez-vous vous dispenser de l'éloigner promptement de l'armée. *Multa militari fama metum fecerat.* Suspect.

On peut croire que c'était bien pis si on était petit-fils ou allié d'Auguste : on pouvait avoir un jour des prétentions au trône. *Nobilem et quod tunc spectaretur e Cæsarum posteris.* Suspect.

Et tous ces suspects, sous les empereurs, n'en étaient pas quittes comme chez nous pour aller aux Irlandais ou à Sainte-Pélagie. Le prince leur envoyait l'ordre de faire venir leur médecin, et de choisir, dans les vingt-quatre heures, le genre de mort qui leur plairait le plus. *Missus centurio qui maturaret eum.*

C'est ainsi qu'il n'était pas possible d'avoir aucune qualité à moins qu'on n'en eût fait un instrument de la tyrannie, sans éveiller la jalousie du despote et sans s'exposer à une perte certaine. C'était un crime d'avoir une grande place ou d'en donner sa démission ; mais le plus grand de tous les crimes était d'être incorruptible. Néron avait tellement détruit tout ce qu'il y avait de gens de bien, qu'après s'être défait de Thrasea et de Soranus, il se vantait d'avoir aboli jusqu'au nom de vertu sur la terre. Quand le Sénat les avait condamnés, l'empereur lui écrivait une lettre de remerciement de ce qu'il avait fait périr un ennemi de la république ; de même qu'on avait vu le tribun Clodius élever un autel à la liberté sur l'emplacement de la maison rasée de Cicéron, et le peuple crier : Vive la liberté !

L'un était frappé à cause de son nom et de celui de ses ancêtres, un autre à cause de sa belle maison d'Albe ; Valerius Asiaticus, à cause que ses jardins avaient plu à l'impératrice ; Statilius, à cause que son visage lui avait déplu ; et une multitude sans qu'on en pût deviner la cause. Toranius, le tuteur, le vieil ami d'Auguste, était proscrit par son pupille sans qu'on sût pourquoi, sinon qu'il était homme de probité et qu'il aimait sa patrie. Ni la préture, ni son innocence ne purent garantir Quintus Gellius des mains sanglantes de l'exécuteur ; cet Auguste, dont on a tant vanté la clémence, lui arrachait les yeux de ses propres mains. On était trahi et poignardé par ses esclaves, ses ennemis ; et, si l'on n'avait point d'ennemi, on trouvait pour assassin un hôte, un ami, un fils. En un mot, sous ces règnes, la mort naturelle d'un homme célèbre, ou seulement en place, était si rare que cela était mis dans les gazettes comme un événement, et transmis par l'historien à la mémoire des siècles. « Sous ce consulat, dit notre annaliste, il y eut un pontife, Pison, qui mourut dans son lit ; ce qui parut tenir du prodige. »

La mort de tant citoyens recommandables semblait une moindre calamité que l'insolence et la fortune scandaleuse de leurs meurtriers et de leurs dénonciateurs. Chaque jour, le délateur sacré et inviolable faisait son entrée triomphale dans le palais des morts et recueillait quelque riche succession ; ces dénonciateurs se paraient des plus beaux noms, se faisaient appeler Cotta, Scipion, Regulus, Cassius, Severus. La délation était le seul moyen de parvenir, et Regulus fut fait trois fois consul pour ses dénonciations. Aussi tout le monde se jetait-il dans une carrière de dignités si large et si facile, et pour se signaler par un début illustre, le marquis Serunus intentait une accu-

sation de contre-révolution contre son vieux père, déjà exilé ; après quoi il se faisait appeler fièrement Brutus.

Tels accusateurs, tels juges. Les tribunaux, protecteurs de la vie et des propriétés, étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice et de confiscation n'était que vol et assassinat.

C. Desmoulins.

1796 NAPOLÉON BONAPARTE

(Voir la Notice aux *Prosateurs du XIX^e siècle*, 1^er volume, page 11.)

PROCLAMATIONS

A L'ARMÉE D'ITALIE

A son arrivée au quartier général.

Nice, 27 mars 1796.

« SOLDATS, vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien pour vous. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire ; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; de riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance ? »

Après l'armistice de Cherasco.

Cherasco, 26 avril 1796.

« SOLDATS, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes : vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie ; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert ; grâces vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguère nous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous ; les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville. On dit qu'ils en est parmi vous dont le courage mollit, qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes. Non, je ne le puis croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Mondovi brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. Amis, je vous la promets, cette conquête, mais il est une condition qu'il faut que vous me juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez. Sans cela vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux ; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force... »

TABLE

		Pages.
AGUESSEAU (D') . . .	L'Emploi du temps.	28
ALEMBERT (D'). . . .	Descartes	71
BEAUMARCHAIS . . .	Le Barbier de Séville.	113
—	Monologue de Figaro.	121
BERNARDIN DE	Paul et Virginie.	132
SAINT-PIERRE . . .	Naufrage du Saint-Géran.	135
BONAPARTE	Proclamations à l'armée d'Italie. . . .	165
BUFFON	Le Premier Homme et ses premières impressions	59
—	Le Cheval	64
—	Le Lion	64
—	L'Oiseau-Mouche	69
—	Le Désert	68
CHAMFORT.	Pensées, maximes et anecdotes.	149
DESMOULINS (C.). . .	Fragment du Vieux Cordelier.	161
DIDEROT.	Le Neveu de Rameau.	88
—	Deux Esquisses de Greuze.	93
DUCLOS.	Les Gens à la mode.	69
FONTENELLE.	Du Bonheur	7
LA HARPE	La Prophétie de Cazotte.	141
LESAGE	L'Archevêque de Grenade.	30
LESPINASSE (Mlle DE).	Lettre à M. de Guibert.	110
LIGNE (PRINCE DE) . .	Rêverie au bord de la mer Noire.	127
MARIVAUX.	Le Jeu de l'amour et du hasard.	40
MARMONTEL	Les Fêtes de Noël en Auvergne.	154
MASSILLON.	Le Jugement dernier.	14
—	Aux Grands du monde.	33

		Pages.
MIRABEAU	Discours sur la contribution du quart des revenus	145
MONTESQUIEU	Le Persan à Paris	35
—	Causes de la perte de Rome	45
—	Pensées diverses	48
—	Alexandre	56
—	La Nation française	58
RIVAROL	De la Prose française	124
ROLAND (M^me^)	Vue de la Seine à Paris	159
ROLLIN	Qu'il faut faire aimer l'étude	37
—	Du Bon Goût	39
ROUSSEAU (J.-J.) . . .	Sur le Suicide	81
—	Vœux modestes	85
—	Madame de Warens	102
—	La Cueillette des cerises	105
—	Une Nuit à la belle étoile	109
—	Le Lac	119
SAINT-SIMON	Mort du Grand Dauphin	16
—	La Duchesse de Bourgogne	25
—	Fénelon	26
VAUVENARGUES . . .	Clazomène, ou la Vertu malheureuse . . .	49
—	On ne peut être dupe de la vertu	50
—	Pensées diverses	51
VERGNIAUD	Au camp, citoyens !	156
VOLNEY	Les Ruines de Palmyre	152
VOLTAIRE	Zadig ministre	53
—	Candide et Martin en France	74
—	Du Goût	91
—	Réhabilitation de Calas et de Sirven . . .	97

Paris. — Imp. LAROUSSE, 17, rue Montparnasse. (T. L. 138-11-20.)

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XVIII^E SIÈCLE

Poesie

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XV^e^ ET XVI^e^ SIÈCLES. —	Poésie	1 vol
—	Prose	1 vol.
XVII^e^ SIÈCLE. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVIII^e^ SIÈCLE. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XIX^e^ SIÈCLE. —	Poésie (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
—	Prose (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XVIII[E] SIÈCLE

Poésie

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française
Mort pour la France.

30 portraits dont 4 hors texte
26 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

AVERTISSEMENT

COMME pour les poètes et prosateurs du XIX^e siècle, nous avons suivi ici l'ordre chronologique. C'est-à-dire que chaque écrivain ne groupe pas une fois pour toutes sous son nom, et dans un classement arbitraire, les morceaux qui le représentent, mais qu'il reparaît dans le cours de l'ouvrage chaque fois qu'une œuvre nouvelle, dont le titre et la date sont indiqués, le signala à l'attention de ses contemporains.

Toutefois, comme au XVIII^e siècle, qui fut celui de la **Poésie fugitive,** *les auteurs se préoccupaient moins du titre et de la publication d'un volume, se bornant à augmenter de leurs pièces nouvelles l'édition suivante de leurs œuvres, la tâche nous a été rendue plus difficile pour quelques-uns. Nous nous sommes donc borné à mettre ces pièces, sans les dater, à peu près à la date à laquelle elles furent composées. Il en est ainsi dans ce volume pour J.-B. Rousseau, pour Chaulieu et pour Ducis.*

G.-F.

LA POÉSIE AU XVIII[e] SIÈCLE

*J.-B. ROUSSEAU**

Sur l'Aveuglement des hommes du siècle.

QU'AUX accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe ; il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

(*) ROUSSEAU (Jean-Baptiste), né à Paris en 1671, mort à Bruxelles en 1741. Fils d'un cordonnier, dont il eut, dit-on, le tort de rougir, il reçut les conseils du vieux Boileau, et le maréchal de Tallard l'emmena à Londres en 1701, en qualité de secrétaire. L'Académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1705. C'est vers 1707 que se place l'affaire, encore obscure, qui empoisonna le reste de sa vie. J.-B. Rousseau disputait à LaMotte la succession de Thomas Corneille à l'Académie, lorsqu'on fit courir sous son nom des couplets infâmes et calomnieux contre plusieurs gens de lettres, dont l'un, La Faye, souffleta Rousseau. Bien que non condamné dans un premier procès engagé à cette occasion, Rousseau se sentit couvert du mépris public, et, pour se venger, il essaya par des moyens odieux de rejeter l'accusation sur Saurin, de l'Académie des sciences. Mais le Parlement le déclara coupable à la fois d'avoir composé les couplets et calomnié Saurin, et le condamna au bannissement à perpétuité.

Le poète s'était déjà exilé en Suisse, à Soleure. Là, il intéressa à sa cause l'ambassadeur de France, le comte du Luc, qui resta son défenseur convaincu, et à qui il a dédié une de ses plus belles odes, l'*Ode à la Fortune*. Le comte ayant quitté la Suisse pour représenter la France en Autriche,

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encor, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,

Rousseau le suivit à Vienne. Cependant une réaction se produisit en France en sa faveur, et le baron de Breteuil obtint son rappel : mais Rousseau refusa d'abord de rentrer sans une justification plus complète. Plus tard il devait solliciter lui-même un rappel qui ne lui fut pas accordé. Il rentra cependant à Paris, et l'autorité ferma les yeux ; mais, isolé et malade, il se rendit bientôt à Bruxelles où il mourut.

Jean-Baptiste Rousseau a passé de son temps pour un grand poète, un rival de Pindare, et sa haute réputation s'est maintenue jusqu'à l'apparition des premiers chefs-d'œuvre romantiques, qui d'ailleurs procédaient beaucoup de lui pour la forme. Aujourd'hui nous n'admirons plus guère que son habileté de styliste. Le lyrisme est absent de ses meilleures odes, qui sont froides et convenues, et il reste bien plus comme un bon versificateur que comme un vrai poète.

Ont de ces vérités perdu le souvenir ;
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez pas le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes ;
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

Ode tirée du cantique d'Ezéchias.

POUR UNE PERSONNE CONVALESCENTE

J'AI vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os ;
Le tombeau m'ouvre au passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour,
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir ;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours !
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours !

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi ;
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits ;
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors ;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps.

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments ;
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Maix ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
En vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Ode à M. le comte du Luc.

TEL que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure : arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets ;

Ou, tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants.

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux ;
Il s'étonne ; il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes Sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors ;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs, ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne ;
Apprenons toutefois que le Fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide.
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix :
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois !

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons,
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts ;

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux Enfers ces trois fières déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

« Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts ;
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

« Non ! jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum, ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

« C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux :
L'aimable Vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

« Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

« Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

« Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux ! »

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi ;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons ;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes,
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux mêmes suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre,
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse ;
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents ;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue ;
Vainement un mortel se plaint et le fatigue
De ses cris superflus ;
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants ;
Et que, s'il est mortel, son immortelle Gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour votre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains,
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse, en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés ;
Et, tantôt dans un bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'Immortalité.

Cantate de Circé.

SUR un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errants sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encore son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris.
Amour fatal ! Ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô cieux ! est-elle un crime
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats :
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais, bientôt de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt se consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres.
Les mânes effrayés quittent leurs monuments :
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements,
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts ! Amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

Château de Versailles. BUSTE PAR CAFFIERI

Ce n'est point par effort qu'on aime :
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même ;
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême ;
Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour,
L'Alcyon fuit devant Éole,
Éole le fuit à son tour.
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour.

Ode sur un commencement d'année.

L'ASTRE qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu l'an s'écouler ;
Celui-ci passera de même,
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit ; tout est, sans remède,
Aux lois du temps assujetti ;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain, par les murs qu'on achève
On tâche à s'immortaliser ;
La vanité qui les élève
Ne saurait les éterniser.

La même loi, partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un moment peut nous voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans les illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douteuses
Il immole des biens présents.

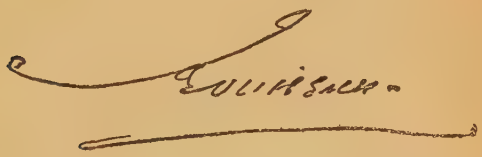
Insensés ! votre âme se livre
A de tumultueux projets ;
Vous mourrez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître ;
Ma vie est l'instant où je suis
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés
Sans les regretter, ni m'en plaindre :
Je vois ceux qui me sont laissés
Sans les désirer, ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance,
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
L'avenir peut ne jamais être :
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.



---

*CHAULIEU**

La Solitude de Fontenay.

DÉSERT, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude ;

(*) **CHAULIEU** (Guillaume AMFRYE, abbé DE), poète français, né en 1639 à Fontenay (Vexin normand), mort à Paris en 1720. Il s'attacha au grand prieur de Vendôme qui lui fit obtenir de nombreux bénéfices dont la somme s'élevait à trente mille livres de rente. Les vers de Chaulieu ont de la grâce, de l'enjouement et du naturel, mais ces qualités sont gâtées trop souvent par de la négligence. Ses contemporains l'appelaient « l'Anacréon du Temple ». Voltaire l'a surnommé *le premier des poètes négligés*. Louis XIV, qui n'aimait pas les abbés libertins, s'opposa rigoureusement à ce qu'il fût de l'Académie.

Quoi ! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté ;

Et, plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits !

C'est toi qui me rends à moi-même :
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux !

Puis, sur le soir, à nos musettes,
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon insolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt, au bout de la carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant, du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un plus doux et long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

ODES

Ode sur l'Amour-propre.

DÉMÊLONS tous les stratagèmes
De l'instinct qui nous guide tous ;
Mortels, nous nous aimons nous-mêmes,
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on se pique,
Ce n'est qu'un voile chimérique,
Dont l'amour-propre nous séduit :
Je le sers en voulant m'en plaindre ;
C'est lui qui m'engage à le peindre,
Et contre lui-même il m'instruit...

Vous, rares au siècle où nous sommes,
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'amour, les délices des hommes,
Vous flattez-vous de les aimer ?

(*) LAMOTTE-HOUDAR (Antoine HOUDAR DE LA MOTTE, connu sous le nom de), né et mort à Paris (1762-1731). Retiré à la Trappe après l'échec de sa farce des *Originaux* (1693), il en sortit bientôt pour composer des livrets d'opéra. Il acquit une véritable réputation avec son *Iliade en vers français et en douze chants*, précédée d'un *Discours sur Homère* (1714). Sous prétexte de rendre l'*Iliade* plus conforme à la morale, au bon goût, à la politesse du siècle, il en avait banni tout ce qui en fait la couleur et la poésie. D'ailleurs Lamotte-Houdar soutenait que le *vers* et les *figures*, qui constituent l'essentiel de la poésie, sont pour la pensée une gêne bien plus qu'un ornement. Selon lui, le vers conduit à mutiler et à obscurcir l'idée, au point que les poètes semblent avoir inventé « un art exprès pour se mettre hors d'état d'exprimer exactement ce qu'ils voudraient dire ». Bref il y a opposition entre la poésie et la raison, et il opte pour la dernière. Ces affirmations pro-

Des heureux qu'il vous plaît de faire
Vous attendez votre salaire ;
Vous voulez régner sur les cœurs ;
Votre avare magnificence
Par les faveurs qu'elle dispense
S'achète des admirateurs.

Ainsi leur intérêt sait prendre
Un dehors sensible, empressé :
Mais nous, ne croyons pas leur rendre
Un amour désintéressé.
Malgré leur attente déçue
L'orgueil d'une grâce reçue
Ne soutient qu'à regret le faix ;
Et par la plus tendre apparence
Notre ingrate reconnaissance
En veut à de nouveaux bienfaits.

En vain ce sévère stoïque,
Sous mille défauts abattu,
Se vante d'une âme héroïque,
Toute vouée à la vertu.
Ce n'est point la vertu qu'il aime ;
Mais son cœur ivre de lui-même
Voudrait usurper des autels ;
Et par sa sagesse frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Jusqu'où l'amour-propre s'égare !
Souvent, aveugle en son dessein,
Il nous arme d'un fer barbare
Qu'il tourne contre notre sein.

---

voquèrent de vives protestations : M^me^ Dacier, entre autres, défendit Homère avec violence dans ses *Causes de la corruption du goût*. Pourtant Lamotte-Houdar, encouragé par la duchesse du Maine, mit ses théories en pratique : il écrivit des tragédies en prose, des odes en prose. Ses *Œuvres* (1754) comprennent des tragédies (*les Macchabées*, 1722 ; *Romulus*, 1722 *Inès de Castro*, 1723 ; *Œdipe*, 1730) ; des *Odes* (1707) ; des *Fables* (1719) ; des tragédies lyriques, des comédies, des discours, etc.

Caton d'une âme plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

La Montre et le Cadran solaire.

UN jour la montre au cadran insultait,
Demandant quelle heure il était.
« Je n'en sais rien, dit le cadran solaire.
— Eh ! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus ?
— J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire :
Je ne sais rien que par Phébus.
— Attends-le donc, moi, je n'en ai que faire,
Dit la montre ; sans lui, je vais toujours mon train.
Tous les huit jours, un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Écoute, voilà l'heure ; elle sonne à l'instant :
Une, deux, trois, quatre. Il en est tout autant, »
Dit-elle. Mais tandis que la montre décide,
Phébus, de ses ardents regards
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts.
« Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t'en te faire remonter,
Tu te vantes sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge ;
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerais de suivre mon usage ;
Si je ne vois bien clair, je dis : « Je n'en sais rien. »
Je parle peu, mais je dis bien :
C'est le caractère du sage. »

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

BONJOUR, monsieur Scrupule.

CRISPIN *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savais bien qu'ayant fait votre testament
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.

(*) REGNARD (Jean-François), né à Paris en 1655, mort au château de Grillon, près de Dourdan, en 1709. Fils d'un riche bourgeois, il mena d'abord une vie aventureuse. Au retour de son second voyage en Italie, il fut pris, en compagnie d'une dame qu'il aimait et du mari de celle-ci, par un corsaire barbaresque, qui le conduisit captif à Alger (1678). Là, Regnard fut vendu à un certain Achmet-Talem, qui fit de lui son cuisinier et l'emmena à Constantinople. Racheté par sa famille, il regagna la France (1681) avec sa maîtresse, qu'il s'apprêtait à épouser lorsqu'elle retrouva son mari qu'elle croyait mort. Regnard a raconté cette aventure dans son roman *la Provençale*. Il reprit ses pérégrinations, visita la Flandre, la Hollande, la Suède et entreprit un voyage en Laponie avec de Corberon et de Fercourt. Les explorateurs s'arrêtèrent au mont Metavara, où ils gravèrent sur un rocher la fameuse inscription latine qui se termine par ce vers : *Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis* (Nous nous sommes arrêtés là seulement où nous a manqué le monde). Regnard

Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours, je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît ? Pour quoi, pour quelle affaire ?

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament ?

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GÉRONTE.

Eh ! parbleu, vous rêvez, monsieur : c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

---

parcourut ensuite l'Europe orientale, puis retourna se fixer à Paris, où il acheta une charge de trésorier de France. De 1688 à 1708, il écrivit pour le Théâtre-Italien un grand nombre de pièces pour la plupart oubliées. On ne se souvient aujourd'hui que du *Joueur* (1696), bonne comédie de caractère ; *le Distrait* (1697) ; *les Folies amoureuses* (1704) ; *les Ménechmes* (1705) ; *le Légataire universel* (1708), son chef-d'œuvre, suivi de *la Critique du Légataire*. Citons encore ses récits de voyage : *Voyage de Normandie, de Chaumont, de Flandre et de Hollande, de Danemark, de Suède, de Laponie* (le plus célèbre), *de Pologne, d'Allemagne*, et enfin ses poésies diverses assez médiocres, parmi lesquelles il faut retenir *le Tombeau de M. Despréaux*, satire contre Boileau.

Plein de verve dans la raillerie des ridicules, Regnard, malgré sa négligence et ses incorrections, est cependant de la bonne école comique, et Voltaire a pu dire de lui : « Qui ne se plaît avec Regnard n'est pas digne d'admirer Molière. »

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;
Vous nous l'avez dicté, plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme ?
Monsieur était présent, aussi bien que madame :
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire ?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel !

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GÉRONTE.

Éraste était présent ?

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Est-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah ! ne me parlez pas, monsieur, de testament ;
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place ;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Géronte.*

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait ;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament !

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;

Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil, auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fût vous : pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper ; mais c'était vous, ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'est plus véritable ; et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle, en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement ; et pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet ;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet :
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie... ?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte ?...

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit :
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
» Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,
» Étant en son bon sens, comme on a pu connaître
» Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître ;
» Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;
» Lequel, après avoir réfléchi mûrement
» Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre en entendant ces mots ?

LISETTE.

Hélas ! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous ; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considérant que rien ne reste en même état,
» Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat !...

LISETTE.

Intestat ! ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
» Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat !...

LISETTE.

Intestat !

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire :
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
» Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE.

De tout ce préambule, et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous ! moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes.

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites.
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
» Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs ! c'est une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez,
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je fais mon légataire unique, universel
» Éraste, mon neveu. »

ÉRASTE.

Se peut-il ?... Juste ciel !...

GÉRONTE.

Oui, je voulais nommer Éraste légataire.
A cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE.

Ah ! grands dieux !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Qui me sert de servante,
» Pour épouser Crispin en légitime nœud,
» Deux mille écus. »

CRISPIN, *à Géronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
(*A Lisette.*)
Parle donc...

LISETTE, *embrassant Géronte.*

Ah ! monsieur...

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire, cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

GÉRONTE.

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE.

Les maris, aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie?
(*Au notaire.*)
Il en est à tous prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour, enfin !
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE.

« A Crispin... »
(*Crispin se fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
» Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
» Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir...

GÉRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
» Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE.

Non, ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?
(*Au notaire.*)
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraste aurait chassé, s'il m'avait voulu croire !

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.

Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux, même après votre mort ?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches :
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !
(*Haut, à Géronte.*)
Vous les cherchez en vain : vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Eraste.*

Où sont-ils donc ? réponds.

ÉRASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre !

ÉRASTE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Oh ! je veux sur ce point
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

ÉLECTRE

Fureurs d'Oreste.

CLYTEMNESTRE, *blessée mortellement.*

DIEUX justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides.
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre, que bien plutôt forma quelque furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie !
Frappe encor, je respire, et j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir.
Achève, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mère !

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer ! N'affecte rien, cruel,
La douleur que tu feins te rend plus criminel.

(*) CRÉBILLON (Prosper JOLYOT DE), né à Dijon en 1674, mort en 1762. Il fit jouer neuf tragédies, les quatre premières avec un grand succès : *Idoménée* (1705) ; *Atrée et Thyeste* (1707) ; *Electre* (1709) ; *Rhadamiste et Zénobie* (1711), son chef-d'œuvre ; *Xerxès* (1714) ; *Sémiramis* (1717) ; *Pyrrhus* (1726) ; enfin, après être resté vingt-deux ans éloigné de la scène, *Catilina* (1748), et *le Triumvirat* (1754). Homme bizarre, insouciant, prodigue, désordonné dans sa vie, Crébillon n'en était pas moins modeste et bienveillant. Il fut de l'Académie en 1731. Il a été plutôt un grand dramaturge qu'un grand poète. Le ressort dramatique de toutes ses pièces est la terreur. De son temps, on l'opposait à Voltaire, qui s'en irritait et qui a écrit, non sans une secrète jalousie : « On m'ose préférer Crébillon le barbare. »

Triomphe, Agamemnon ; jouis de ta vengeance ;
Ton fils ne dément pas ton nom ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

ORESTE.

Frappez, dieux tout-puissants que ma fureur implore ;
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frappez ; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourments trop doux ?
Je vois ce qui retient un courroux légitime ;
Dieux, vous ne savez pas comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah ! mon frère, calmez cette aveugle fureur :
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste ?

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi que fais frémir mon aspect odieux,
Nature tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon père ;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?
Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O dieux ! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent.
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent,
Ma mère ! vois couler...

(*Il veut se tuer.*)

PALAMÈDE, *le désarmant.*

Ah ! seigneur !

ORESTE.

Laisse-moi :
Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi :
Votre cœur affamé de sang et de victimes
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
Grâce au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers :
Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante ;
Suivons le noir sentier que le sort me présente ;

Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ! mon aspect épouvante les ombres !
Que de gémissements ! que de cris douloureux !
« Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Egisthe ! Ah ! c'en est trop, il faut qu'à ma colère...
Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mère !
Quels regards ! Où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux !
Je ne souffre que trop ; monstre cruel, arrête :
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah ! ma mère, épargnez votre malheureux fils ;
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris ;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père ;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère ;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusque dans tes bras la barbare me suit !...
C'en est fait ! je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux ! les plus criminels seraient-ils plus punis ?

1711 *CRÉBILLON**
(V. p. 37.)

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE

La Mort de Rhadamiste.

PHARASMANE, *à Rhadamiste.*

MALHEUREUX, quel dessein te ramène en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

RHADAMISTE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE,

Quel trouble me saisit ?

RHADAMISTE.

Quoique ma mort approche,
Ne craignez pas, seigneur, un injuste reproche,
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puissent les justes dieux en être satisfaits !
Je ne méritais pas de jouir de la vie.
(*A Zénobie.*)
Sèche tes pleurs ; adieu, ma chère Zénobie :
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mithridate ! Ah ! quel sang ai-je donc répandu ?...

RHADAMISTE.

La soif que votre cœur avait de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux
Que j'ai cru qu'en effet j'étais connu de vous.

PHARASMANE

Pourquoi me le cacher ? Ah, père déplorable !

RHADAMISTE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable
Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immolait un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître,
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur !
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père !
Votre cœur s'attendrit ; je vois couler vos pleurs.
(*A Arsame.*)
Mon frère, approchez-vous ; embrassez-moi : je meurs.

Crébillon

LE GLORIEUX

LISIMON, *à Pasquin, valet.*

LE comte de Tufière est-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

(*Le comte se lève nonchalamment et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher comte !... Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbléu ! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on. Moi, je n'y laisse rien.

(*) DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT, dit), né à Tours en 1680, mort en 1754. Une comédie tirée d'une nouvelle de Cervantès, *le Curieux impertinent*, fonda sa réputation, d'abord en Suisse où elle vit le jour, puis en France, où la Comédie française la représenta en 1710. Dès lors Destouches, honoré de la protection des grands et de l'amitié de Voltaire, partagea son temps entre la diplomatie et les lettres. Il entra à l'Académie en 1753. Il écrivit vingt-sept pièces de théâtre, dont les principales sont : *le Médisant* (1715) ; *le Philosophe marié* (1727) ; *le Glorieux* (1732), qui est resté son chef-d'œuvre ; *l'Ambitieux* (1737) ; *le Dissipateur* (1753) ; etc.

Je suis impatient de vous verser rasade.
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade ?
A votre mine froide, à votre sombre accueil...

LE COMTE, *à Pasquin qui lui offre un siège.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas ; mais...

LISIMON.

Je vous excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi : car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon ;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie
Dès ce même moment pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela.

LE COMTE.

Non ; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien ! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors ;
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on se familiarise ;
Et ma maxime à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais ! vous le prenez haut. Écoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit :
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit ;
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran et changer de manière ;
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.

Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune ?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse : allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements ; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi ;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte.

Destouches

PANARD * 1733

Le Départ de l'Opéra-Comique.

J'AI vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier plus de cent fois : Aux armes !
Et ne point sortir de l'endroit.

(*) PANARD (Charles-François), né à Courville en 1674, mort à Paris en 1765. Panard a composé cinq comédies et treize opéras comiques, la plupart en collaboration avec Laffichard, Ponteau, Sticotti et Favart. Ses pièces eurent beaucoup de succès. Elles valent cependant presque uniquement par les couplets qu'il y a mêlés. Le premier il a fait entrer dans la chanson la satire gaie et bienveillante des mœurs.

J'ai vu Mars descendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts et subtils ;
J'ai vu la justice en balance
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le Soleil et la Lune
Qui faisaient des discours en l'air ;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Au doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif aux coups de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, du ténébreux empire,
Accourir avec un pétard
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser ;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu la vertu dans un temple,
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très ample,
Moraliser le genre humain.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Deux tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Trouvant trop peu de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers ;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très palpables
Se trémousser au bord du Styx ;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur ;
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

J'ai vu trotter d'un air ingambe
De grands démons à cheveux bruns ;
J'ai vu des morts friser la jambe
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

Dans les chaconnes et gavottes
J'ai vu des fleuves sautillants :
J'ai vu danser deux Matelotes,
Trois Jeux, six Plaisirs et deux Vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton, tout tremblant,
Mettre en cendres la terre entière,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des gens à l'agonie,
Qu'au lieu de mettre entre deux draps
Pour trépasser en compagnie
L'on amenait sous les deux bras.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre
Et rendre l'âme en *si mi la*.

Les Lois.

POUR contenir le cœur des hommes indociles
On a cru que les lois étaient de sûrs moyens ;
Mais ce sont, à mon gré, de belles inutiles,
Dont le moindre mortel évite les liens.
Imaginez-vous voir au milieu de la rue
Pour gêner les passants et les arrêter tous
Une longue chaîne tendue
Par deux anneaux très forts et scellés aux deux bouts.
Sitôt que les passants à cette chaîne arrivent,
Les obstacles par eux sont aisément vaincus :
Les petits par-dessous s'esquivent,
Et les grands sautent par-dessus.

La Discrétion.

QUAND vous méditez un projet,
Ne publiez point votre affaire :
On se repend toujours d'un langage indiscret,
Et presque jamais du mystère.
Le causeur dit tout ce qu'il sait ;
L'étourdi ce qu'il ne sait guère ;
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont fait ;
Et les sots, ce qu'ils veulent faire.

Le Camp de Philipsbourg.

Le 3 juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre,
Et, dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit et rit.

(*) VOLTAIRE (François-Marie Arouet. — Il prit à vingt-quatre ans le nom de Voltaire), né et mort à Paris (1694-1778). Après avoir fait ses études chez les jésuites, à Louis-le-Grand, il fréquenta la société du Temple et le salon de Ninon de Lenclos. qui lui légua deux mille francs pour acheter des livres. Mis à la Bastille en 1717 pour une satire qui lui était faussement attribuée, il y commença *la Henriade*, et y acheva sa première tragédie, *Œdipe* (1718). En 1722, il écrivit l'*Epître à Uranie*, profession de foi déiste. En décembre 1715, le chevalier de Rohan, pour se venger d'une épigramme, le fit bâtonner. Embastillé une seconde fois, il ne sortit de prison que pour aller en Angleterre. Son séjour de trois années dans ce pays exerça sur lui une grande influence. Il retourna en France en 1729.

Ici commence, dans la vie de Voltaire, une seconde période, qui va de son retour en France à son établissement aux Délices (1753). Il fait représenter successivement plusieurs tragédies, parmi lesquelles *Brutus* (1730), *Zaïre* (1732), *la Mort de César*, jouée au collège d'Harcourt. Entre autres ouvrages publiés durant cette période, signalons l'*Histoire de Charles XII* (1731) ; *le Temple du goût* (1733) ; *Remarques sur les pensées de Pascal* (1734) ; et, la même année, *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*. Ces *Lettres* furent brûlées par arrêt du Parlement et mirent en péril la liberté de leur auteur. Il alla auprès de Mme du Châtelet, à Cirey, s'occupant de mathématiques et de physique et écrivant les tragédies d'*Alzire* (1736), de *Mahomet* (1742), de *Mérope* (1743) ; *le Mondain*, où il fait l'éloge du luxe, considéré comme un instrument du progrès social ; *les Discours en vers sur l'homme* (1738), qui opposent aux dogmes catholiques une religion et une morale rationnelles. En 1745, il retourne à Paris, écrit *le Poème de Fontenoy* et, pendant quelque temps, jouit des faveurs de la cour. L'année suivante, il est élu à l'Académie française. En 1747, il se fixe à Sceaux, chez la duchesse du Maine, puis fait un court séjour à Nancy. Ses premiers contes philosophiques, *Zadig* et

a ferney 6 xbre 1761
partira quand pourra

Disposez ordonnez ; je pars avec douleur de ferney ou j'ay bati un très joli théatre, pour aller sur le territoire damné de genève qui a déclaré la guerre aux théatres ne trouvez vous pas qu'il faudrait brûler cette ville ? en attendant que dieu fasse justice de ces hérétiques, ennemis de corneille et du pape, je ferai transcrire l'œuvre des six jours tel qu'il est je n'y veux rien changer je veux devoir les changements a vos conseils, et sur tout a l'impression que cela fera sur le cœur de madame de chauvelin

. . . . . .

je persiste fermement dans l'opinion ou je suis que dieu nous a créés et mis au monde pour nous amuser. que tout le reste est plat ou horrible. je supplie votre excellence de vouloir bien dire a monsieur gasvalde, combien je l'estime, j'ose dire même combien je l'aime

recevez mes très tendres respects

Voltaire

Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour :
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange et de lauriers,

Micromégas, paraissent alors. Revenu à Paris en 1749, il y reçoit de la cour un peu bienveillant accueil. En 1750, il part pour Berlin, où Frédéric II l'appelait depuis longtemps. C'est là qu'il fit paraître le *Siècle de Louis XIV* (1751). Le roi et le philosophe ne tardèrent pas à se brouiller. Voltaire quitta la Prusse (1753), et, préoccupé de son indépendance ou même de sa sûreté personnelle, il alla s'établir aux Délices (1755), puis au château de Ferney, sur la frontière de la Suisse.

Les vingt-trois années qu'il y passa ne sont pas les moins fécondes de sa carrière. C'est dans cette période que parurent, entre autres ouvrages, les poèmes : *le Désastre de Lisbonne* et *la Loi naturelle* (1756), *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), *Dictionnaire philosophique* (1764) ; les romans : *Candide* (1759), *l'Ingénu*, *la Princesse de Babylone* ; plusieurs tragédies, dont la plus connue est *Tancrède* (1760), enfin des poèmes de divers genres, et une multitude de traités, de mémoires, de pamphlets, d'œuvres de propagande, etc. Devenu le patriarche de Ferney, Voltaire n'exerce pas seulement une sorte de souveraineté littéraire, mais encore il règne en maître sur l'opinion publique. A lui s'adressent tous ceux qui souffrent de l'intolérance, du fanatisme, des iniquités sociales : il est le défenseur de Calas, de Sirven, de La Barre, des serfs du mont Jura, de Lally-Tollendal ; il consacre aux opprimés qu'il défend une activité que ni les maladies ni l'extrême vieillesse ne peuvent affaiblir.

En 1778, il fait un voyage à Paris, où doit se jouer sa tragédie d'*Irène*. Reçu en triomphe, il voit son buste couronné sur la scène au milieu des acclamations. La fatigue et l'émotion hâtèrent sa fin ; il mourut paisiblement quelques jours après. Ses restes, ensevelis clandestinement dans l'abbaye de Sallières, furent, en 1791, portés au Panthéon.

Comme poète (pour le prosateur, V. *Anthologie*, Prose, XVIII^e^ siècle), Voltaire a singulièrement vieilli. Si *la Henriade* eut un succès immense et fut trouvée égale à l'*Enéide* et supérieure à l'*Iliade*, elle ne nous apparaît plus aujourd'hui que comme un mauvais poème, faussement épique et artificiel. Ses tragédies même, que La Harpe et Marmontel louaient comme unissant la vigueur cornélienne à la tendresse racinienne, restent, en dépit du pathétique de *Mérope* et de *Zaïre*, factices et superficielles. Les vers surtout en sont mauvais, sans originalité, pleins de chevilles, de périphrases, de clichés. Où Voltaire est resté personnel et charmant, c'est dans la poésie légère, dans la satire et dans l'épigramme. Certaines stances, celles *A la Marquise du Châtelet*, celles *A Madame Lullin*, ont une pointe de mélancolie qui n'est habituelle ni au siècle ni à l'auteur et qui annonce presque les romantiques.

VOLTAIRE A L'AGE DE 24 ANS

Musée Carnavalet.

PEINT PAR LARGILLIÈRE, POUR Mlle DE LIVRY, ACTRICE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Et pleins d'honneur et de folie ;
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge et la victoire,
En chantant quelques airs à boire
Dont ils répètent le refrain.
O nation brillante et vaine !
Illustres fous, peuple charmant,
Que la Gloire à son char entraîne,
Il est beau d'affronter gaiement
Le trépas et le prince Eugène.

1734 GRESSET *

VERT-VERT

Dédicace à l'Abbesse D***.

VOUS, près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard et règnent sans fierté ;
Vous dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères

(*) GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), né et mort à Amiens (1709-1777). Elevé chez les jésuites, il entra comme novice dans leur ordre à Paris en 1726, puis professa dans leurs collèges : à Moulins (1728), Tours (1729), Rouen (1733). Après un premier recueil de poésies (1731), il publie, en 1734, *Vert-Vert, histoire d'un perroquet de Nevers, le Carême impromptu* et *le Lutrin vivant*, contes en vers. Etant allé, la même année, à Paris, pour étudier la théologie, il donne son épître de la *Chartreuse*, où il décrit sa cellule du collège Louis-le-Grand, et qu'il compléta par la pièce des *Ombres*. La malice de ses vers le fit reléguer à la Flèche. Bientôt il dut quitter l'ordre (1755). A Paris, il devint le protégé des Chauvelin et le commensal de l'hôtel de

Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accents ;
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On aurait pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs :
On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux ;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !

Chaulnes ; de cette époque datent ses épîtres : *A ma Muse ; Au comte de Tressan ; Au P. Bougeant ; A ma sœur ; Sur ma convalescence*. Frédéric II l'appela deux fois en Prusse (1736-1740), mais Gresset accepta seulement de faire partie de l'Académie de Berlin. De 1741 date *l'Abbaye*, épître-pamphlet contre les moines. L'apogée de son talent est marquée par la comédie du *Méchant* (1747). Elu à l'Académie française en 1748, il retourna, en 1749, se fixer à Amiens et s'y maria. Il y organisa, en 1750, l'Académie des sciences, des belles-lettres et des arts. Dès lors il revint tout à fait à la religion.

Gresset, dit Sainte-Beuve, « n'a fait de sa vie que deux choses qui se puissent relire avec un vif plaisir et qui s'attachent à son nom : *Vert-Vert* à son moment le plus vif, *le Méchant* à son moment le plus mûr. » Sa verve spirituelle et élégante, que rehausse un point de malice, fait de lui un des petits poètes les plus aimables du XVIII^e siècle.

Si, trop sincère, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits.
Votre raison, exempte de faiblesses,
Sait vous sauver des fades petitesses ;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la Vertu se montrait aux mortels,
Ce ne serait ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.
Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très rarement en devient-on meilleur :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les héros des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

La Chartreuse.

SUR cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments ;

Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs
Avec un air de conséquence
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux :
Là, du haut d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard ;
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas ;
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée

A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma Chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.

Je n'outre rien ; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets ;
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siège
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps
Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.

DISCOURS SUR L'HOMME

De la Liberté.

DANS le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux :
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Éclairer d'un mondain l'âme simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux
Qui, dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux,
Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
« Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant :
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant ;

Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime ;
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit ;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté que seraient donc nos âmes ?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.
« Comment, sans liberté, serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser,
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur,
Dira : « Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur ;
« Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
« Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole. »
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Serait l'auteur du trouble et le dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable. »
J'étais à ce discours tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
« Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?

Il le suit, il s'égare ; et, toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ? »
L'esprit consolateur à ces mots répondit :
« Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devrait-il immuable, infinie,
Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un dieu.
Quoi ! dans cet océan cet atome qui nage
Dira : « L'immensité doit être mon partage ? »
Non ; tout est faible en toi, changeant et limité,
Ta force, ton esprit, tes talents, ta beauté,
La nature en tout sens a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie ;
On te voit revenir des portes de la mort
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies,
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage) ;
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin :

Entends comme il consulte, approuve ou délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils et le veut corriger.
Il le croyait donc libre ? Oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système ;
Il mentait à son cœur en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer :
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave ;
Il agit comme libre et parle comme esclave.
« Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;
Ferme en tes sentiments et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur ;
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère :
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui. »
Ainsi parlait la voix de ce sage suprême.
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même :
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux ;
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière :
Étranges questions, qui confondent souvent
Le profond S'Gravesande et le subtil Mairan,
Et qu'expliquait en vain dans ses doctes chimères
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais déjà, s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre.
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés :
Il m'a dit : « Sois heureux ! » il m'en a dit assez.

LA MÉTROMANIE

M. BALIVEAU.

VOILA donc ce que fait mon neveu dans Paris ?
Qu'a produit un séjour de si longue durée ?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée ?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?
Dans quelle compagnie, dans quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience,
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions qu'en vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.

(*) PIRON (Alexis), né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773. D'abord avocat, il dut renoncer au barreau à cause d'une ode dont s'indigna tout Dijon. Il vécut alors du métier de copiste, multipliant les épigrammes contre les habitants de Beaune. Ses bons mots lui firent perdre sa place en 1719. Il se rendit à Paris, où il végétait, quand le directeur d'un théâtre forain, Francisque, lui procura tout d'un coup la célébrité. La Comédie française, forte de son privilège, venait d'interdire le dialogue aux forains et de les réduire aux monologues. En deux jours, Piron écrivit pour Francisque un ingénieux et piquant monologue en trois actes, *Arlequin-Deucalion* (1722). Il donna dix-huit ouvrages au théâtre de la Foire, notamment l'extraordinaire opéra-comique de l'*Endriague* (1723), dont le principal personnage est un monstre, et dont les acteurs s'appellent Caudaguliventer, Elfriderigelpot, Espadavantavellados, mais dont la musique était de Rameau. Piron ne trouva pas le même succès quand il travailla pour la Comédie française. Le souvenir d'une seule de ses tragédies, *Gustave Wasa* (1733), s'est conservé, parce que Voltaire y a pris une scène de sa *Mérope*, et une seule de ses comédies, *la Métromanie* (1738), dont il est lui-même le héros, est demeurée au répertoire. En 1753, en dépit de ses épigrammes, Piron fut élu à l'Académie française. Louis XV refusa de ratifier l'élection de Piron. Celui-ci s'en consola en rimant par avance son épitaphe sous forme d'épigramme :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin ! tu te prévaux du contretemps maudit...

DAMIS, *l'interrompant.*

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit :
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité,
Et l'on ne connaît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade :
Je suis un fils...

(*M. Baliveau rit.*)

M. BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri : me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Eh ! oui, bourreau ! tu m'as nommé !
Je n'ai que trop, pour toi, des entrailles de père ;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu ? qu'ont servi tous mes soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance ;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la Nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh ! malheureux, crois-moi, fuis ce terroir ingrat :
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise,
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau ?

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru !
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme :
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune :
J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger :
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit !

La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes ;
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'est en fait ! pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour lois la vérité,
Et pour juge mon siècle et la postérité !...
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rend illustre :
On m'ignore : et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! Hé, dis-moi, misérable !
A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête ;
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant,
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies :
Tu m'avoûras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

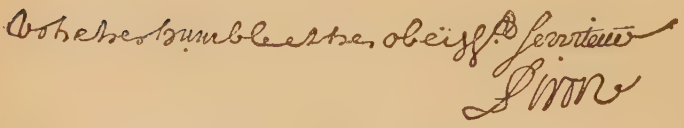
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense ;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance ;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux...
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi ;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

ÉPIGRAMMES

CE bavard né dans le pays du cidre
Peut, je le sais, me chicaner cent ans :
Le mieux d'abord serait d'étouffer l'hydre,
Et je le puis. Vous seriez tous contents.
Mais m'en jouir est le but où je tends.
Satisfaisant d'un seul coup votre envie,
Je m'ôterais un des beaux passe-temps
Qu'un bon railleur puisse avoir en sa vie.

Contre Voltaire.

SON enseigne est à l'*Encyclopédie.*
Que vous plaît-il ? de l'anglais, du toscan ?
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie ?
Poème épique, histoire, ode ou roman ?
Parlez ! C'est fait. Vous lui donnez un an ?
Vous l'insultez !... En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout. Peste ! voici merveilles !
Et la besogne est-elle bonne ?... Oh ! non.



Ode sur la mort de J.-B. Rousseau.

QUAND le fameux chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent ;
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée !...
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil ;

(*) POMPIGNAN (Jean-Jacques Le Franc, marquis de), né à Montauban en 1709, mort à Pompignan en 1784. Il fit ses études à Paris, devint avocat général, puis, en 1745, premier président à la cour des aides de sa ville natale. Il finit par résigner ses fonctions judiciaires pour se consacrer aux lettres. Il n'y avait réussi que fort imparfaitement avec sa tragédie de *Didon* (1734) et son *Voyage de Languedoc et de Provence*, quand il donna, en 1751, une traduction des psaumes de David, et, en 1755, une traduction des prophéties et des cantiques. C'est de ces poèmes sacrés que Voltaire disait : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche.* Dédain assez injustifié ; car Pompignan avait appris l'hébreu, et, traduisant les psaumes sur le texte même, il en a rendu parfois avec une heureuse fidélité les expressions originales et les images éclatantes.

En 1759, Pompignan fut élu par l'unanimité des suffrages à l'Académie française ; mais son discours de réception fit scandale : il y attaqua vivement les doctrines philosophiques du siècle, et s'attira les épigrammes et les injures des philosophes et de Voltaire, qui rima contre lui une mordante satire, *la Vanité*. Il s'était retiré dans ses terres, composant de nouvelles *Odes chrétiennes et philosophiques* (1771), traduisant les tragédies d'Eschyle (1770) et les *Géorgiques* (1784), quand la gloire vint le trouver tout à coup avec son *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*, qui désarma Voltaire lui-même et dont la dernière strophe est restée justement célèbre.

Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source ?
Quelles épines, dans sa course,
Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis, quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé :
Il se relève ; je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
En les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme ;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus :
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.

Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expira : le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Lefranc

1742 LOUIS RACINE *.

LA RELIGION

Dieu créateur.

OUI, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez !

(*) RACINE (Louis), fils du grand Racine, né et mort à Paris (1692-1763). Il n'avait que sept ans à la mort de son père et manifesta de bonne heure l'intention de faire des vers, malgré les remontrances de Boileau, qui lui disait que jamais fils de grand poète ne fut grand poète lui-même. Reçu avocat, il renonça au barreau et se retira quelque temps à l'Oratoire. C'est

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur et que de majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans les champs il sème la poussière.

Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours ;
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords ;
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La Nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême ;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie : « Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est Celui dont la main posa mes fondements.

---

là qu'il composa son premier ouvrage, le poème religieux de *la Grâce* (1720). A partir de 1722, il fit une carrière dans l'administration des finances et prit, en 1746, sa retraite de directeur des gabelles à Soissons. Ses dernières années furent attristées par la mort de son fils unique, qui périt à Cadix dans le ras de marée occasionné par le tremblement de terre de 1755. La poésie de Louis Racine est estimable, mais froide. Outre son poème de *la Grâce*, il a composé un grand poème de *la Religion* (1742), qui est son œuvre la plus importante ; des *Odes* (son *Ode sur l'harmonie* fut longtemps réputée) ; des *Épîtres en vers ;* des *Réflexions sur la poésie* (1742). Il a laissé aussi de précieux *Mémoires sur la vie de Jean Racine* et une traduction du *Paradis perdu*, de Milton.

Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein. »

Racine

1744 *BERNIS**

L'Amour et les Nymphes.

AUPRÈS d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormait sur un lit de roseaux.

Les Naïades, sans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

(*) BERNIS (François-Joachim DE PIERRES DE), né à Saint-Marcel en Vivarais en 1715, mort à Rome en 1794. D'une famille noble ruinée, il fit, par la protection de Fleury, de brillantes études au collège Louis-le-Grand et à Saint-Sulpice. Mais, n'ayant pu obtenir aucun bénéfice, il dut vivre pendant dix-sept ans à l'hôtel du baron de Montmorency, son parent, très recherché des salons, et si vanté que l'Académie française l'accueillit dans son sein à l'âge de vingt-neuf ans (1744). Ses petits vers et ce qu'on appelait ses « bouquets poétiques » lui avaient valu le surnom de « Babet la Bouquetière » et la protection de quelques grandes dames. Il sut plaire à Mme de Pompadour et obtint d'elle un logement aux Tuileries, avec 1.500 livres de pension. Ambassadeur à

« Ma sœur, que sa bouche est vermeille ! »
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux ;
Les Nymphes, bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles,
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

« Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Venise (1751), il se signala par un certain talent d'observation ; revenu à Versailles, il fut fait conseiller d'Etat (1755) et il allait passer à l'ambassade d'Espagne, quand on eut besoin d'un homme de confiance pour négocier l'alliance autrichienne avec Stahremberg. Il conclut le premier traité de Versailles (1er mai 1756) et témoigna, comme ministre, assez de clairvoyance. On le fit cardinal, et ce fut le signal de sa disgrâce (1758). Nommé archevêque d'Albi (1764), il résida dans son diocèse, et s'y montra bon administrateur. Ambassadeur à Rome (1769), il obtint de Clément XIV la suppression des jésuites (1773), et se rendit populaire par sa large hospitalité. Ayant refusé, en 1791, de prêter serment à la constitution civile du clergé, il se vit destitué, et termina sa vie dans une extrême pauvreté, en butte à la haine des émigrés comme à celle des révolutionnaires.

Bernis fut un ministre intelligent et éclairé, et c'est seulement sur la foi de ses petits vers qu'on s'est obstiné à le prendre pour un homme frivole.

— Nourrissez plutôt, sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurais les éteindre. »

1747 *VOLTAIRE**

(V. p. 48 et 56.)

Stances à Madame du Châtelet.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements :
Nous ne vivons que deux moments ;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

---

*GENTIL-BERNARD** 1750

La Rose.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

(*) GENTIL-BERNARD (Pierre-Auguste BERNARD, dit), né à Grenoble en 1708, mort à Choisy-le-Roy en 1775. Elève des jésuites à Lyon, puis clerc de procureur à Paris, secrétaire du maréchal de Coigny en Italie, il se fit connaître, vers 1736, par de petits vers insérés dans l'*Almanach des Muses* et colportés dans les salons de Paris. Voltaire se fit légèrement le héraut de cette gloire peu méritée, et pendant trente-cinq ans environ Gentil-Bernard passa en France pour un grand poète. Tous ces bonheurs eurent une fin lamentable : le gourmand et voluptueux poète fut frappé d'imbécillité et de folie ; il traîna quatre ans avant de mourir, sa gloire surfaite était morte avant lui. On lui doit *l'Art d'aimer* (1775) et le livret de l'opéra de *Castor et Pollux* (musique de Ramea).

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi,
Rose, tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher ;
Éclate à ses yeux sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

POÉSIES FUGITIVES

A mon habit.

AH ! mon habit ! que je vous remercie !
Que je valus hier, grâce à votre valeur !
Je me connais, et, plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois que mon tailleur,
Par une secrète magie,
A caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire ;

(*) SEDAINE (Michel-Jean), né et mort à Paris (1719-1797). Après la mort de son père et, pour soutenir les siens, il prit le métier de tailleur de pierre. Il consacrait ses loisirs à l'étude. Son patron, l'architecte Buron, l'associa à ses travaux. Sedaine devait reconnaître ses bienfaits en instruisant son petit-fils, qui fut le peintre David. Il commença par composer des chansons, des épîtres, des poèmes. En 1756, il donna à l'Opéra-Comique *le Diable à quatre* (avec Philidor), puis, avec le même compositeur, *Blaise le Savetier* (1759). Devenu le collaborateur habituel de Monsigny, il écrivit pour lui le livret de *Rose et Colas* (1754), qui fut un triomphe à la fois pour le musicien et pour le littérateur. Mais les véritables chefs-d'œuvre de Sedaine sont les deux pièces qu'il présenta à la Comédie française, et qui sont demeurées au répertoire : *le Philosophe sans le savoir* (1765) et la *Gageure imprévue* (1768). Pour l'Opéra-Comique, il écrivait encore *le Déserteur* (1769, musique de Monsigny), et *Richard Cœur de Lion* (1784, musique de Grétry), et pour l'Opéra, les livrets d'*Aline, reine de Golconde* (1766, avec Monsigny), et d'*Amphitryon* (1788, avec Grétry). Ecrivain moral, personnel et sincère, Sedaine a laissé, avec *le Philosophe sans le savoir*, un type de drame bourgeois tel que le rêvait Diderot et le premier modèle de la comédie sérieuse.

Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
On applaudit à tout : j'avais tant de génie !
Ah ! mon habit ! que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !

Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilège
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'auraient obtenu de ma vie,
Votre respect seul me l'attira.
Ah ! mon habit ! que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !

Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
Autréfois suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais* ;
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais ;
Un rien aurait pu me confondre ;
Un regard, tout m'était fatal ;
Je ne parlais que pour répondre ;
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
Je me mouchais presqu'au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau ;
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit ;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?

Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de nos rois !
Dans la Hollande il est une autre loi ;
En vain, j'étalerais ce galon qu'on renomme ;
En vain j'exalterais sa valeur, son débit.
Ici l'habit fait valoir l'homme ;
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit :
On le juge sur son écorce.

*VOLTAIRE**

1758

(V. p. 43, 56 et 71.)

Le Pauvre Diable.

« QUEL parti prendre ? où suis-je et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct ; bien savoir ce qu'on aime ;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A disparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc Broglie osez suivre les pas :
Sage en projets et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats :

Il va venger les malheurs de la France.
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur ;
Mille rivaux briguaient la préférence :
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en présente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francs-comtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Cremille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien ! la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes :
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vite achetez un emploi de Caton,
Allez juger. Etes-vous riche ? Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait. Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant :
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.
— Hélas ! monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.

Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau,
J'y vais descendre ; oui, j'y cours. Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivants.
Tu crois trouver le repos ; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpents ;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où la capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison ;
Et les enfants de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
« Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître ;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît ; son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché ;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval : un Pecquet, un Pléneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
— Quelle était donc cette vie ? Un enfer,

Un piège affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchants auteurs ;
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière,
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse ;
D'après Chaulieu, je vantais la mollesse.
« Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope
(C'était le jour que l'on donnait *Mérope*),
Seul dans un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
Cet animal se nommait Jean Fréron.
« J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon :
Je m'engageai, sous l'espoir d un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde raideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire ;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,

Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
« Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
« M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la *Didon* qui fut de Métastase ;
Je lui contai tous les tours du croquant :
« Mon cher pays, secourez-moi, lui-dis-je,
« Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
« — De ce bourbier vos pas seront tirés,
« Dit Pompignan ; votre dur cas me touche :
« Tenez, prenez mes cantiques sacrés ;
« Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
« Avec le temps un jour vous les vendrez :
« Plus acceptez mon chef-d'œuvre tragique
« De *Zoraïd ;* la scène est en Afrique :
« A la Clairon vous le présenterez ;
« C'est un trésor : allez et prospérez. »
« Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Dumesnil rabattit mon orgueil !
La Dangeville est plaisante et moqueuse :
Elle riait ; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait ;
Et, renvoyé penaud par la cohue,

J'allai gronder et pleurer dans la rue.
« De vers, de prose, et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café ;
Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège ;
Gresset dévot ; longtemps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction ?
— Il me donna les conseils les plus sages.
« Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
« Faites des vers moraux contre l'amour ;
« Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »
« Je crois mon homme, et je vais à Versaille :
Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
« L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser :
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

« L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du sieur de La Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
« — Eh bien ! mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie ;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?
— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
J'y fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place ;
On me porta dans un logis voisin,
Près d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis, quel est-il ?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai longtemps inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes,
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.

Leurs hurlements en sursaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut : le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
« Et c'est le lot des trois quarts des humains ;
« Mais notre sort est toujours dans nos mains.
« Je me suis fait auteur, disant la messe,
« Persécuteur, délateur, espion ;
« Chez les dévots je forme des cabales ;
« Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
« Pour les combattre et pour me faire un nom,
« Pieusement semant la zizanie
« Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
« Imite-moi, mon art est assez bon ;
« Suis, comme loi, les méchants à la piste ;
« Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
« Au géomètre ; et surtout prouve bien
« Qu'un bel esprit ne peut être chrétien.
« Du rigorisme embouche la trompette ;
« Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
« A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion,
Je m'esquivai de l'antre de mégère.
— C'est fort bien fait ; si ta tête est légère,
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon destin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,

Ainsi qu'ont fait au fond de la rivière
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
« O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat, malgré lui, m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
« Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse ; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillants emplois,
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire ;
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agréments divers,
On me propose un très bon mariage ;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs
Que Belzébuth fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique
Que de l'Église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du Palais-Royal.
« Avec éclat j'entretins donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux ;
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait sur sa voiture !

Un petit peigne orné de diamants
De son chignon surmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtements ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche, et ferme autant qu'égale,
S'embellissait dans les eaux du jasmin.
A son souper, un surtout de Germain
En trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général.
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
« Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de Mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie ;
J'estime plus celle qui, dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin,
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham et ses vils compagnons
Sont une espèce encor plus odieuse...
— Ecoute, il faut avoir un poste honnête,
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conseiller,

Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier :
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
— Oui-da, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire ; et, de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte ;
Va dans ta loge ; et surtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître,
En bon portier ; mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux.

VOLTAIRE 1760

(V. p. 48, 56, 71 et 76.)

La Vanité.

« QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures ;
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué !
— Ah ! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué !
Des plaisants de Paris j'ai senti la malice ;
Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre :
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir ; en un mot, les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reste chez toi, bonhomme.
— Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme.

Les *Quand*, les *Qui*, les *Quoi*, pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques,
Et ma prose aux Quarante ! Un tel renversement
D'un Etat policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaisants réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais parler au roi. »
Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passants.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidèle copiste,
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore ;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans son collège est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village ;
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit, dans son cercle étroit, chez les siens bienvenu,
Etre approuvé du moins de ses graves confrères ;
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur ? on voudra te siffler.

Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaisir, doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel (et surtout dans notre âge)
Qui se fait singulier pour être un personnage !
Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :
Ci-gît qui ne fut rien. Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands dieux ! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé.
Avec sa ville altière a péri dispersé ;
César n'a point d'asile où son ombre repose ;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

EPIGRAMMES

Sur Le Franc de Pompignan.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

Sur Jean Fréron.

L'AUTRE jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

A Grétry.

LA cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles.
Hélas ! les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

A un bavard.

IL faudrait penser pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

MADRIGAUX

A la Camargo.

AH ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

A Madame de Boufflers.

VOS yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle :
Vous êtes simple et naturelle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

Ode sur le Temps.

LE compas d'Uranie a mesuré l'espace,
O Temps, être inconnu que l'âme seule embrasse,
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos tout à coup les portes s'ébranlèrent ;
Des soleils allumés les feux étincelèrent ;
Tu naquis ; l'Éternel te prescrivit ta loi.
Il dit au mouvement : « Du Temps sois la mesure. »
Il dit à la nature :
« Le Temps sera pour vous, l'Éternité pour moi. »

Dieu, telle est ton essence ; oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages,

(*) THOMAS (Antoine-Léonard), né à Clermont-Ferrand en 1732, mort en 1785 au château d'Oullins, près de Lyon. Il fut surtout célèbre à son époque par l'éloge des grands hommes : d'Agueseau, le maréchal de Saxe, Duguay-Trouin, Sully, Descartes, et il mit le comble à sa réputation en publiant un *Essai sur les Eloges* (1773), sorte d'histoire générale de l'éloquence.

Comme poète, on lui doit des *Epîtres*, des *Odes*, un opéra : *Anphion*, qui fut joué en 1767, et un poème sur *Junonville*. On ne se souvient guère que de son *Ode sur le Temps*, dont Lamartine a retenu, dans *le Lac*, le premier hémistiche de la dernière strophe.

Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain contre le Temps je cherche une barrière ;
Son vol impétueux me presse et me poursuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue
Et mon âme éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images.
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages ;
Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées ;
Partout les pas du Temps empreints sur l'Univers.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance.
Mais tandis que sa main dans la nuit du silence
Du fragile univers sape les fondements,
Sur des ailes de feu loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le Temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler ; hâtez-vous de paraître :
Au moment où je suis venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée
D'une marche assurée :
J'enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux par degrés verra tarir la source,
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que des rochers qui du haut des montagnes
Roulent sur les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire ;
Et dans cet océan où tout va se détruire,

Le Temps s'engloutira, comme un faible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites,
C'est ainsi que du Temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi seul, tu le connais, tu lui diras d'éclore :
Mais l'univers l'ignore ;
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Quand l'airain frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce signal terrible épouvante vos sens.
A ce bruit, tout à coup, mon âme se réveille,
Elle prête l'oreille
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre,
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau !
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connaître,
L'homme appelle la mort et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance ;
L'autre engage à prix d'or sa vénale existence ;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du Temps qui l'importune ;
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur insensée.
L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée.
C'est elle qui pour vous doit mesurer le Temps !
Cultivez la sagesse ; apprennez l'art suprême
De vivre avec soi-même ;
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants.

Si je devais un jour pour de viles richesses
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses,

Si mon cœur par mes sens devait être amolli :
O Temps ! je te dirais : « Préviens ma dernière heure,
Hâte-toi que je meure ;
J'aime mieux n'être pas que de vivre avili. »

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes ;
Si je peux d'un ami soulager les douleurs ;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs ;

O Temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse ;
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour !
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Votre très humble
et très obéissant serviteur
Thomas

1768 *RULHIÈRE**

LES DISPUTES

VINGT têtes, vingt avis ; nouvel an, nouveau goût ;
Autre ville, autres mœurs, tout change ou détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense ;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.

(*) RULHIÈRE (Claude-Carloman DE), né à Bondy, près Paris, en 1735, mort dans cette ville en 1791. Il servit d'abord dans les gendarmes de la garde, et fut pendant deux ans aide de camp du maréchal de Richelieu. Il noua aussi d'excellentes relations avec la fille de ce dernier, la comtesse d'Egmont. Secrétaire du baron de Breteuil, ambassadeur à Saint-Pétersbourg,

Mais ne dispute point : les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs ; mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Qu'y voyons-nous ? les forts et les travers des hommes.
Ici, c'est un synode, et là, c'est un divan.
Nous verrons le mufti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabbins et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés.
Etes-vous disputeurs, mes amis, voyagez.
Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre ;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre ;
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen,
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen ;
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice,
Et que dans le parterre un poète envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux.
Tel est le cœur humain ; mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?

---

il fut témoin de la révolution qui renversa Pierre III du trône de Russie, et il écrivit à son retour, sur le désir de la comtesse d'Egmont, l'*Histoire de la révolution de Russie*, qui circula en manuscrit. Catherine II fit tous ses efforts pour faire supprimer ce manuscrit, mais Rulhière, malgré des offres séduisantes, refusa de s'en dessaisir. En même temps il composait des poésies, des contes, des épîtres dont la plus célèbre est celle des *Disputes*, que Voltaire inséra dans son *Dictionnaire philosophique*. Il quitta l'armée en 1765 et entra au service du comte de Provence, qui l'autorisa à puiser dans les archives pour écrire l'*Histoire de l'anarchie polonaise*, qu'il devait pourtant laisser inachevée. Il fut ensuite employé au ministère des affaires étrangères. Sur la demande de Breteuil, il composa aussi les *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes et sur l'état des protestants en France depuis le commencement du règne de Louis XIV* (1788). Il avait été élu membre de l'Académie française en 1787.

Je hais surtout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode,
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit ;
Un peu musiciens, philosophes, poètes,
Et grands hommes d'État formés par les gazettes ;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Broglie sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant sans répondre jamais !
Je ne céderais pas au prix d'une couronne...
Je sens... Le sentiment ne consulte personne
Et le roi serait là... Je verrais là le feu...
Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ?

C'est bien dit ; mais pourquoi cette morale austère ?
Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinet lequel fait mieux les vers.
Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe ! il vous citait ses lettres de l'armée,
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite,
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait en l'écoutant un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie,
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir ; »

Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
En un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit ;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre !

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre,
L'enthymème serré, les dilemmes pressants,
Poignards à double lame et frappant en deux sens,
Et le grand syllogisme en forme régulière,
Et le sophisme, vain de sa fausse lumière ;
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs ;
De pauvres Hibernois, complaisants disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'arguments et de messes ;
Et l'honnête public qui, même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles !
Mais tous les arguments sont-ils faux ou frivoles ?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et tout nu quelquefois argumentait aux bains.
Était-ce dans un siège une folle manie ?
La contrariété fait sortir le génie,
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque repartie
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.
C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici :
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci,
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche.
Ce mot : j'ai tort, le mot nous écorche la bouche.
On s'aigrit, on s'irrite, et c'est battre le vent :
Chacun dans son avis demeure comme avant.

C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et le plus grand des torts, c'est d'avoir trop raison.

Autrefois la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent longtemps connues,
Elles régnaient en sœurs ; mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel et l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne sur tous les âges.
Son temple est dans les airs porté sur les nuages ;
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de son trône, et, tenant dans leurs mains
Mille riens, enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En bulles de savon sont épars dans les airs ;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple et la déesse.
Elle fuit et revient. Elle place un mortel
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres ;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante et dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de Brionne,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or fut souvent adoré.
Ainsi l'opinion, changeante et vagabonde,
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi, dans l'univers, ses magiques effets
Des grands événements sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour, aux pieds d'un sage,
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,
Et que la Vérité, se montrant aussitôt,
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut ?

Il est pour les savants et pour les sages même
Une autre illusion : cet esprit de système

Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.
C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres ;
L'auteur du mécanisme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement ;
L'un du soleil éteint veut composer la terre ;
La terre, dit un autre, est un globe de verre.
De là ces différends soutenus à grands cris,
Et souvent, sur un tas d'inutiles écrits,
La Dispute s'assied dans l'asile du sage.

La contrariété tient souvent ce langage :
On peut s'entendre moins, formant un même son,
Que si l'un parlait basque et l'autre bas-breton.
C'est là, qui le croirait ? un fléau redoutable,
Et la pâle Famine et la Peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les malentendus sèment dans l'univers.
Peindrai-je des dévots les discordes funestes,
Les saints emportements de ces âmes célestes,
Le Fanatisme, au meurtre excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains ;
Nos villages déserts, nos villes embrasées ;
Sous nos foyers détruits nos mères écrasées ;
Dans nos temples sanglants, abandonnés du ciel,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel ;
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage,
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage ;
Sur des corps expirants d'infâmes ravisseurs
Dans leurs embrassements reconnaissant leurs sœurs;
L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie ;
Les pères conduisant leurs enfants aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds ?...
Dieu puissant ! permettez que ces temps déplorables,
Un jour, par nos neveux, soient mis au rang des fables !
Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur ;
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur,
Et son austérité, pleine de l'Évangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il distille.

« Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison ;
Personne, selon nous, n'a ni tort ni raison ;
Et, sur la vérité n'ayant point de mesure,
Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature !...
— Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela...
— Oh ! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
En vous interprétant la chose devient claire...
— Mais, en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord ;
Qui discute a raison et qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit, et d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire...
— Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens ;
Je distingue... — Monsieur, distinguez, j'y consens,
J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...
— Mon fils, nous vous avons défendu de penser,
Et, pour vous convertir, je cours vous dénoncer. »

Heureux ! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des causeurs indiscrets et des jaloux critiques,
En paix sur l'Hélicon pourrait cueillir des fleurs !
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel, à l'abri des piqûres.

Rulhiere

NARCISSE

Les Serpents.

ENFIN pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont, dont la superbe tête,
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers, toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues,
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

(*) MALFILATRE (Jacques-Charles-Louis DE CLINCHAMP DE), né à Caen en 1732, mort à Paris en 1767. Il fut élevé au collège des jésuites de Caen. Marmontel le consacra en insérant dans le « Mercure » la meilleure de ses odes : *le Soleil fixe au milieu des planètes* (1759). S'étant rendu à Paris, Malfilâtre y mena une vie très misérable. Il publia une traduction des *Géorgiques* et de quelques *Eglogues*, entreprit de rimer le *Télémaque* de Fénelon, fit le plan de plusieurs poèmes, mais n'en acheva qu'un : *Narcisse dans l'île de Vénus*, composition mythologique où respire, vingt-cinq ans avant Chénier, un vif sentiment des beautés de la littérature grecque. Il mourut des suites d'une chute.

A cet autel de gazon et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend ; l'air siffle ; l'autel tremble.
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons ;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons ;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé ;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps ;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève ;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve :

Sa voix perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les arbres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourments.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

Le Paon.

BATTANT de l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue altière avec pompe étalée
Forme en s'ouvrant une roue étoilée ;
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu, brillant d'or et de soie,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

La Grotte de Narcisse.

IL est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différents,
Cèdres, sapins, orangers odorants.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part enfermant ce séjour,
Borde le pied des coteaux d'alentour,
Et par degrés s'élève dans la nue.
Sous ces rochers, au bas de ces coteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne épandue en rameaux
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la Grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.

Cette retraite où se plaît Cythérée,
D'un rayon faible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens ; qui, sans causer de larmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

1769 *SAINT-LAMBERT**

LES SAISONS

Bonheur de la vie champêtre.

HEUREUX qui, loin du monde, utile à sa patrie,
En enrichit la terre, en respecte les lois,
Et, dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Se plaît dans le séjour qu'ont chéri ses ancêtres !

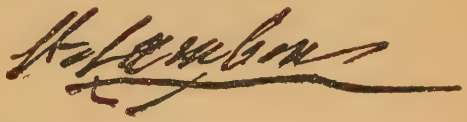
(*) SAINT-LAMBERT (Jean-François, marquis DE), né à Nancy (1716), mort à Paris (1803). De petite noblesse, malgré le titre usurpé de marquis, il entra au service du roi de Pologne, Stanislas, et fut protégé par Mme de Boufflers. C'est à Lunéville en 1748 qu'il fit la connaissance de Voltaire et de Mme du Châtelet, qui conçut pour lui une vive passion. Mme d'Houdetot, avec qui il fut lié, lui procura un brevet de colonel. Il servit en Allemagne pendant les rudes années de 1756 et 1757 ; mais une maladie le contraignit bientôt de quitter le service. Rejeté dans la carrière des lettres, il entra à l'Académie française en 1770, après la publication du poème des *Saisons*. Il vécut à l'écart pendant la Révolution. Il avait été désigné pour faire partie de l'Académie reconstituée quand il mourut en 1803, presque tombé en enfance. Les œuvres de Saint-Lambert comprennent une *Ode sur l'eucharistie* (1732) ; un *Recueil de poésies fugitives* (1759) ; un *Essai sur le luxe* (extrait de l'*Encyclopédie* (1764) ; *le Matin et le Soir* (1764) ; *Abenaki, Sarah Th...* et *Zimeo*, contes en prose (1769) ; *les Deux amis*, conte iroquois (1770), *les Principes des mœurs chez toutes les nations* ou *Catéchisme universel* (1798), où il développe les doctrines d'Helvétius et d'Holbach. Tout cela est tombé dans l'oubli, et des *Saisons* même, que Voltaire vantait tant, on n'a retenu que le passage sur la *Vieillesse*, et aussi deux très beaux vers :

Tout est morne, brûlant, tranquille, et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge, il a son cœur, pour amis, ses égaux ;
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
Il peut trouver du moins, dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes :
Élever ses troupeaux, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder son terrain,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse ;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture,
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure ;
On y voit les portraits de ses sages aïeux :
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux ;
Il regarde souvent ces images si chères
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Ses yeux ont-ils besoin du vain luxe des arts ?
Les cieux, les eaux, la terre, offrent à ses regards
Des forêts embrassant les cimes des montagnes,
Les ondes des moissons fuyant sur les campagnes,
L'émail des prés en fleurs, les vergers opulents,
Des fleuves et des lacs, ou sombres ou brillants,
Répétant le soleil, les masses des nuages ;
Des troupeaux animant ces riches paysages,
L'opale et l'incarnat qui parent le matin,
Les couleurs d'un beau soir, où son œil incertain
Cherche, sans la trouver, la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence.
Il voit l'astre des nuits répandant sa clarté,
Où sortant à demi d'un nuage argenté :
Et les bruits suspendus, les couleurs effacées,
Livrent son âme heureuse à ses douces pensées.

La Vieillesse.

MALHEUR à qui les dieux accordent de longs jours !
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger,
Et quand à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.



1769 *LEMIERRE**

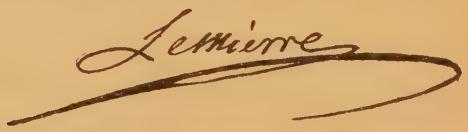
LA PEINTURE

Origine de la peinture.

TOI qui près d'une lampe et dans un jour obscur
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitas et courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transports sous ton œil captivé
L'objet que dans ton cœur l'amour avait gravé,
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce.

(*) LEMIERRE (Antoine-Marin), né à Paris en 1723, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1793. Secrétaire du fermier général Dupin, lauréat des concours académiques, il débuta au théâtre, en 1758, par la tragédie d'*Hypermnestre*, qui eut un grand succès. Il composa encore une dizaine de pièces, parmi lesquelles on peut citer : *Guillaume Tell* (1766) ; *la Veuve de Malabar* (1770) ; *Barneveldt* (1790), dont il n'est resté qu'un vers célèbre : Barneveldt

Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues,
Lève-toi, Dibutade, anime mes accents,
Embellis les leçons éparses dans mes chants,
Mets dans mes vers ce feu qui sous ta main divine
Fut d'un art enchanteur la première origine.
Heureux père ! tu vis ce prodige nouveau,
Le crayon de ta fille alors fut un flambeau ;
Artiste en un moment, à sa clarté propice,
Tu découpes la pierre autour de cette esquisse,
Et déjà du ciseau l'industrieux secours
Donne un corps à l'image en bombant les contours.



VOLTAIRE 1772

(V p. 48, 56, 71, 76 et 86.)

A Horace.

JE t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse et la grâce ;
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours,

---

est conseillé par son fils de se soustraire, par une mort volontaire, à un supplice ignominieux :

Libre au moins dans la mort. — Mon fils, qu'avez-vous dit ?
— Caton se la donna. — Socrate l'attendit.

On trouve chez Lemierre une certaine entente de la scène et quelque belles situations. Lemierre a écrit aussi plusieurs poèmes didactiques : *la Peinture, les Fastes* et des pièces fugitives. Il est moins connu par eux aujourd'hui que par le vers qu'il appelait orgueilleusement, le « vers du siècle » et qu'on a appelé plaisamment le « vers solitaire » :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

et aussi par ce très beau vers si souvent cité :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi
Que, tous deux nés Romains, vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric au moins, né roi très légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin ;
Pour voler son tuteur, il lui perça le sein ;
Il trahit Cicéron, père de la patrie ;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisants :
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens ;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisait, sans nous gêner, les honneurs de sa table ;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons et les sots.
Maupertuis gâta tout : l'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le Plaisir s'envola : je partis avec lui.
Je cherchai la retraite. On disait que l'Ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire ;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre États divers arrêtent ma pensée :
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts ;

Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et, du bord de mon lac à tes rives du Tibre
Je te dis, mais tout bas : « Heureux un peuple libre ! »

Je le suis en secret dans mon obscurité.
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de sa sottise ; et, quand mon ermitage
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage.
Depuis le grand édit, inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans sa triste beauté.
La nature y mourait : je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars ;
J'appelai les métiers, qui précèdent les arts ;
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte Église.
Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein !
André Ganganelli, ton sage et doux vicaire,
Sait m'approuver en roi, s'il me blâme en saint-père.
L'ignorance en frémit ; et Nonnotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonnotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigote,
Un prêtre, roi de Rome, un pape, un vice-dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.
Aux Champs élyséens tu dois en être instruit.
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit

T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare ;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits ;
Comment il en déchut, et par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonnotte après l'abbé de Pure.

Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule ;
Aux horreurs de la Fronde a succédé la bulle ;
Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon :
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche, et sans inversions,
Peut-elle subjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse.
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce ?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire ;
Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux ?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent, en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus ;
L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime ; et l'avocat Marchand
Prétend que je suis mort, et fait mon *Testament*.

Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole en patois savoyard.

Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière,
En dépit de Tissot finissait sa carrière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse ;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi, lorsque mon pouls, inégal et pressé,
Faisait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé ;
Il sait si mon esprit, mon cœur, était changé.
Huber me faisait rire avec ses pasquinades,
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers,
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.

Là, jamais on ne vit monsieur l'abbé Grisel
Ennuyer un malade au nom de l'Éternel,
Et, fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc ! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit, viendra sans me connaître,
Gourmander ma faiblesse et me parler en maître !
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton
En lui faisant moi-même un plus sage sermon ?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale ;
Mais il est ridicule, en notre heure fatale,
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du temps, ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths.
Elle flatte l'oreille ; et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne et de parler en prose.

1773 *VOLTAIRE*

(V. p. 48, 56, 71, 76, 86 et 106.

A Madame Lullin, de Genève.

Ferney, 16 novembre 1773.

HÉ quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse faible et surannée
Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs ;
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts ;
Ainsi j'essaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

« Je veux, dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'âme fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces moments chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé.
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à son tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment;
Chacun est parti du néant :
Où va-t-il ?... Dieu le sait, ma chère.

A mon Ruisseau.

RUISSEAU peu connu dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi, je crains la foule,
Comme toi, j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Près de toi l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers :
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

(*) DUCIS (Jean-François), né et mort à Versailles (1733-1816). Son nom est lié aux tentatives de rénovation dramatique qui se produisirent en France à la fin du XVIII^e^ siècle, sous l'influence de Shakespeare. Ducis, enthousiasmé par la fameuse traduction de Letourneur, entreprit d'adapter à la scène quelques drames shakespeariens : son *Hamlet* (1769) obtint un grand succès, mais souleva la colère de Voltaire, qui, à cette occasion, traita Shakespeare d'*histrion barbare ;* l'acteur Lekain avait refusé de jouer la pièce. Vinrent ensuite *Roméo et Juliette* (1775), *le Roi Lear* (1783), *Macbeth* (1784), *Othello* (1792). Ces adaptations semblent aujourd'hui bien maladroites et bien infidèles, Ducis ayant reculé devant la plupart des hardiesses les plus originales de l'auteur. Il faut cependant savoir gré au poète français d'avoir le premier fait monter Shakespeare sur la scène française et d'avoir ainsi ouvert la voie au romantisme. Il composa deux autres tragédies, dont l'une : *Œdipe chez Admète* (1778), lui ouvrit les portes de l'Académie, où il succéda à Voltaire, et l'autre, *Abufar* (1795), compte parmi les meilleures pièces de l'époque. Ducis a laissé aussi des poésies et des lettres d'une très agréable lecture.

C'était un sage qui préférait la simplicité de la vie champêtre à toutes les faveurs et places que Napoléon lui offrit pour se l'attacher. Il a mérité d'être appelé le bon Ducis, et l'on trouve en lui, selon le vers de son ami Andrieux :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Quand pourrai-je aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne
Et le cri plaintif du vanneau !

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Jadis chez des vierges austères
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
(Nous vivons, hélas ! peu d'instants),
Fais souvent penser ton ermite
Avec fruit au fleuve du temps.

Promenade au bois de Satory.

JE descendais seul, m'en allant,
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
Je tenais mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.
Les moutons viennent me chercher ;
Un pauvre agneau vient me lécher.
Oh ! dis-je, famille innocente,
Sans nul fiel, timide, impuissante ;

Et toi qui les défends des loups,
Chien vigilant, brave et docile ;
Et toi, pasteur sensible et doux,
Dont l'œil les suit, les compte tous,
Et leur cherche un vallon fertile,
De vous que j'aime à m'approcher !
Bientôt, en vers faits pour toucher,
De moi vous aurez une idylle.
Avec eux je rentre à la ville :
Ce pasteur, c'était un boucher.

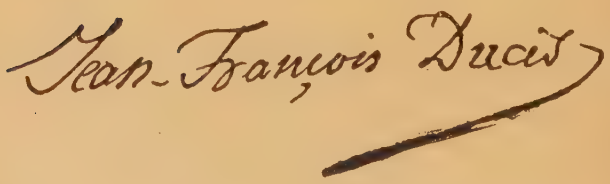
A une Hirondelle.

BONJOUR, ma petite hirondelle,
Allons, jase et me renouvelle
Ton charmant caquet du matin,
Si gai, si poli, tel enfin
Qu'il doit plaire à tout honnête homme.
Quant au scélérat, tu lui dis :
« Tu seras pris, tu seras pris. »
Oui, cela sera ; c'est tout comme :
Du ciel on ne se moque pas.
De tes chants et de tes ébats
Goûte en liberté tous les charmes ;
Sur tes petits sois sans alarmes ;
De doux mets fournis leurs repas ;
Avertis-moi bien de l'orage ;
Suis les zéphyrs, crains les frimas ;
Sois heureuse en tous les climats ;
Si tu pars, adieu, bon voyage !
Mais tu reviendras, l'an prochain,
Recommencer ton petit train
Au haut de mon troisième étage.
Puis, nos emplois nous reprendrons :
Toi, sous des tours, sous des corniches,
Tu chasseras aux moucherons ;
Sur le Parnasse, aux environs,
Moi je prendrai des hémistiches.

Comme toi, je monte et descends,
Tu fends l'air, parcours les étangs,
Vas, reviens, sans lasser ton aile,
Et tu nous fais voir, en volant,
Œil de feu, petit ventre blanc,
Plume noire, et fuite éternelle.

A mon petit logis.

PETIT séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille ;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille ;
Où je vis, m'endors et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille ;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance ;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi !
O mon lit, ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrète !
C'est vous ! vous voilà ! je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi !



IDYLLES ET ROMANCES

Le Nid de fauvettes.

JE le tiens ce nid de fauvette :
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez point encor des ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère ?
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

(*) BERQUIN (Arnaud), né à Bordeaux en 1747, mort à Paris en 1791. Il débuta, en 1774, par des idylles gracieuses et des romances, mais c'est surtout par les ouvrages qu'il composa pour la jeunesse qu'il se rendit populaire : *l'Ami des enfants* (surnom qu'on lui a souvent donné à lui-même), ouvrage qui obtint, en 1784, un prix à l'Académie française ; *Lecture pour les enfants* (1803) ; *Bibliothèque des villages* (1803) ; *le Livre des familles* (1803) ; etc. La plupart de ses sujets sont empruntés à des littérateurs étrangers ; mais, ce qui est bien à lui, c'est l'ingénuité, la grâce naïve, le naturel et la douceur de ses charmants récits. — Berquin avait rédigé le « Moniteur », collaboré à la « Feuille villageoise » avec Ginguené, et donné quelques traductions de l'anglais.

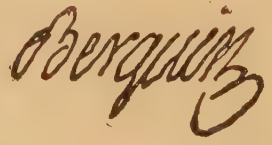
Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans nos vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir !

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non ! les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.



SATIRES

Le Dix-Huitième Siècle.

PARLERAI-JE d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même :
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

(*) GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), né à Fontenay-le-Château (Vosges) en 1751, mort à Paris en 1780. Fils de cultivateurs, élevé au collège de Dôle, il débuta dans la poésie, à Nancy, par *le Début poétique* (1770), *le Carnaval des auteurs*, satire en prose, et *le Siècle*, satire en vers (1773). En 1774 il se rendit à Paris, et présenta sans succès au conseil académique un poème : *le Poète malheureux* où il reprochait à sa famille et à la société le malheur de sa destinée. D'humeur satirique, il entra dans le parti de Fréron et fit une guerre acharnée aux philosophes et aux encyclopédistes. De cette époque datent ses meilleures satires : *le XVIII^e siècle* (1775) ; *Mon Apologie* (1778). Cependant Gilbert écrivait aussi d'autres poèmes d'inspiration très différente, des odes dont les meilleures sont : *le Jugement dernier*, *le Combat d'Ouessant* et surtout ses fameux *Adieux à la vie*, admirable pièce, digne de Lamartine, et demeurée justement célèbre.

La mort prématurée de Gilbert a fait l'objet d'une légende à peine dissipée aujourd'hui. On a répété qu'il mourut de misère, sur un grabat, à l'Hôtel-Dieu ; on ajoute que, dans un accès de délire, il avala une clef, qui lui resta dans l'œsophage ; Alfred de Vigny a popularisé cette légende dans *Stello*, où il fait de Gilbert un autre Chatterton, le type du génie souffrant. La vérité est que Gilbert, qui recevait plusieurs pensions, l'une de l'archevêque de Paris, l'autre du *Mercure de France*, la troisième sur la cassette du roi, mourut des suites d'une chute de cheval, après avoir subi l'opération du trépan.

***

Voltaire en soit loué, chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes.
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit ;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers.
Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais !
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle.
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi méprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures ;
Mais plus forts que le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.
Si Clément les proscrit, la Harpe les protège :
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilège
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet,
Grammairiens-jurés, immortels par brevet :
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison, que leur bonheur outrage ;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leurs voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques,
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
O malheureux auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,

N. J. L. GILBERT.

Rousseau fut son modèle, et Despréaux son Maître ;
Le talent lui dicta des vers purs et nerveux ;
Et moissonné plus tard, il auroit eu, peut-être,
De l'aveu d'Apollon, sa place auprès d'eux.

GRAVURE DE LE BEAU

Et, n'ayant pour prôneur que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages !
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse,
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien ;
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien ;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose allonge une préface !
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie,
Soldat sous les drapeaux de la philosophie.
D'abord, comme un prodige on le prône partout :
Il nous vante ! en effet c'est un homme de goût :
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore ;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie !
Paraît-il, on l'embrasse : il parle, on se récrie ;
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit.
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit :
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire ;
De riches pensions on l'accable ; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au Mercure il fait enregistrer.

***

Oh ! combien d'écrivains languiraient inconnus
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs images :
Eux-même avec candeur se disant immortels
De leurs mains tour à tour se dressent des autels !
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,

Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux ;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée :
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits ;
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter ? Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue ;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
Que par ses défauts même il sait encor séduire ;
Talent que peut absoudre un siècle qui l'admire ;
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
Qui, du nom de poème ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les Saisons ;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire ;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur ;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface ;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits ;
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.

GILBERT 1778

(V. p. 119.)

Mon Apologie.

PSAPHON.

. . . . . .

JEUNE homme ! écoutez-moi ; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez et blâmez la satire ?
Vous êtes philosophe ?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ses talents, que la Russie honore,
Psaphon par ses vertus est plus célèbre encore.
Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,
Offensez des auteurs qui n'offensent personne ;
De la religion soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé ;
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense ?
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence
(Vous ne l'ignorez pas), votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité ;
Et l'oubli cacherait votre muse hardie,
Si vous n'aviez médit de l'*Encyclopédie*.
Encor, si démasquant les prêtres, les dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots,
Peut-être on vous pourrait pardonner la satire.
Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase ;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chute des rois accuser leurs écrits :
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore ?
Infortuné censeur qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse à la cour présentée,
Pour décrier les rois du roi même rentée ?
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?
Vend-on votre portrait ? Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique ?
Des quarante immortels journaliste adoptif,
Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif ?
Aux cris religieux du parterre idolâtre
En face de vous-même, au milieu du théâtre,

Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel ?
Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice discrète,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon,
Et vint avec respect visiter votre nom ?
Tout le monde vous fuit : votre ami dans la rue,
N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un poète empressé
De petits vers flatteurs ne vous a caressé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie
On ne voit chez les grands souper votre génie.
Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous ?
L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.
« Le voilà, » dit l'auteur ; et l'auteur lui réplique :
« Gardez-vous de cet homme ; il mord, c'est un critique. »
Mais de tant de mépris méchamment consolé
Vous sifflez l'univers dont vous êtes sifflé :
Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles ;
Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles ;
Chantez les douze mois ; prêchez sur les saisons ;
Egayez la morale en opéras bouffons ;
Elevez désormais vos talents jusqu'aux drames,
Et sur l'agriculture attendrissez nos dames.
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci.
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire.
. . . . . .
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

— Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers egayé de son nom ?
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés.

Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conversateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires ?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique ?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qui transpire,
Son nom doit partager l'éloge et la satire.
De citer un pédant pourrait-on me blâmer,
Quand lui-même il se fait l'affront de se nommer ?

Adieux à la vie.

J'AI révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage.
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs,
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

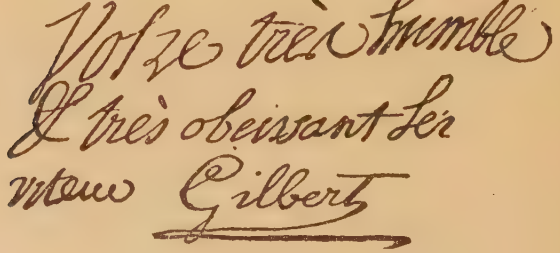
J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais ! et vous, douce verdure !
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !



Adieux à la vie.

A Paris, 1778.

ADIEU ; je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis ;
C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et, lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.
Vainement en cérémonie
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie ;
Le curé vainement oignait
Notre vieille âme à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie ;
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainsi la farce était finie.
Le purgatoire ou le néant
Terminait cette comédie.

Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes.

Au terme où je suis parvenu
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui ne sait rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

---

*PARNY** 1778

POÉSIES ÉROTIQUES

Projet de solitude.

FUYONS ces tristes lieux, ô maîtresse adorée !
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours.
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée,
Interdite aux vaisseaux et d'écueils entourée.
Un zéphir éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers ;

(*) PARNY (Evariste-Désiré DE FORGES, chevalier, puis vicomte DE), né à l'île Bourbon en 1753, mort à Paris en 1814. Envoyé tout jeune en France, il fit ses études au collège de Rennes. Séminariste, puis officier, il se lia avec un de ses compatriotes, le chevalier de Bertin, et débuta avec lui dans l' « Almanach des Muses » en 1777. Il fit plusieurs voyages dans son pays natal, où il s'était épris d'une jeune créole, qu'il a chantée sous le nom d'Eléonore. Après 1785, il se fixa définitivement en France et renonça au métier des armes. La Révolution le ruina, sans changer l'heureuse insouciance de son caractère. Il fut admis à l'Institut en 1803.

Son œuvre principale est le recueil de *Poésies érotiques*, qu'il publia en 1778. Elles sont remarquables par leur grâce et leur apparente sincérité. Voltaire l'appela « Mon cher Tibulle ! » Lamartine jeune fut son imitateur.

Que nous faut-il de plus ? cette île fortunée
Semble par la nature aux amants destinée.
Une main favorable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs ;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
L'océan la resserre, et deux fois en un jour
De cet asile étroit on achève le tour.
Là je ne craindrai plus un père inexorable.
C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées :
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur.
Viens ; la nuit est obscure et le ciel sans nuage ;
D'un éternel adieu saluons ce rivage
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus :
Vénus dirigera notre course incertaine.
Eole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents ;
Sur les flots aplanis Zéphyre souffle à peine ;
Viens ; l'Amour jusqu'au port conduira deux amants.

Le Raccommodement.

NOUS renaissons, ma chère Eléonore ;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud qui vient de se former
Avec le temps se resserrer encore !
Devions-nous croire à ce bruit imposteur
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle ?
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle.
Règne sur moi ; mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des Amours ;

Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie ;
Et l'on dira, quand nous ne serons plus,
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.

Sur la Mort d'une jeune fille.

SON âge échappait à l'enfance ;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

LES MOIS

L'Apparition du Soleil.

GROSSIS par le torrent des neiges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées :
Et les rochers de glace aux Alpes suspendus,
Sous un ciel plus propice amollis et fondus,
Se changent en vapeurs, et pèsent sur nos têtes.
La mer gronde ; les vents, précurseurs des tempêtes,
Courent d'un pôle à l'autre et, tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles matelots.

Mais du joug de l'hiver la terre enfin se lasse :
La terre, trop longtemps captive sous la glace,
Lève de tristes yeux vers le père des mois
Et, frissonnant encor, remplit l'air de sa voix :
« Dispensateur du jour, brillant flambeau du monde,
Des vapeurs, des brouillards perce la nuit immonde,
Impose un long silence aux aquilons jaloux,
Et rends à mes soupirs le printemps, mon époux. »

(*) ROUCHER (Jean-Antoine), né à Montpellier en 1745, mort en 1794. Elève des jésuites, il porta quelque temps le petit collet. Un poème, composé à l'occasion du mariage du dauphin avec Marie-Antoinette, *la France et l'Autriche au temple de l'Hymen*, lui valut la place de receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury, avec la permission, offerte par Turgot, de faire exercer sa charge par un commis, pour se donner tout à la poésie. Dès le commencement de la Révolution, Roucher défendit la monarchie constitutionnelle dans le « Journal de Paris » (1790-1791), et manifesta plus tard avec trop de franchise son regret de cette monarchie. Arrêté comme suspect en 1793, il fut détenu huit mois, puis condamné à mort et exécuté le 7 thermidor en même temps qu'André Chénier.

Le principal ouvrage de Roucher est le poème didactique et descriptif des *Mois* (1779), trop vanté à son époque et presque illisible aujourd'hui.

LES AMOURS

Les Voyages.

JE le verrai ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorants tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des poètes bergers,
Les premiers dans leurs vers marquèrent la cadence ;
Je verrai ce paisible port,
Et les antiques tours de la riche Marseilles.
Vos vaisseaux sont-ils prêts? Poussez-nous loin du bord,
Compagnons, courbez-vous sur des rames pareilles,
Fendez légèrement le dos des flots amers,
Abandonnez la voile au souffle qui l'entraîne.
Le zéphyr règne dans les airs,
Et mollement porté sur la mer le Tyrrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.
Voilà donc le foyer des fils de Scipion,
Et les fiers descendants du demi-dieu du Tibre !
Voilà ce Capitole et ce beau Panthéon,
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre !

(*) BERTIN (le chevalier Antoine DE), né à l'île Bourbon (aujourd'hui la Réunion) en 1752, mort à Saint-Domingue en 1790. Fils d'un gouverneur de l'île Bourbon, il fut élevé en France. A dix-huit ans, Bertin embrassa la carrière des armes, et entra dans un régiment de dragons, dont faisait partie son compatriote Parny, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Ses premières poésies parurent dans l' « Almanach des Muses », puis il fit imprimer le *Voyage de Bourgogne* (1777), petit récit en vers et en prose, à la manière du *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, et un recueil d'élégies en trois livres, *Amours* (1780). Capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, écuyer du comte d'Artois, Bertin fut protégé d'une façon particulière par Marie-Antoinette. On trouve dans Bertin beaucoup de traits heureux, des vers faciles et charmants, mais parfois licencieux.

Oh ! qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monuments dont mon âme est frappée !
Montons au Vatican, courons au Champ de Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille ?
Citoyens (s'il en est que réveille ma voix),
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile !
Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De bon goût délicat éternel monument !
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers ;
J'irai chercher, d'un œil avide,
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas ! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers !
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.

L'Orage.

IL pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons,
Allons à la chaumière,
Bergère, vite, allons !
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit.
Voici, voici l'orage !
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?
Il roule en approchant.
Prends un abri, bergère,
A ma droite en marchant.
Je vois notre cabane,
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

(*) FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire FABRE, dit), né à Carcassonne en 1750, mort à Paris, sur l'échafaud, en 1794. Il avait ajouté à son nom celui d'une *églantine* d'or qu'il avait gagnée aux Jeux floraux. Après une jeunesse orageuse, il courut le monde comme acteur et, en 1787, se rendit à Paris, où la poésie et la politique le prirent tout entier. En sept ans, il composa dix-sept pièces, surtout des comédies, dont la meilleure et la plus célèbre est *le Philinte de Molière* ou *Suite du Misanthrope* (1790). Fabre d'Eglantine avait accueilli avec enthousiasme la Révolution. Ami de Danton et de Camille Desmoulins, il joua un grand rôle dans le club des Cordeliers. Il réalisa la substitution du calendrier républicain au calendrier grégorien, et c'est à lui qu'on doit la nomenclature des mois et des jours. Suspect de modérantisme, accusé de corruption pour une obscure affaire de falsification de décret où son innocence a été depuis reconnue, il fut condamné à mort et guillotiné, le même jour que Danton et Camille Desmoulins.

Il ne reste plus guère de lui aujourd'hui que cette exquise chanson : *Il pleut, il pleut, bergère*, dont la musique est d'un compositeur nommé Simon.

Bonsoir, bonsoir, ma mère,
Ma sœur Anne, bonsoir ;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons ;
Sœur, fais-lui compagnie ;
Entrez, petits moutons !

Soignons bien, ô ma mère,
Son tant joli troupeau ;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait, allons près d'elle.
Eh bien donc, te voilà ?
En corset qu'elle est belle !
Ma mère, voyez-la !

Soupons, prends cette chaise,
Tu seras près de moi ;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi.
Goûte de ce laitage,
Mais... tu ne manges pas ?
Tu te sens de l'orage,
Il a lassé tes pas.

Eh bien, voilà ta couche ;
Dors-y jusques au jour.
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour !
Ne rougis pas, bergère ;
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

LES JARDINS

Versailles.

LOIN de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature, et l'art, ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture ;
Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,

(*) DELILLE (l'abbé Jacques), né en 1738 à Aigueperse en Auvergne, mort à Paris en 1813. Enfant naturel, élevé par charité au collège de Lisieux, Delille était professeur au collège de la Marche, quand sa traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile (1769) lui valut une prodigieuse réputation. Voltaire le sacra grand poète et l'Académie l'appela dans son sein à trente-quatre ans. Il publia successivement plusieurs poèmes : *les Jardins* (1782), *l'Imagination* (1806) *l'Homme des champs* (1805), *les Trois règnes de la Nature* (1808), et des traductions de l'*Enéide* et du *Paradis perdu*. Il fut inquiété pendant la Révolution, mais le Consulat lui rendit sa chaire de poésie au collège de France. A quelque temps de là, il devint aveugle. Le titre d'abbé qu'il portait lui venait de l'abbaye de Saint-Séverin, dont il avait été pourvu avant la Révolution. Mais il ne fut jamais engagé dans les ordres ; il était même marié. Il mourut au comble de la gloire littéraire et eut des funérailles triomphales. Cette réputation n'est pas sans nous étonner aujourd'hui, et Delille n'est plus guère célèbre que par ses périphrases dont l'école romantique, qui cependant lui devait un peu par la recherche de la description précise, se moqua cruellement.

JACQUES DELILLE

Musée de Versailles. PEINT PAR . . DANLOUX

Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,
Là, s'épancher en nappe, ici, monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres ;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu ;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu :
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

Les Arbres.

REMARQUEZ-LES surtout lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne ;
Que de variété ! que de pompe et d'éclat !
Le pourpre, l'oranger, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les Aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature ;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Nice.

O NICE ! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées ;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !
Combien je jouissais ! soit que l'onde en silence,
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords ;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère ;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons :
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mon oreille, mes yeux ;
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

Votre très humble
et très obéissant serviteur
Delille

POÉSIES FUGITIVES

Le Souvenir.

CESSE de m'abuser, fugitive espérance !
Tu n'es pour les humains qu'un fantôme imposteur ;
Les tourments prolongés accroissent ta puissance ;
Tu leur dois des autels et ton nom séducteur.

Vainement on contemple une rive fleurie,
Où l'on n'arrive point, malgré tous ses efforts ;
J'aime mieux remonter le fleuve de la vie
Que d'en suivre le cours sans atteindre ses bords.

(*) BOUFFLERS (Catherine-Stanislas-Jean, marquis DE), né à Nancy en 1738, mort à Paris en 1815. Fils de la célèbre marquise qui fut l'ornement de la cour de Stanislas, il était destiné à l'église, mais il opta pour l'uniforme. En qualité de capitaine de hussards, il fit la campagne de Hanovre, fut nommé colonel, et, après avoir assisté au combat d'Ouessant, devint brigadier d'infanterie (1780) et maréchal de camp (1784). En 1785, le maréchal de Castries le fit nommer gouverneur du Sénégal et de Gorée. Revenu en France en 1788, il entra à l'Académie. En 1789, il fut envoyé aux états généraux, et s'y montra ami du progrès et des institutions nouvelles ; mais bientôt effrayé par le mouvement révolutionnaire, il émigra après le 10 août, obtint du roi de Prusse de vastes concessions en Pologne pour un essai de colonie en faveur des émigrés, fut nommé membre de l'Académie de Berlin et épousa M^me^ de Sabran. De retour en France en 1800, il se retira dans ses terres, et acheva paisiblement sa vie.

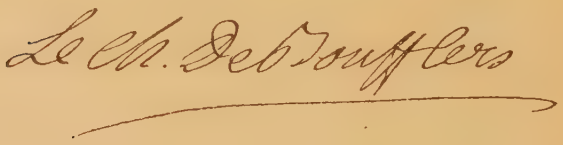
Outre ses *Lettres sur un voyage en Suisse* (1770), on a de lui des contes en prose, dont le plus connu est *Aline, reine de Golconde* (1761) ; *le Cœur*, poème (1763) ; *Poésies et pièces fugitives* (1782) ; *le Derviche*, conte oriental (1810) ; *Essai sur les gens de lettres* (1811) ; etc.

Plaisirs évanouis, par vous mon âme émue
Se recueille et frémit toujours de volupté :
Tels ces feux étoilés, en tombant de la nue,
Laissent encore au ciel une longue clarté.

Souvenir caressant, frère du plaisir même,
Il n'a point ta durée et ta douce langueur :
Le plaisir est la fleur qui passe et que l'on aime ;
Le souvenir en est l'inaltérable odeur.

Vers de la part d'une dame qui envoyait de ses cheveux blancs à un ami.

LES voilà, ces cheveux que le temps a blanchis !
D'une longue union ils sont aussi le gage,
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge :
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans ;
Elle est le fruit du goût, de l'estime, du temps ;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint, sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

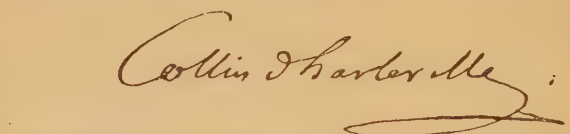


L'Inconstant.

INCONSTANT ! oh, voilà votre mot ordinaire !
Eh ! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé :
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état ; j'y suis mal, et j'en sors ;
Rien de plus naturel. Quoi ? faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude ;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux ?
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance ;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant.
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène ;
Ce défaut est celui de la nature humaine ;

(*) COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), né à Maintenon (Eure-et-Loir) en 1755, mort à Paris en 1806. Sa première comédie, *l'Inconstant*, fut reçue au Théâtre-Français en 1780 et jouée en 1786. Encouragé par le succès, Collin d'Harleville alla à Paris et fit jouer successivement : *l'Optimiste* (1788) ; *le Vieux célibataire* (1793) ; *les Mœurs du jour* (1800) ; *les Châteaux en Espagne* (1803) ; *le Vieillard et les Jeunes Hommes* (1804). Pièces d'invention médiocre et de versification facile qui plurent cependant par leur simplicité, leur naturel et leur moralité irréprochable.

La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et, pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change ;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit,
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.



---

*LÉONARD** 1787

LES SAISONS

Soir d'été.

QUEL beau soir ! les zéphirs de leurs molles haleines
Courbent légèrement la pointe des guérets ;
Un torrent de parfums sort des bois et des plaines ;
Le soleil, en fuyant, se projette à longs traits
Sur les monts, sur les tours, sur les eaux des fontaines,

(*) LÉONARD (Nicolas-Germain), né à la Guadeloupe en 1744, mort à Nantes en 1793. Il débuta dans les lettres en 1766 par les *Idylles morales*. Séparé d'une jeune fille qu'il aimait et qui mourut de douleur, Léonard garda de ce malheur un ineffaçable souvenir. Protégé par le marquis de Chauvelin, il fut secrétaire de légation et chargé d'affaires à Liège (1773-1783) ; il y composa un roman sentimental : *Lettres de deux amants de Lyon* (1783). Il fit un voyage à la Guadeloupe (1784-1787), puis y retourna en qualité de lieutenant général de l'amirauté et de vice-sénéchal de l'île. Il revint en France en 1792. Chassé par la tourmente révolutionnaire, il allait se rembarquer quand il mourut à Nantes d'une maladie de langueur. Il laissait encore : *Alexis*, roman pastoral ; *Essai de littérature* (1769) ; *le Temple de Gnide* (1772); *la Nouvelle Clémentine* (1774), roman autobiographique ; *un Voyage aux Antilles ; les Saisons*, poème (1787).

Un éclat vaporeux répandu dans les airs,
Comme un voile de pourpre, embrasse l'univers.
Des nuages d'argent, d'azur et d'amarante,
Ornements passagers de la robe des cieux,
Se suivent doucement dans leur forme changeante,
Comme un songe riant qui se peint sous nos yeux...
Quelques restes de jour percent l'obscurité,
Et vont frapper les monts qui s'enflamment encore.
Mais d'un rouge foncé l'occident se colore ;
Les plaines, les vallons, le bosquet agité,
Tel qu'un fantôme vain dont l'erreur nous abuse,
N'offrent plus à nos yeux qu'une image confuse,
Près de chaque buisson, dans les bois tortueux,
Le ver étincelant luit au fond des ombrages ;
Les astres sur les eaux réfléchissent leurs feux ;
L'éclair brille au midi sans annoncer d'orages.

1792 *FLORIAN**

FABLES

Le Singe qui montre la lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

(*) FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS DE), né au château de Sauve (Gard) en 1755, mort à Sceaux en 1794. Il était petit-neveu de Voltaire, à qui il fut présenté à Ferney, et qui l'appelait *Florianet*. Son enfance s'écoula près des bords du Gardon, entre Anduze et Massaine (où il devait placer plus tard le lieu de son roman d'*Estelle*). D'abord page chez le duc de Penthièvre, puis élève à l'école d'artillerie de Bapaume et officier de cavalerie, il revint se fixer chez son protecteur, où il fit longtemps les délices du château d'Anet. Fabuliste, chansonnier, romancier, auteur dramatique applaudi sur le théâtre de d'Argental et aux Italiens, il montra dans toutes ses œuvres une âme tendre et sensible, naïvement idyllique, un peu prêcheuse, suivant la mode du temps. Il fut de l'Académie en 1788. Après la mort de Penthièvre, il revint

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours.
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux ;
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville :
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller ; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit

---

habiter Paris, et il se mêla quelque temps au mouvement révolutionnaire. Arrêté comme suspect, il fut relâché au 9 Thermidor, mais il mourut peu après, à trente-neuf ans, dans son petit domaine de Sceaux.

Auteur dramatique, Florian a écrit *le Bon Ménage*, *le Bon Père*, *la Bonne Mère*, *le Bon Fils*, *les Deux Billets*, *Jeannot et Colin*, *le Baiser*, *les Jumeaux de Bergame* (1782). Romancier, il composa d'abord deux romans poétiques : *Numa Pompilius* et *Gonzalve de Cordoue*, malheureusement inspirés de *Télémaque* et des *Incas*. Ses *Nouvelles* sont meilleures (surtout *Claudie*). Il excelle dans la pastorale en prose imitée de Gessner : *Galatée* (1783) et surtout *Estelle* (1788). Mais son meilleur titre de gloire est dans les *Fables* qu'il publia en 1792, et qu'on peut relire sans cesse même après La Fontaine, qui cependant semblait avoir épuisé le genre.

Les Paon, les deux oisons et le plongeon

fable

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
admiraient son brillant plumage ;
deux oisons naz illards du fonds d'un marécage
ne remarquaient que ses défauts.
regarde, disait l'un, peut-on voir dans le monde
~~existe-t-il un animal~~
des pieds plus mal faits, plus hideux ?
et son cri, disait l'autre, est si mélodieux
qu'il fait fuir les hiboux a cent pas a la ronde.
chacun alors riait du mot qu'il avait dit :
tout a coup un plongeon sortit :
messieurs, leur cria-t-il, vous voiés d'une lieue
ce qui manque a ce paon, c'est bien vous j'en convien,
mais votre chant, vos pieds sont plus laids que les siens
et vous n'aurés jamais sa queue.

Le Ch.er de Florian

Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant : « Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve, et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir,
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.

Le Voyage.

PARTIR avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi,
Voir sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas ;
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé, vers le soir, chercher une retraite ;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir ;
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite !

La Marseillaise.

ALLONS, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé !
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes !

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons ! qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français ! pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage ?
Aux armes, etc.

(*) ROUGET DE LISLE (Claude-Joseph), officier français, auteur de *la Marseillaise*, né à Lons-le-Saulnier en 1760, mort à Choisy-le-Roi en 1836. Capitaine en 1789, il était en garnison à Strasbourg au moment de la déclaration de guerre à l'Autriche (1792). Ce fut là qu'il composa *la Marseillaise* (paroles et musique), qui parut chez un libraire de Strasbourg sous le titre de *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* dédié au maréchal Luckner. Le dernier couplet seul n'était pas de lui. On l'a appelé la strophe des Enfants, et plusieurs auteurs en ont revendiqué la paternité. Il servit dans l'armée des Ardennes, mais fut arrêté comme suspect sous la Terreur et délivré par la mort de Robespierre. Envoyé en 1795 à l'armée des côtes de Brest, il démissionna l'année suivante et vécut obscurément, pauvrement même, jusqu'à la révolution de Juillet. Louis-Philippe le fit chevalier de la Légion d'honneur et lui accorda une pension. Rouget de Lisle a publié : *Bayard en Bresse*, pièce lyrique (1791) ; *Historique et souvenirs de Quiberon* (1797) ; *l'Ecole des Mères*, comédie (1789) ; et la musique de *Cinquante Chants français* (1825).

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploîraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans ! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix !
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre !
Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups !
Épargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous.
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais ces complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !...
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté ! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;

Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons ! qu'un sang impur abreuve nos sillons !

1794

M.-J. CHÉNIER

(V. la notice aux *Poètes du XIXe siècle*, 1er vol., p. 9.)

LE CHANT DU DÉPART

PREMIÈRE STROPHE

Un député du peuple.

LA victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats ;
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil,
Le peuple souverain s'avance ;
Tyrans, descendez au cercueil !

Chœur des guerriers.

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr,
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir.

DEUXIÈME STROPHE.

Une mère de famille.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes,
Loin de nous de lâches douleurs !
Nous devons triompher quand vous prenez les armes,
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie ;
Elle est votre mère avant nous !

Chœur des mères de famille.

La République, etc.

TROISIÈME STROPHE

Deux vieillards.

Que le fer paternel arme la main des braves,
Songez à nous, aux champs de Mars ;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer bénit par vos vieillards ;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus !

Chœur des vieillards.

La République, etc.

QUATRIÈME STROPHE.

Un enfant.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie !
Ils sont morts, mais ils ont vaincu !
Le lâche accablé d'ans n'a pas connu la vie !
Qui meurt pour le peuple a vécu !
Vous êtes vaillants, nous le sommes ;
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants !

Chœur des enfants.

La République, etc.

CINQUIÈME STROPHE.

Une épouse.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes,
Partez, modèles des guerriers ;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers !
Et si le temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

Chœur des épouses.

La République, etc.

SIXIÈME STROPHE

Une jeune fille.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.

Chœur des jeunes filles.

La République, etc.

SEPTIÈME STROPHE.

Trois guerriers.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs ;

En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté !

Chœur général.

La République, etc.

---

*ÉCOUCHARD LEBRUN** 1794

Ode au vaisseau le Vengeur.

AU sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poète lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

(*) LEBRUN (Ponce-Denis ECOUCHARD), surnommé LEBRUN-PINDARE, né et mort à Paris (1729-1807). Sa vocation précoce le fit distinguer de Louis Racine, dont le fils devint son ami. Deux odes *sur le Désastre de Lisbonne*, une autre *A Buffon*, où il célébrait *les Epoques de la nature*, une *A Voltaire*, où il lui signalait l'infortune de Mlle Corneille, rendirent Lebrun célèbre. Après avoir été secrétaire des commandements du prince de Conti, Lebrun fut pensionné par Louis XVI : cela ne l'empêcha pas de se jeter avec ardeur dans la mouvement révolutionnaire et de servir plus tard le Consulat et l'Empire. Lebrun eut à son époque une réputation exagérée qui lui valut le surnom de Pindare. De nos jours il est beaucoup trop déprécié. Il a laissé des odes fort remarquables par l'énergie du style et l'adresse de la versification. Mais c'est surtout dans la satire qu'il excella. Pour l'épigramme, il a peu de rivaux, et l'épigramme sur La Harpe « qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence » a été qualifiée par Sainte-Beuve de « reine des épigrammes ».

L'Etna, géant incendiaire,
Qui, d'un front embrasé, fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans, dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants ;
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelants.

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix ;
Telle, à flots indomptés, sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Eole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté,
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul, au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre ;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros,
Sans doute ils triomphaient, mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre dans les flots.

Captifs... la vie est un outrage,
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers, d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants ;
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'agite en périssant leur courage indompté ;
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la liberté ! »

Ce cri, c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre,
Siècles, il planera sur vous !

Et vous, héros de Salamine,
Dont Téthys vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

Homère et Ossian.

LA riante mythologie
Que celle du chantre d'Hector !
Qu'il a de grâce et d'énergie !
Tout ce qu'il touche devient or.

De quels feux divers il compose
L'arc d'Iris au vol diligent !
Son Aurore a les doigts de rose !
Sa Téthys a les pieds d'argent.

Toujours neuf sans être bizarre,
Créant ses héros et ses dieux,
Que, loin des gouffres de Tartare,
Son vaste Olympe est radieux !

De Neptune frappant la terre,
Le trident s'ouvre les enfers ;
Tes noirs sourcils, dieu du tonnerre,
D'un signe ébranlent l'univers.

Le dieu qui foudroyait soupire,
Et d'Ida se couvre de fleurs :
Je pleure à ce tendre sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs.

Homère et la nature même
Ont su, variant leur pinceau,
M'offrir l'antre de Polyphème
Et la grotte de Calypso.

Du vrai, du simple heureux modèle,
Qu'il est encore intéressant,
Quand d'Ulysse le chien fidèle
Expire en le reconnaissant.

Que le doux soleil de la Grèce
L'échauffe bien de ses rayons !
— Mais Ossian n'a point d'ivresse,
La lune glace ses crayons.

Sa sublimité monotone
Plane sur de tristes climats :
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

Parmi les guerrières alarmes
Fatiguant sa lyre et sa voix,
Il parle d'armes, toujours d'armes ;
Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres,
Il charge les ailes des vents ;
Et le souffle des pâles ombres
Se mêle au souffle des vivants.

Ses fleuves ont perdu leurs urnes ;
Ses lacs sont la prison des morts,
Et leurs naïades taciturnes
Sont les spectres des sombres bords.

Il n'a point d'Hébé, d'ambroisie,
Ni dans le ciel ni dans ses vers ;
Sa nébuleuse poésie
Est fille des rocs et des mers ;

Son génie errant et sauvage
Est cet ange noir que Milton
Nous peint de nuage en nuage
Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère et son Élysée,
Et son Olympe et ses héros,
Et sa muse favorisée
Des regards du dieu de Claros.

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards !

ÉPIGRAMMES

Sur Florian.

DANS ton beau roman pastoral
Avec tes moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, bergère, auteur, tout bêle.
Puis berger, auteur, lecteur, chien,
S'endorment de moutonnerie.
Pour réveiller ta bergerie,
Oh ! qu'un petit loup viendrait bien !

Sur La Harpe qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

CE petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et, redoublant ses efforts de Pygmée,
Brusquement raidir ses petits bras
Pour étouffer sa haute renommée.

TABLE

		Pages
BERNIS	L'Amour et les Nymphes	69
BERQUIN	Le Nid de fauvettes	117
BERTIN	Les Voyages	132
BOUFFLERS	Le Souvenir	139
—	Vers de la part d'une dame	140
CHAULIEU	La Solitude de Fontenay	21
CHÉNIER (M.-J.)	Le Chant du départ	149
COLLIN D'HARLEVILLE	L'Inconstant	141
CRÉBILLON	Fureurs d'Oreste	37
—	La Mort de Rhadamiste	41
DELILLE	Versailles	136
—	Les Arbres	137
—	Nice	138
DESTOUCHES	Le Glorieux	41
DUCIS	A mon Ruisseau	113
—	Promenade au bois de Satory	114
—	A une Hirondelle	115
—	A mon petit logis	116
FABRE D'ÉGLANTINE	L'Orage	134
FLORIAN	Le Singe qui montre la lanterne magique	143
—	Le Voyage	146
GENTIL-BERNARD	La Rose	72
GILBERT	Le Dix-Huitième Siècle	119
—	Mon Apologie	122
—	Adieux à la vie	125
GRESSET	Vert-Vert	51
—	La Chartreuse	53
LAMOTTE-HOUDAR	Ode sur l'Amour-propre	24
—	La Montre et le Cadran solaire	26
LEBRUN (Écouchard)	Ode au vaisseau le Vengeur	152
—	Homère et Ossian	155
—	Épigrammes	157
LEMIERRE	Origine de la peinture	105
LÉONARD	Soir d'été	142

		Pages.
MALFILATRE	Les Serpents	100
—	Le Paon	102
—	La Grotte de Narcisse	102
PANARD	Le Départ de l'Opéra-Comique	44
—	Les Lois	47
—	La Discrétion	47
PARNY	Projet de solitude	128
—	Le Raccommodement	129
—	Sur la Mort d'une jeune fille	130
PIRON	La Métromanie	60
—	Épigrammes	64
POMPIGNAN (Le Franc de)	Ode sur la mort de J.-B. Rousseau	65
RACINE (Louis)	Dieu créateur	67
REGNARD	Le Légataire universel	27
ROUCHER	L'Apparition du Soleil	131
ROUGET DE LISLE	La Marseillaise	147
ROUSSEAU (J.-B.)	Sur l'Aveuglement des hommes du siècle	7
—	Ode tirée du cantique d'Ézéchias	9
—	Ode à M. le comte du Luc	11
—	Cantate de Circé	17
—	Ode sur un commencement d'année	19
RULHIÈRE	Les Disputes	93
SAINT-LAMBERT	Bonheur de la vie champêtre	103
—	La Vieillesse	105
SEDAINE	A mon habit	74
THOMAS	Ode sur le Temps	90
VOLTAIRE	Le Camp de Philipsbourg	48
—	De la Liberté	56
—	Stances à Madame du Châtelet	71
—	Le Pauvre Diable	76
—	La Vanité	86
—	Épigrammes	88
—	Madrigaux	89
—	A Horace	106
—	Stances à Madame Lullin	111
—	Adieux à la vie	127

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse. — T.-L. 139-11-20

STe
#1.39

.STECHERT&Co.
LFRED HAFNER)
EW YORK

08-AXJ-830